ÉDITION SUR HOLLANDE






BOUSSOD, VALADON & Cie, ÉDITEURS

PARIS, 9, RUE CHAPTAL




BOUSSOD, VALADON & Cie, ÉDITEURS

PARIS, 9, RUE CHAPTAL



A. DAYOT

# SALON

DE

1890

Boussod, Valadon & Cie

SUCCESSEURS DE

GOUPIL & Cie

ÉDITEURS

9, rue Chaptal, 9

PARIS

# SALON DE 1890

# TIRAGES DE LUXE

---

De cette édition

IL A ÉTÉ TIRÉ 616 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

Qui ont été timbrés par le Cercle de la Librairie

4 exemplaires, nos I à IV, texte et gravures sur Japon, avec suite supplémentaire de 24 épreuves sur parchemin, avant lettre.

12 exemplaires, nos V à XVI, texte et gravures sur Japon, avec suite supplémentaire de 24 épreuves sur Japon, avant lettre.

600 exemplaires, nos 1 à 600, texte et gravures sur Hollande.

EXEMPLAIRE N° 08

ARMAND DAYOT

# LE SALON DE 1890

CENT PLANCHES EN PHOTOGRAVURE

ET A L'EAU-FORTE

PAR

GOUPIL & C^IE



PARIS

BOUSSOD, VALADON & C^IE, ÉDITEURS

9, RUE CHAPTAL, 9

1890



# LE SALON



## LA PEINTURE



Bon nombre d'esprits chercheurs consacrent, bien en vain, croyons-nous, de précieux instants à des rêveries hypothétiques sur les destinées des « vieilles lunes ».

Peut-être emploieraient-ils plus utilement les heures de la vie, et intéresseraient-ils davantage leurs contemporains s'ils s'efforçaient de résoudre cet inquiétant problème que le public se pose chaque jour et dont la solution échappe aux déductions les plus subtiles : « Que deviennent les vieilles toiles ? »

En vérité je me le demande sans cesse, et je ne puis, même au prix des investigations les plus pénétrantes, découvrir les mystérieuses retraites où viennent, comme dans un port hospitalier, se réfugier toutes ces pauvres peintures, flottes immenses de croûtes dédaignées, qui, pendant des années, errent à l'aventure, d'expositions en expositions, flagellées partout par l'âpre vent de la critique, et qui cessent, un beau jour, d'étaler à nos yeux las leur lamentable inanité. Que deviennent-elles ?

Cette pensée me trouble et m'obsède, surtout à la veille d'un nouveau Salon, à cette heure exquise de l'année où le ciel est baigné d'azur, le monde plein de sourires, l'air de chansons, où la nature tout entière, parée de jeunes et fraîches couleurs, semble revenir à la vie avec un large soupir fait de l'haleine des fleurs... Heure bénie de tous, excepté de l'infortuné critique, triste victime que le monde artificiel des images va prendre tout entier et qui, dans la candeur présomptueuse de sa conscience, va s'efforcer de fixer le souvenir de choses dont l'oubli s'emparera demain et dont on cherchera bientôt vainement les traces.

La vue d'un petit papier que j'ai en ce moment sous les yeux, et où quelques chiffres, d'une éloquence terrifiante, me font connaître le nombre des toiles et des dessins soumis cette année à l'examen du jury des Champs-Élysées, n'est pas étrangère à l'éclosion de ces réflexions mélancoliques.

Plaignons l'aréopage chargé de passer en revue toutes ces choses d'art et dont M. Gérome préside avec une si grande autorité les laborieux travaux. Puisse-t-il, dans le choix des œuvres destinées à charmer nos regards, être encore plus sévère que juste. Ce vœu formulé par un critique dont les forces physiques ne sont pas toujours à la hauteur de sa bonne volonté, n'est pas d'un complet désintéressement. Et vraiment je me demande si Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène, eût pu résister sans fatigue à un examen aussi consciencieux que rapide, de 4,000 toiles et de 2,432 dessins, pastels, gravures..., etc. Car tels sont les chiffres officiels des









œuvres présentées cette année au Salon du Palais de l'Industrie.

On pouvait croire qu'après l'effort excessif fourni par le monde des peintres en vue de la grande Exposition de 1889, la production artistique se serait un peu ralentie cette année, et que la Société des artistes aurait eu moins de numéros à inscrire sur son catalogue.

Une autre cause permettait encore de supposer que les envois seraient plus rares cette année au palais des Champs-Élysées que les années précédentes. C'est la récente création du nouveau Salon du Champ de Mars, dont nous aurons à parler plus loin, et vers lequel affluent aussi, nous dit-on, des toiles sans nombre.

Il n'en a rien été, et à l'heure présente tous les locaux susceptibles de servir de refuges provisoires aux œuvres de peinture exécutées depuis un an se couvrent de cadres, de la cimaise à la frise.

Après de consciencieuses recherches dans *le tas,* occupons-nous seulement en cette place des quelques tableaux vraiment dignes de fixer l'attention par des qualités solides, ou d'intéresser le regard par l'originalité de leur exécution.

Nous nous plaisons à croire que le lecteur ne nous tiendra pas rigueur de l'avoir dispensé, à l'aide d'un travail de sélection assez restreint, de se renseigner sur des œuvres médiocres et sans intérêt.

∴

*« — ... Alas ! she said*
*But prove me what is would not do. »*
*— Hélas ! dit-elle... Mais prouvez-moi*
*ce que je ne pourrais pas faire.*
TENNYSON.

Il y avait une fois...

Qu'on nous pardonne ce début de conte bleu. Il est absolument indispensable à l'intelligence du sujet.

Il y avait une fois, dans le pays d'Écosse, et à une époque fort éloignée de nous, un certain comte de Coventry, appelé Lurish, qui rendait ses vassaux très malheureux. Il n'était moyen vexatoire auquel il n'eût recours pour remplir d'or ses coffres aux dépens des infortunés habitants de son comté.

Un beau jour, ces derniers, las de vivre écrasés sous les plus lourdes charges et de mener la plus misérable des vies, se révoltèrent au bruit du prochain prélèvement d'un nouveau droit de péage.

Lurish, comme bien on le pense, entra en grande fureur, et il se disposait à châtier cruellement les rebelles quand sa femme, lady Godiva, une merveille de grâce, de beauté et de candeur, aussi douce



et aussi compatissante qu'il était farouche et rapace, se jeta toute en larmes à ses genoux, implora le pardon des malheureux sujets et supplia son puissant seigneur de ne pas rendre encore plus lourde leur misère, par la création d'un nouvel impôt.

Ce barbare, qui était doublé d'un étourdissant fantaisiste, promit tout, mais à une condition. Et quelle condition !

« Comtesse, dit-il, je pardonnerai à vos protégés leur insubordi-

nation et je leur ferai même grâce du nouveau droit de péage, si vous consentez à vous promener demain au lever du jour, dans les rues de la ville, toute nue sur un cheval.

— Je consens », répondit doucement la chaste et vaillante comtesse de Coventry, pendant qu'une grande rougeur montait à son visage.

Le comte, qui s'imaginait avoir imposé une inacceptable condition, se trouva très marri de son imprudence et ordonna à grand son de trompe que le jour de l'épreuve « quiconque hasarderait sur sa femme un regard indiscret, serait pendu ».

Un certain Peeping-Tom, petit tailleur bossu et malin, fut le seul à oser enfreindre l'ordonnance. La tentation était si forte...

L'imprudent fut cruellement puni, car à peine avait-il entr'ouvert sa lucarne, qu'un rayon de soleil lui entrait dans l'œil, aigu comme une flèche. Il en devint borgne. Ce fut une nouvelle infirmité dont il n'eut d'ailleurs pas longtemps à souffrir, car le lendemain Lurish, qui voulait être seul à connaître les mystérieux trésors de beauté de sa femme, le fit accrocher à une potence.

Le droit de péage fut supprimé, et depuis lors les habitants du comté de Coventry vénèrent le nom de lady Godiva, à l'égal de celui d'une sainte.

Tennyson a chanté, dans une de ses plus poétiques légendes, la sublime action de la belle comtesse de Coventry, et c'est sans doute en lisant le barde anglais que M. Jules Lefebvre a découvert le sujet pittoresque dont il a interprété la touchante originalité dans une toile importante, qui obtiendra au Salon un grand succès.

M. Jules Lefebvre nous représente lady Godiva au moment où, n'ayant d'autre parure que ses longs cheveux d'or, elle traverse les rues de la ville sur un cheval que conduit à la main une de ses servantes.

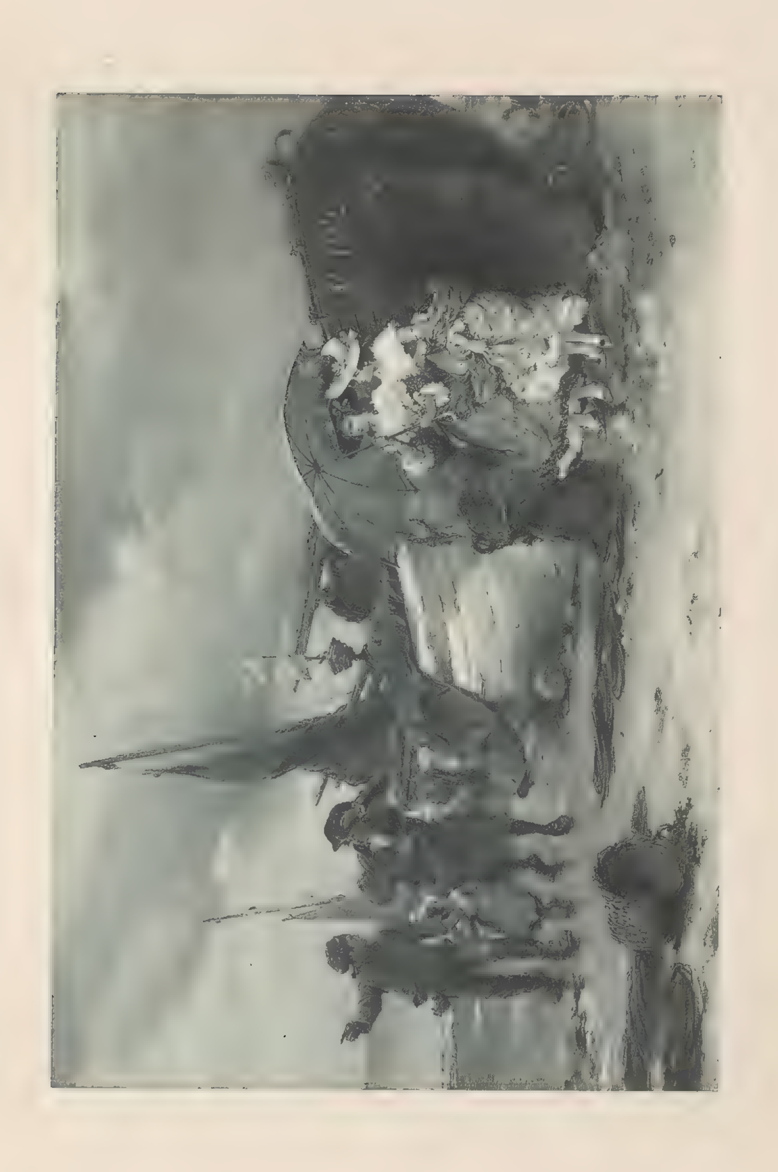
L'impression qui se dégage de la vue de cette toile, est que l'interprétation de la légende de Tennyson ne pouvait être faite avec une pénétration plus grande et une puissance d'évocation plus poétique.

Comme on sent que l'artiste a dû rêver longtemps de son motif, en caresser, dans une lente préparation intellectuelle, tous les moindres détails, vivre de la vie légendaire de ses personnages, et s'éprendre d'une belle passion, très justifiée d'ailleurs, pour son héroïque comtesse. Il n'est guère besoin d'être doté d'une excessive perspicacité pour deviner, à première vue, que cette œuvre remarquable n'est pas née spontanément d'une lecture. Chaque détail de la composition est empreint d'une suggestivité trop grande pour n'avoir pas été longuement médité, et j'avoue, pour ma part, que je retrouve, dans la belle toile de M. Lefebvre, lady Godiva telle que je l'ai vue passer et repasser, blanche et suave vision, à travers les strophes harmonieuses de Tennyson, et je ne puis me la représenter autrement.

Si j'ai bonne mémoire, le poète anglais raconte que la terrible épreuve eut lieu à la première lueur du jour, et M. Lefebvre, dans la fidélité de son interprétation, nous fait voir lady Godiva dévalant la grande rue de la ville au milieu de la lumière cendrée du matin « aux yeux gris ». La blancheur laiteuse de ses chairs jeunes et fraîches resplendit dans la timide clarté de l'aube naissante dont les voiles, de plus en plus légers, enveloppent doucement les êtres et les choses, adoucissant les angles et noyant mollement les contours.

La pittoresque physionomie moyen âge de la vieille rue est rendue avec un très grand souci de la vérité archéologique.

Prudemment respectueux des ordres du terrible Lurish, les bourgeois de Coventry tiennent leurs portes et leurs fenêtres hermétiquement closes. Seul le petit Peeping-Tom, embusqué derrière sa lucarne entr'ouverte, guette d'un œil enflammé le passage de la blanche promeneuse. L'impression de silence est admirablement rendue par le peintre et, dans cette rue déserte, dont toutes les maisons semblent abandonnées, on n'entend que le bruit des sabots du cheval sur le pavé, et la respiration haletante de la suivante, dont l'inquiétude des traits est magistralement rendue, et dont l'allure tourmentée dépeint si bien l'angoisse de l'âme.




Jules Breton 1890

PELOUSE.



Quant à lady Godiva, les mains chastement croisées sur sa poitrine en fleur, les yeux mi-clos, les lèvres à peine entr'ouvertes, comme dans une prière, le front levé au ciel, elle accomplit héroïquement son douloureux pèlerinage. Et son attitude chaste et tranquille prouve combien la divine créature est loin de songer qu'un œil



ardent la regarde, et que sa matinale promenade en déshabillé complet n'a pas seulement pour témoin la colombe qui voltige près d'elle, gracieux symbole de la blancheur de son âme et de ses chairs.

Assurément les apôtres exclusifs des théories modernistes ne trouveront qu'une satisfaction très incomplète dans la vue de cette toile, un peu archaïque, et dont le sujet chimérique emprunté aux âges dévolus, est traité dans la formule qui lui convient.

Quant à nous, pour qui cependant les motifs pris à la vie réelle et exprimés avec une savante originalité ont une attirance toute particulière, nous confessons très volontiers que notre large éclectisme nous a permis de contempler, avec une grande joie, cette exquise figure de lady Godiva, d'une si parfaite élégance de dessin, d'une exécution si habile, et qui, nous n'en doutons pas un seul instant, comptera parmi les meilleures créations de Jules Lefebvre.

Les contemplateurs des charmes de la comtesse de Coventry au Salon seront nombreux, et ils pourront jouir tout à leur aise du spectacle de sa beauté, sans avoir à redouter le triste sort de l'audacieux Peeping-Tom.

.˙.

Depuis l'époque déjà lointaine où Decamps exposa sa *Chasse aux vanneaux* et son *Soldat de la garde du Vizir,* deux tableaux de la nature et de la vie d'Orient, exécutés cette fois avec sincérité et en dehors de tout caprice d'imagination romantique, par un artiste vraiment épris des contrées aimées du soleil, et qui ne s'inspirait pas seulement des rimes dorées de Victor Hugo, et des récits de l'abbé Michou, le nombre des peintres orientalistes s'est considérablement accru.

Aujourd'hui, de véritables légions d'artistes traversent la Méditerranée, assoiffés de l'implacable lumière, l'âme pleine de rêves ensoleillés. Il n'est pas un bateau des grandes compagnies maritimes qui ne se rende à Oran, à Alger ou à La Goulette, sans porter dans ses flancs un jeune peintre orientaliste et sa fortune. L'État ne peut attribuer une bourse de voyage à un triomphateur du Salon, sans voir aussitôt l'élu officiel boucler sa valise à la hâte et se diriger à la vapeur vers le soleil, pendant que dans leurs vieux cadres les Durer, les Hals, les Rembrandt, les Terburg, le regardent avec mélancolie s'éloigner sans retourner la tête.

BOUSSOD, VALADON & C^IE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

9, RUE CHAPTAL, 9, PARIS

## En Souscription

POUR PARAITRE EN NOVEMBRE 1890

# XAVIÈRE

ROMAN INÉDIT PAR

## FERDINAND FABRE

ILLUSTRÉ PAR

## M. BOUTET DE MONVEL

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont vingt-huit grandes compositions hors texte, quatre en-têtes et quatre culs-de-lampe.

Le tirage est limité à ONZE CENT DIX EXEMPLAIRES, savoir :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Maurice Boutet de Monvel, sur le faux-titre.

*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de 1 à 10, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel, sur le faux-titre.

*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 11 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches, avec la remarque du graveur tirée en camaïeu : 1° sur satin ; 2° sur papier Whatman ; 3° sur papier du Japon et avec une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel sur le faux-titre.

*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 500 francs.*

CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 100, avec deux suites supplémentaires des planches tirées avant la lettre, en camaïeu : 1° sur papier Whatman, 2° sur papier du Japon.

*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 200 francs.*

DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches tirées en noir sur chine.

*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 100 francs.*

…EPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches en noir.

*Prix de l'Exemplaire . . . . . . 60 francs.*

# REINE DES BOIS

ROMAN INÉDIT PAR

## ANDRÉ THEURIET

ILLUSTRÉ PAR

## LAURENT-DESROUSSEAUX

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont dix-huit grandes compositions hors texte, neuf en-têtes et neuf culs-de-lampe.

*Reine des Bois* forme un magnifique volume in-4° raisin imprimé à petit nombre sur papier vélin des manufactures du Marais.

*Prix de l'Exemplaire avec les planches en noir. 60 francs.*

*Prix de l'Exemplaire avec les en-têtes et culs-de-lampe en camaïeu, les planches en noir. 100 francs.*

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.

*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 1 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches avec la remarque du graveur, tirées en camaïeu : 1° sur satin ; 2° sur papier Whatman ; 3° sur papier du Japon, et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.

*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 500 francs.*

3° SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 110, tirées avant la lettre, avec deux suites supplémentaires des planches en camaïeu : 1° sur papier Whatman ; 2° sur papier du Japon.

*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 200 francs.*

*XAVIÈRE* ET *REINE DES BOIS*

ne seront jamais réimprimées avec les illustrations de M. BOUTET DE MONVEL et de M. LAURENT-DESROUSSEAUX

Les Souscripteurs seront servis dans l'ordre de leurs demandes. Des prospectus illustrés seront envoyés sur demande affranchie.

### ONT PARU DANS LA MÊME COLLECTION :

L'ABBÉ CONSTANTIN, par Ludovic Halévy, illustré par Madame Madeleine Lemaire . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*

PIERRE ET JEAN, par Guy de Maupassant, illustré par E. Duez et Albert Lynch. Prix suivant les états : 500, 200, 100 et 60 fr.

NOTES ET SOUVENIRS, par Ludovic Halévy, illustré par Bonnat, Degas, Detaille, Girardet, Giacomelli, etc. . . . . Prix : 150 fr.

FLIRT, par Paul Hervieu, illustré par Madame Lemaire. . *Épuisé.*

LA REINE MARIE-ANTOINETTE, par Pierre de Nolhac, illustré de 37 reproductions d'originaux contemporains. . Prix : 60 fr.

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET C^IE, 2, AVENUE DE COURBEVOIE.




BOUSSOD, VALADON & Cie, ÉDITEURS

PARIS, 9, RUE CHAPTAL

C'est à grand' peine qu'il se décide à faire un crochet dans l'Italie du nord, pour adresser, en passant, un petit salut familier à Botticelli, à Raphaël et à Léonard.

Je renouvelais dernièrement, près des reliques du bienheureux Bou-Médine, un saint du paradis pour lequel ma vénération est très profonde, un pieux pèlerinage.



A. FARI

C'est un coin du monde vraiment charmant que celui où reposent les restes sacrés du marabout. Représentez-vous, dans un petit village aux maisons blanches, perché sur une colline verte (un de ces verts somptueux si chers à Delacroix) et tout grouillant de burnous et de haïks, une mosquée, très élégante et très vieille, toute brodée intérieurement de versets du Coran, tapissée de tentures éclatantes, pleines de fraîcheur parfumée, et dont le svelte minaret se détache sur l'azur du ciel, presque rouge

au matin, d'un blanc timide et tremblant en plein midi, et tout rose quand le soleil couchant lui envoie sa dernière caresse du haut des vieux remparts de Mansourah.

Ce petit village, vénéré de tout l'Islam, et où les souverains de Tlemcen venaient converser autrefois avec les anachorètes, est encadré dans une merveilleuse campagne, une vraie campagne biblique hérissée de monticules mollement arrondis, qu'escaladent, en rangs pressés, des oliviers et des grenadiers, et coupée de larges étendues vertes et blondes, où l'on cueille des raisins exquis, et où les épis s'inclinent sous le poids des grains. Le pays de Chanaan...

Pour s'y rendre de Tlemcen, qui en est distante d'une demi-lieue environ, il faut traverser un cimetière indigène, vaste campo-santo de plusieurs kilomètres de superficie (car les Arabes n'exhument pas les cadavres), où des générations entières dorment leur dernier sommeil.

De hautes herbes, grasses et luisantes, parsemées de fleurs superbes, recouvrent presque toutes les tombes, sur lesquelles les figuiers sauvages, les poivriers au léger feuillage jettent, comme un voile, leurs ombres bleues.

Dans ce pays charmant, tout sourit à la vie, même la mort.

. · .

Sur cette terre du rêve, véritable poème de la nature, où toutes les harmonies des parfums et des couleurs se confondent dans la douce mélancolie des souvenirs, j'apercevais à chaque instant, tout comme à Cernay, à Barbizon, ou à Pont-Aven, d'immenses parasols, sous lesquels s'abritaient des peintres orientalistes très convaincus, accourus de tous les points du monde pour tenter de fixer à jamais sur la toile les magiques splendeurs du soleil.

Depuis Decamps, bien des artistes ont traversé les mers pour aller demander au soleil d'Afrique d'immortelles inspirations, et pour fixer, dans une formule éternelle, la rayonnante magie de



DEBAT PONSAN





son soleil et les troublantes vibrations de son atmosphère. — Combien peu ont triomphé! Que de retours découragés et de rêves détruits! Citons les vainqueurs : Decamps, Marilhat, Delacroix, Fromentin, Gérome, Regnault, Guillaumet. — En trouvez-vous d'autres parmi nos peintres français?

Marilhat, Regnault, Guillaumet,... amants passionnés du soleil, que la mort abattit dans la fleur de leur vie et dans toute la force de leur talent.

C'est à croire à la légende icarienne...

. . .

Dieu nous garde cependant d'oser dire que dans la jeune génération de peintres que l'Orient attire et qui passent l'eau, emportant dans leur âme l'ardent désir de raconter à leurs malheureux frères d'Occident, immobilisés dans leurs brouillards gris, les splendeurs veloutées des nuits africaines, l'embrasement des collines chauves et des blanches solitudes, la majesté farouche des Arabes... nul n'a su s'élever à la hauteur de son lumineux sujet.

De toutes les missions que l'administration des Beaux-Arts nous fait l'honneur de nous confier, une des plus agréables, sans contredit, est celle qui consiste à examiner les études rapportées par les *boursiers de voyage* de leurs promenades artistiques à travers le monde, et de faire connaître, dans des rapports individuels, notre opinion sur les travaux de ces jeunes artistes.

Nous devons déclarer que chacun de ces rapports est, en général, une constatation très élogieuse des laborieux efforts de nos lauréats officiels.

A part de très rares exceptions, nos boursiers de voyage reviennent dans leurs foyers, au bout d'une année d'absence, surchargés d'études à l'huile, d'aquarelles, de dessins, de croquis et même d'impressions écrites, du plus haut intérêt. J'avoue que le plaisir que j'éprouve à passer en revue toutes ces notes de voyage, d'une

étonnante sincérité, et où le tempérament de l'artiste, vivement impressionné par des spectacles imprévus, se manifeste d'une façon toute prime-sautière est très grand, et je souhaite vivement que l'administration des Beaux-Arts se décide à faire, comme pour les envois de Rome, une exposition des études, souvent très importantes, des boursiers de voyage. La perspective d'une exposition



J. [illegible]ACON *[illegible]*

pareille ne pourrait, nous en sommes persuadé, qu'être très agréable à ces derniers, et nous croyons sans peine que le public trouverait, dans l'examen de ces travaux si sincères et si variés, une satisfaction aussi grande que celle que lui procure la vue des envois annuels de la Villa-Médicis.

Il va sans dire que parmi toutes ces études rapportées par des boursiers de voyage, beaucoup représentent des sujets d'Orient. La Belgique, la Hollande, l'Italie, l'Espagne, le Maroc, l'Algérie,

la Tunisie, telles sont les contrées que, *dans une seule année,* traversent, au pas de course, leur palette au pouce, la plupart de nos jeunes et infatigables artistes.

Mais ce sont surtout ces trois derniers pays qui les gardent le plus longtemps. Certains même d'entre eux, comme MM. Dinet, Girardot, Bompard, Paul Leroy, en rapportent une sorte de mélancolie nostalgique. Les lumineuses profondeurs du désert ont pour eux un irrésistible attrait. L'Afrique les tient désormais. Ils sont de la race des grands peintres dont nous avons cité les noms plus haut. Ils sont atteints de l'impitoyable *mal du soleil,* et ils sont condamnés à vivre de l'éblouissement de ses rayons.

C'est sur les œuvres de ces quatre artistes que nous devons fixer le plus attentivement le regard, si nous voulons suivre les travaux de notre grande école orientaliste, interrompue un moment par la mort du regretté Guillaumet.

MM. Dinet et Girardot ayant exposé au Champ de Mars, nous n'en parlerons que dans la deuxième partie de cette étude.

* * *

Sous ces titres : *les Bouchers* (oasis de Chemla) et *le Vieux Chemla,* M. Maurice Bompard expose deux toiles tout à fait remarquables, qui vont, cette année, mettre son nom en pleine lumière.

A vrai dire, nous n'étions pas sans inquiétude sur l'avenir de M. Bompard, dont nous avions suivi avec le plus vif intérêt les premiers efforts, alors qu'il nous rapportait de Tunis des toiles pleines certainement de qualités et où se révélait parfois un solide tempérament de peintre, mais d'une exécution souvent trop creuse et d'une originalité discutable. Ses derniers envois au Salon n'avaient satisfait que très médiocrement notre curiosité.

Que M. Bompard en prenne définitivement son parti, il est peintre orientaliste dans l'âme, et après nous avoir montré, comme il vient de le faire, les *Bouchers* de Chemla, accroupis au milieu

de leurs tripes saignantes, dans l'ombre fraîche de leurs échoppes, dont les murs semblent avoir été rongés par le vent du désert, et d'où l'on aperçoit la campagne incendiée, il lui sera bien difficile de nous intéresser par la peinture de jeunes demoiselles faisant leur toilette et se pomponnant la nuque « avant le bois ». Il faut à son large et lumineux pinceau des sujets plus vibrants et plus vigoureux.

Jusqu'ici les toiles de M. Maurice Bompard, même les meilleures, comme sa *Boucherie tunisienne*, son *Harem* à Grenade, choquaient le regard par une exagération regrettable de tons bitumineux et rougeâtres qui détruisaient une partie de la distinction générale de l'ensemble en alourdissant certains détails de la composition, système malheureux de coloration dont il est facile de deviner les origines, quand on connaît les œuvres du maître et de l'élève.

Aujourd'hui M. Bompard jouit en pleine liberté des bienfaits d'une émancipation complète, et il transporte dans l'étude des phénomènes lumineux des milieux africains, un procédé tout moderne d'observation. Ses dernières toiles ont un aspect général d'une réalité séduisante.

Sa vue du *Vieux Chemla* n'obtiendra pas un moindre succès que ses *Bouchers*.

C'est aussi, sans doute, à l'heureuse et bienfaisante institution des bourses de voyage que M. Paul Leroy doit de connaître et d'aimer l'Orient, comme ses camarades MM. Dinet, Girardot, Bompard..... qui peut-être n'auraient jamais réjoui nos yeux par la splendeur de leurs compositions africaines, sans la générosité, plus intelligente que large, de l'État.

Contrairement à ses confrères en orientalisme, qui se complaisent surtout, ce dont nous les félicitons d'ailleurs, à interpréter avec une sincérité parfaite les tableaux de la vie réelle, M. Paul Leroy emprunte de préférence ses sujets aux lointaines époques bibliques. Mais il faut lui rendre cette justice qu'il sait, avec une habileté

ELIZABETH BUTLER





E BOUTIGNY



très grande, associer dans son œuvre le respect de la légende et l'amour de la nature. Comme le peintre saxon Frédéric Uhde, dont les doctrines esthétiques sont un peu les siennes, il aime à nous faire voir ses personnages héroïques ou divins, vivant très humainement, dans des milieux modernes. Aussi, rien de poncif dans l'aspect général de ses compositions, rien de suranné dans l'exécution très originale des détails, toujours fort consciencieusement observés.

Après nous avoir montré, il y a quelques années, dans des toiles qui furent très remarquées au palais des Champs-Élysées, *Jésus conversant familièrement avec les saintes femmes,* dans un petit salon mauresque de la Kasbah d'Alger, tapissé d'*azuléjos* de haut goût, puis *Samson, prisonnier des Philistins,* tournant la meule d'un moulin dans un intérieur saharien, M. Paul Leroy nous fait assister, en 1890, à la *Guérison des aveugles de Jéricho.*

Il nous raconte cette histoire extraordinaire dans une vaste toile, où se pressent de nombreux personnages, dont les très diverses attitudes et les vives émotions sont exprimées avec un rare bonheur. Nous nous trompons fort si cette importante composition, qui fait le plus grand honneur à M. Paul Leroy, ne figure pas bientôt dans une de nos principales galeries nationales.

Les fanatiques partisans de la peinture historique, ceux pour lesquels le « sinite partulos... » de Flandrin, qui s'étale hélas! aujourd'hui au musée du Louvre, est le dernier mot du genre, reprocheront peut-être à la toile de M. Paul Leroy de renfermer quelques anachronismes archéologiques. Ils ne cacheront sans doute pas leur surprise en constatant que les citoyens de Jéricho sont vêtus comme de simples Arabes du Tell, et que les aveugles ont endossé la *djellabab* du terrassier marocain, très à la mode, paraît-il, chez nos voisins d'Afrique depuis quelques années seulement.

Quant à nous, pour qui le sujet choisi n'a qu'un intérêt secondaire, nous reconnaissons bien volontiers que M. Paul Leroy a su draper ses personnages avec un art infini, que l'attitude du Christ

est pleine de grandeur, que le groupe de spectateurs qui assistent au miracle est d'une expression juste, d'un ordonnancement fort habile et d'un beau dessin, et que l'agenouillement de l'aveugle qui touche de ses mains tremblantes les pieds du divin docteur, est tout un poème d'adoration reconnaissante. Chacun des personnages de M. Paul Leroy est d'une réalité vivante. Il a beau écrire au bas de son cadre que la scène qu'il représente se passe à Jéricho, nous persistons à découvrir dans les acteurs de cette scène de beaux et braves Arbis, rencontrés très vivants dans nos promenades en Algérie, et le cadre qu'il donne à l'action n'est qu'un développement très étudié et très sincère, d'une bonne étude prise par un jour de grande chaleur dans les environs de Mascara ou de Mostaganem.

Elle est déjà bien loin de nous l'époque où M. Gérome rapportait de ses longues pérégrinations à travers les pays du soleil, ces toiles célèbres qui consacrèrent définitivement sa renommée de peintre orientaliste, et qui s'appellent : *Les recrues égyptiennes traversant le désert, les Chameaux à l'abreuvoir,* puis *le Prisonnier* et *la Prière*. Depuis ces jours lointains, l'illustre artiste a produit bien des œuvres, inspirées en grande partie par l'Orient et par l'antiquité grecque et romaine. Certaines, et des meilleures, représentent des motifs modernes. Son savant pinceau, toujours guidé dans ses recherches du pittoresque par une brillante imagination, s'est promené, comme on le voit, à travers tous les sujets de tous les temps. Mais la persistance, quasi religieuse, avec laquelle il offre depuis quelques années à nos regards des scènes de la vie d'Afrique, indique assez, combien était profonde en lui la passion du soleil. Comme si sa verte vieillesse devait trouver dans ce retour vers le passé une vigueur encore plus grande, il revient avec une ardeur visible à ses premières amours, et on devine qu'il boit voluptueusement à la source de lumière où il puisa la force de son talent.

Sans doute on ne rencontre pas toujours dans ses nouvelles com-

BOUSSOD, VALADON & C^ie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, RUE CHAPTAL, 9, PARIS

## En Souscription

POUR PARAITRE EN NOVEMBRE 1890

# XAVIÈRE

ROMAN INÉDIT PAR

## FERDINAND FABRE

ILLUSTRÉ PAR

## M. BOUTET DE MONVEL

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont vingt-huit grandes compositions hors texte, quatre en-têtes et quatre culs-de-lampe.

Le tirage est limité à ONZE CENT DIX EXEMPLAIRES, savoir :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Maurice Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . .* *1,200 francs.*

2° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de 1 à 10, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . .* *1,200 francs.*

3° QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 11 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches, avec la remarque du graveur tirée en camaïeu : 1° sur satin ; 2° sur papier Whatman ; 3° sur papier du Japon et avec une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . .* *500 francs.*

4° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 100, avec deux suites supplémentaires des planches tirées avant la lettre, en camaïeu : 1° sur papier Whatman, 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . .* *200 francs.*

5° DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches tirées en noir sur chine.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . .* *100 francs.*

6° SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches en noir.
*Prix de l'Exemplaire . . . . . .* *60 francs.*

# REINE DES BOIS

ROMAN INÉDIT PAR

## ANDRÉ THEURIET

ILLUSTRÉ PAR

## LAURENT-DESROUSSEAUX

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont dix-huit grandes compositions hors texte, neuf en-têtes et neuf culs-de-lampe.

*Reine des Bois* forme un magnifique volume in-4° raisin imprimé à petit nombre sur papier vélin des manufactures du Marais.

*Prix de l'Exemplaire avec les planches en noir.* *60 francs.*
*Prix de l'Exemplaire avec les en-têtes et culs-de-lampe en camaïeu, les planches en noir.* *100 francs.*

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . .* *1,200 francs.*

2° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 1 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches avec la remarque du graveur, tirées en camaïeu : 1° sur satin ; 2° sur papier Whatman ; 3° sur papier du Japon, et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . .* *500 francs.*

3° SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 110, tirées avant la lettre, avec deux suites supplémentaires des planches en camaïeu : 1° sur papier Whatman ; 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . .* *200 francs.*

*XAVIÈRE ET REINE DES BOIS*

ne seront jamais réimprimées avec les illustrations de M. BOUTET DE MONVEL et de M. LAURENT-DESROUSSEAUX

Les Souscripteurs seront servis dans l'ordre de leurs commandes. Des prospectus illustrés seront envoyés sur demande affranchie

## ONT PARU DANS LA MÊME COLLECTION :

L'ABBÉ CONSTANTIN, par Ludovic Halévy, illustré par Madame Madeleine Lemaire . . . . . . . . . *Épuisé.*

PIERRE ET JEAN, par Guy de Maupassant, illustré par E. Duez et Albert Lynch. Prix suivant les états : 500, 200, 100 et 60 fr.

NOTES ET SOUVENIRS, par Ludovic Halévy, illustré par Bonnat, Degas, Detaille, Girardet, Giacomelli, etc. . . . . Prix : 150 fr.

FLIRT, par Paul Hervieu, illustré par Madame Lemaire. . *Épuisé.*

LA REINE MARIE-ANTOINETTE, par Pierre de Nolhac, illustré de 37 reproductions d'originaux contemporains. . Prix : 60 fr.

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET C^ie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE.




BOUSSOD, VALADON & Cie, EDITEURS

PARIS, 9, RUE CHAPTAL

positions orientales une chaleur d'expression aussi vibrante que dans les toiles que nous avons mentionnées plus haut, mais la précision du dessin y est toujours aussi grande, et il arrive souvent, par la magie du souvenir, qui doit avoir d'ailleurs pour auxiliaires de précieux documents faits d'études anciennes, à évoquer chez le spectateur la vision réelle des pays qu'il a tant aimés.



A BROUILLET *Suzanne*

Il est, croyons-nous, dans l'œuvre de Gérome, peu de tableaux où soient résumées, avec plus d'intensité que dans son *Abreuvoir,* qu'il expose cette année, les qualités qui constituent la caractéristique de son talent : une impeccable habileté de composition, une analyse raffinée du détail, un dessin d'une étonnante précision, et, ce qui toujours fera des tableaux de Gérome des œuvres d'une incontestable personnalité, la vivante expression *ethnographique* des individus.

La seconde toile, qui représente un lion lancé à la poursuite d'une troupe d'antilopes, est d'un intérêt très attachant et retiendra longuement l'attention du public. Le dangereux plaisir d'assister à une chasse de ce genre ne nous a pas encore été procuré jusqu'ici, mais la chose ne doit guère se passer différemment, et c'est par ces bonds prodigieux, qui donnent à l'allure du lion, dont Gérome a savamment décomposé les mouvements, une physionomie si bizarre, que le terrible félin doit franchir les distances qui le séparent des agiles fuyards, emportés dans un nuage de poussière.

La scène se passe dans une morne solitude, hérissée de montagnes arides, ruisselantes de soleil. Jamais M. Gérome n'avait mieux rendu, que dans cette toile, toute baignée d'une belle lumière africaine, et où le roi des animaux fait à peine tâche, ces profondeurs du désert, ces immensités lumineuses, insondables comme le ciel, et dont il sait si magistralement donner la sensation, sans avoir recours, pour cela, à des cadres démesurés.

Nous sommes conduit, à la suite d'une association d'idées assez naturelle, à parler ici de M. Georges Rochegrosse, dont le *Combat de Cailles* fait songer involontairement au fameux *Combat de coqs* de Gérome, cette délicieuse fantaisie néo-grecque qui a pris place parmi les meilleures œuvres du maître. Ce n'est pas que le talent très personnel de M. Rochegrosse subisse l'influence de M. Gérome, et qu'il y ait entre le *Combat de Cailles* et le *Combat de Coqs* une analogie de composition évidente. Mais le jeune peintre de *Vitellius*, toujours fidèle aux souvenirs du passé, a cru devoir aussi donner pour cadre au combat de ses petits lutteurs, casqués comme les gladiateurs du *Pollice verso,* un milieu antique, et, comme la belle toile de M. Gérome, la précieuse composition de M. Rochegrosse est pleine de suaves évocations historiques.

Le *Combat de Cailles* dont les dimensions, des plus modestes, ne rappellent en rien celles d'*Andromaque* et de la *Mort de César,* sera fort goûté du public, et du meilleur, car la conception en est fort spirituelle, le coloris charmant, et le dessin est d'une

J J HENNER



MÉLANCOLIE

SALON DE 1890




PORTRAIT DE M. CARNOT PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE



souplesse et d'une précision remarquables. Evidemment M. Rochegrosse est en très grand progrès. Il est aujourd'hui presque en pleine possession de son talent, et nous pouvons prédire dès maintenant un retentissant succès à la *Prise de Babylone,* toile d'une importance considérable, à laquelle le jeune et laborieux artiste travaille sans cesse depuis plusieurs années, et qui figurera au Salon de 1891.

Le *Combat de Cailles* éveillera dans l'esprit de bien des visiteurs le souvenir des compositions d'Alma-Tadema, pour le talent archéologique duquel M. Rochegrosse est rempli, sans doute, d'un respect profond.

Jamais le peintre anglais n'a d'ailleurs mieux rendu la dureté blanche et froide du marbre, que M. Rochegrosse, dans la composition qui nous occupe, et jamais sa prestigieuse virtuosité ne s'est exercée avec plus de précision heureuse que celle de M. Rochegrosse, lorsque ce dernier a promené son pinceau dans tous les détails de son précieux tableau.

Mais là où le jeune artiste français se montre, à notre avis, bien supérieur au maître anglais, c'est dans la sincérité de son interprétation.

Il ne se préoccupe pas seulement de la couleur réelle des choses qu'il finit toujours par découvrir, à l'aide de savantes et infatigables investigations, mais aussi de la vérité des types disparus qu'il réussit à reconstituer, grâce à de constantes observations synthétiques faites à travers les descendances abâtardies.

Les Romaines que Rochegrosse nous montre dans le *Combat de Cailles* sont de véritables Romaines de Rome. Elles ont vu le jour sur une des sept collines, tandis que les Grecques et les Romaines d'Alma-Tadema, sveltes et délicates figures de Keapsake, ont ouvert pour la première fois leurs yeux bleus dans les brouillards anglais.

* * *

M. Gagliardini a pour le soleil un culte si profond, qu'alors même qu'il ne peignait encore que des vues des Vosges, de Picardie

et d'Auvergne, il se laissait voluptueusement éblouir par de chimériques rayons, et nous connaissons de lui certains coins d'Auvergne et des cours de fermes picardes qui sont incendiés de lumière, comme des paysages africains, et sur lesquels passe comme un souffle de sirocco.

Aujourd'hui, les critiques que nous avons eu jadis l'occasion de formuler au sujet de l'ensoleillement à outrance de certaines toiles de M. Gagliardini tombent d'elles-mêmes, car en transportant son chevalet en pleine Provence, cet artiste, si richement doué, a trouvé des motifs en parfaite concordance avec l'intensité de sa vision. Ses deux vues de Toulon sont d'une belle couleur réelle, dans leur éblouissante clarté.

Tout est lumière, tout est joie !

*(Les Rayons et les Ombres.)*

C'est de ce vers, emprunté pour la circonstance à Victor Hugo, que M. H. Fourié s'est inspiré pour peindre l'importante composition qu'il envoie au Palais des Champs-Élysées.

L'art de la miniature ne dut jamais attirer beaucoup M. Fourié. Il nous est difficile de nous le représenter cherchant à exprimer sa pensée, à l'aide de patients efforts, sur une branche d'éventail ou sur un couvercle de tabatière. Son pinceau est fougueux et large, et il lui faut de vastes espaces pour peindre ses luxuriantes fantaisies.

La toile qu'il expose cette année ne nous semble pas de moindres dimensions que le *Repas de noce* qui, du même coup, mit en lumière le nom du jeune peintre, et la *Kermesse normande,* où la critique put malheureusement s'exercer avec une liberté très grande.

Certes, le thème choisi par M. Fourié pouvait être soumis à un grand nombre d'interprétations bien diverses.

Cet artiste, toujours amoureux des fêtes champêtres, débordantes de vie et de gaieté, a placé le vers du poète, comme légende explicative, au bas d'une toile où, sur un fond de vert feuillage, en pleine nature, dans le poudroiement éblouissant d'une lumière d'été, passe, en courant, une troupe de jeunes femmes nues,

délirantes de joie, échevelées... Un seul homme, l'infortuné! et encore est-il déjà mur, représente le sexe fort au milieu de ces exhubérantes jeunes personnes. Et il y a vraiment, dans cette folle mêlée de chairs blanches et roses, toutes ruisselantes de soleil, une puissante impression de plein air, de chaleur et de vie.

Le coloris triste et lourd de la *Kermesse normande,* si remplie



A MURLAJ — *Sur la*

cependant de belles qualités de composition, avait fait naître en nous de sérieuses inquiétudes sur l'avenir de M. Fourié. La toile qu'il expose cette année nous rassure et nous réjouit.

* * *

L'organisation définitive du Salon était loin d'être terminée lorsque nous avons revu les épreuves des notes qui précèdent. Aujourd'hui

l'installation est complète et l'inauguration officielle de l'éxposition des Champs-Élysées, qui coïncide avec notre retour d'un nouveau pèlerinage artistique au musée du Prado, à Madrid, vient d'avoir lieu suivant les usages traditionnels.

Eh bien! déclarons-le ici en toute sincérité, l'aspect général du Salon de 1890 est déplorable.

Un instant nous avons cru devoir attribuer le trop fâcheux effet produit sur nous par le spectacle de la plupart des œuvres sans nom accrochées aux murs du Palais de l'Industrie, à la vision toute récente des Velazquez de Madrid, et des Murillo de Séville, qui emplissait encore nos yeux de ses fraîcheurs argentées et de ses vapeurs d'or. Et nous nous surprenions déjà à critiquer l'opportunité de notre voyage, et à regretter amèrement de nous être mis dans la situation difficile d'avoir à parler des *Saintes femmes* de M. Bouguereau, lorsque nous venions à peine de quitter du regard cet inoubliable chef-d'œuvre, cette merveille des merveilles, qui s'appelle *Les Fileuses*. Mais la manifestation non dissimulée des sentiments de la généralité des visiteurs ne tarda pas à nous rassurer en nous apprenant que l'impression pénible que nous ressentions ne provenait pas uniquement d'une inévitable comparaison.

Il est de toute évidence que la scission produite dans la société des artistes devait avoir un contre-coup douloureux au Salon des Champs-Élysées, où nous ne devons plus revoir les œuvres des Meissonier, des Puvis de Chavannes, des Carolus-Duran, des Stevens, des Roll, des Besnard, des Carrière, des Dagnan, des Duez, des Gervex, des Lerolle, des Cazin, des Osterlind, des Zorn, des Boldini, des Thaulow, et de tant d'autres qui, presque tous, doivent leur réputation chaque jour grandissante, à la personnalité très vivante de leur talent, et à l'indépendance de leurs doctrines toutes modernes.

Bon nombre de jeunes artistes sont demeurés fidèles au Salon des Champs-Élysées, et cependant, phénomène inquiétant, la couleur générale de cette exposition est surannée, l'aspect en est vieillot. On y devine trop, à travers des efforts sans nombre, le désir immo-



A LUNOIS





déré d'obtenir la fameuse médaille, au prix d'une servile imitation des *maîtres*.

Mais ce qui attriste surtout le regard du visiteur, au milieu de ces amoncellements de peintures, presque toutes d'une exécution impersonnelle et d'une conception béotienne, c'est le spectacle imprévu d'œuvres signées de noms célèbres et sur lesquelles semble s'être promené un pinceau dirigé par une main défaillante.

La scission, me disait, à l'instant même, un des vieux maîtres des Champs-Élysées, un de ceux dont le talent, toujours jeune et puissant, est justement apprécié de tous, n'a pas été seule à compromettre, cette année, le succès de notre Salon. Elle a eu pour puissant auxiliaire l'*influenza*. Ainsi, pour ma part, ajouta l'excellent artiste avec un sourire d'une mélancolie navrée, je n'ai pu fournir la moitié de la somme des efforts que je désirais consacrer à cette exposition.

La voilà donc la vraie cause de la faiblesse exceptionnelle du Salon du Palais de l'Industrie!

Dans quelques jours il nous sera permis de comparer les effets désastreux produits par cette affreuse influenza sur les travaux des exposants des Champs-Élysées et du Champ de Mars. Puissent ces derniers avoir supporté avec plus de vigueur les attaques du mal.

⁂

Hâtons-nous cependant de reconnaître que quelques robustes tempéraments ont pu résister aux atteintes de la grippe, et au milieu de toutes ces manifestations morbides d'un art en pleine décadence, le talent de M. Detaille se manifeste d'une façon triomphante dans la grande composition militaire qu'il expose sous ce titre : *En batterie! — Artillerie de la Garde, régiment monté.*

La toile de M. Detaille représente un colonel d'artillerie de la Garde dirigeant, l'épée haute, au galop de son cheval, son régiment qui se rue derrière lui, emporté dans un tourbillon de poussière.

Il y a dans cette œuvre, qui est d'une allure absolument magis-

trale, un mouvement extraordinaire, un tumulte de guerre inouï. A la vue de cette fougueuse composition, les âmes les plus paisibles sont secouées par de petits frissons héroïques et, pour ma part, je ne puis la contempler quelques instants sans me croire bientôt transporté en pleine bataille, au milieu des hennissements des chevaux affolés, des commandements rauques des chefs, des bruits assourdissants des caissons, des sifflements de la mitraille...

M. Detaille vient d'ajouter un grand cavalier de plus au sublime escadron des illustres chevaucheurs du ciel artistique. Son colonel d'artillerie de la Garde impériale va prendre une place honorable dans l'étincelante phalange où figurent déjà le Charles V de Titien, le duc d'Olivarès de Velazquez, le duc de Brignole de Van Dyck, l'officier de hussards de Géricault, le Prim d'Henri Regnault...

M. Detaille ne s'est pas borné seulement à exécuter un portrait équestre. Derrière son superbe cavalier dont la fougueuse allure symbolise admirablement la bravoure française, apparaît, entraînée par l'héroïsme de son chef, toute une troupe dont chaque individualité est bien distincte, bien soigneusement étudiée jusque dans le jeu de sa physionomie et dont la masse galopante, légèrement noyée dans le vol de la poussière, se détache sur un horizon merveilleusement éclairé. Il y a là, dans la partie de droite de la composition, un coin de nature digne du pinceau d'un maître du paysage.

Mais, à notre avis, la partie du sujet où le talent de M. Detaille s'est exercé avec le plus de talent, peut-être, est le cheval noir du cavalier. J'ai toujours devant les yeux cette admirable bête, avec sa tête tourmentée, ses regards fous, ses naseaux d'où sort une tempête, son col renversé, tout glacé de sueur et blanc d'écume. Par la puissante réalité de ses formes, il n'appartient pas plus aux fictions chevalines des maîtres espagnols, qu'à celles des romantiques français.

J'imagine que les délibérations du jury chargé de décerner la médaille d'honneur au Salon de 1890 seraient de courte durée si


LA VÉRITABLE EAU DE BOTOT
est le SEUL DENTIFRICE
APPROUVÉ PAR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS
Elle Blanchit les Dents, Fortifie les Gencives.
Elle entretient la Bouche toujours fraîche.
LA VÉRITABLE
EAU DE BOTOT
PORTE SUR L'ÉTIQUETTE LA
MARQUE
A partir du 10 Mai, le Magasin de vente sera :
17, rue de la Paix, 17. — PARIS

BOUSSOD, VALADON & C^IE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, RUE CHAPTAL, 9, PARIS

## En Souscription

POUR PARAITRE EN NOVEMBRE 1890

# XAVIÈRE

ROMAN INÉDIT PAR

FERDINAND FABRE

ILLUSTRÉ PAR

## M. BOUTET DE MONVEL

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont vingt-huit grandes compositions hors texte, quatre en-têtes et quatre culs-de-lampe.

Le tirage est limité à ONZE CENT DIX EXEMPLAIRES, savoir :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Maurice Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de 1 à 10, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

3° QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 11 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches, avec la remarque du graveur tirée en camaïeu : 1° sur satin; 2° sur papier Whatman; 3° sur papier du Japon et avec une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 500 francs.*

4° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 100, avec deux suites supplémentaires des planches tirées avant la lettre, en camaïeu : 1° sur papier Whatman, 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 200 francs.*

5° DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches tirées en noir sur chine.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 100 francs.*

6° SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches en noir.
*Prix de l'Exemplaire . . . . . . 60 francs.*

# REINE DES BOIS

ROMAN INÉDIT PAR

ANDRÉ THEURIET

ILLUSTRÉ PAR

## LAURENT-DESROUSSEAUX

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont dix-huit grandes compositions hors texte, neuf en-têtes et neuf culs-de-lampe.

*Reine des Bois* forme un magnifique volume in-4° raisin imprimé à petit nombre sur papier vélin des manufactures du Marais.

*Prix de l'Exemplaire avec les planches en noir. 60 francs.*
*Prix de l'Exemplaire avec les en-têtes et culs-de-lampe en camaïeu, les planches en noir. 100 francs.*

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 1 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches avec la remarque du graveur, tirées en camaïeu : 1° sur satin; 2° sur papier Whatman; 3° sur papier du Japon, et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 500 francs.*

3° SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 110, avec deux suites supplémentaires des planches tirées en camaïeu, avant la lettre : 1° sur papier Whatman; 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 200 francs.*

*XAVIÈRE* ET *REINE DES BOIS*

ne seront jamais réimprimées avec les illustrations de M. BOUTET DE MONVEL et de M. LAURENT-DESROUSSEAUX

Les exemplaires seront servis dans l'ordre de leurs commandes. Des prospectus illustrés seront envoyés sur demande affranchie.

### ONT PARU DANS LA MÊME COLLECTION :

L'ABBÉ CONSTANTIN, par Ludovic Halévy, illustré par Madame Madeleine Lemaire . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*

PIERRE ET JEAN, par Guy de Maupassant, illustré par E. Duez et Albert Lynch. Prix suivant les états : 500, 200, 100 et 60 fr.

NOTES ET SOUVENIRS, par Ludovic Halévy, illustré par Bonnat, Degas, Detaille, Girardet, Giacomelli, etc. . . . . Prix : 150 fr.

FLIRT, par Paul Hervieu, illustré par Madame Lemaire. . *Épuisé.*

LA REINE MARIE-ANTOINETTE, par Pierre de Nolhac, illustré de 37 reproductions d'originaux contemporains. . Prix : 60 fr.

ASNIÈRES — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET C^IE, 2, AVENUE DE COURBEVOIE.




BOUSSOD, VALADON & Cie, ÉDITEURS

PARIS, 9, RUE CHAPTAL

cette distinction pouvait être encore attribuée à M. Detaille, car la toile en question n'est pas seulement la plus remarquable du palais des Champs-Élysées, mais c'est, à notre avis, une des œuvres capitales du peintre militaire.

M. Checa ne se complaît pas dans la représentation de la vie moderne. L'actualité le laisse froid, et c'est à des sujets empruntés à la mythologie la plus reculée ou aux époques les plus lointaines de l'histoire qu'il va demander ses inspirations.

On peut constater très facilement, cette année, que ce jeune artiste, qui paraît destiné à relever le prestige déchu de l'école espagnole, est en grands progrès. Son *Enlèvement de Proserpine* qu'il exposait au Salon de 1889 était déjà rempli de brillantes promesses. Mais les inexpériences de dessin y étaient encore trop fréquentes, et l'exécution générale était souvent empreinte d'une hésitation trop visible.

Ces critiques ne peuvent s'appliquer à la grande composition que M. Checa expose cette année sous ce titre : *Course de chars* à Rome, et qui est vraiment pleine de qualités superbes. Ici sont réalisées d'une façon triomphante les promesses contenues dans les œuvres antérieures du jeune artiste Espagnol. Le dessin, tout en étant large, est d'une précision vigoureuse ; la couleur est chaude et vibrante et l'arrangement du sujet, qui était rempli de périlleuses difficultés, a été mené jusqu'au bout avec une habileté de composition parfaite. Cette toile fait le plus grand honneur à M. Checa, et les visiteurs du musée du Prado pourront sans doute la voir bientôt dans la même salle que *Jeanne la folle*, de Pradilla, à moins que, chose vraisemblable, l'État français juge convenable de se rendre acquéreur de cette belle toile pour la faire figurer dans une de nos premières galeries de province.

M. Henri Martin, pour la personne et le talent duquel nous avons la plus haute estime, est à coup sûr un des plus troublants, des plus inquiétants et des plus déconcertants artistes de notre jeune école de peinture.

Après avoir exécuté dans la manière de J.-P. Laurens, son maître, de vastes et tragiques compositions dont l'une, *Dante aux enfers,* lui valut la première médaille du Salon et d'autres distinctions officielles, qui n'eurent d'ailleurs aucune influence fâcheuse sur son âme d'artiste, bien trempée, M. Martin part pour l'Italie, puis pour l'Afrique. Il nous rapporte de ce dernier pays des études d'une séduisante originalité où l'on se plaît à découvrir un tempérament de peintre orientaliste de premier ordre.

Et nous étions là, très anxieux et très impatient, attendant de M. Martin un lumineux chef-d'œuvre, une toile ruisselante de soleil, un savant développement d'une de ses belles études des pays clairs, quand, coup sur coup, il fait passer devant nos yeux surpris deux grandes toiles, d'un aspect très mélancolique, inspirées par la *Divine Comédie,* et les *Nuits* d'Alfred de Musset.

M. Henri Martin revenait à ses poètes ténébreux et tournait le dos au soleil.

La poésie est une noble inspiratrice. C'eût été faire preuve d'un goût discutable que de critiquer le choix des sujets. Il n'y avait qu'à se résigner et à attendre.

Aujourd'hui M. Martin semble avoir fermé l'oreille pour toujours aux voix enivrantes des bardes. L'histoire contemporaine est devenue sa muse familière et ses héros d'antan : Virgile, Dante, Ugolin... ont été remplacés par La Fayette, M. Carnot et des préfets en frac. Et ce n'est pas seulement le rêve de l'artiste qui a changé de ciel, mais sa manière d'école s'est aussi complètement transformée. Il s'est débarrassé de la tyrannique influence de son maître pour marcher bravement dans les rangs des jeunes audacieux qui se figurent, avec raison, que les formules d'art ne sont pas éternelles.

M. Henri Martin applique avec une étonnante crânerie, dans ses deux dernières toiles, la *Fête de la Fédération* et le *Voyage du Président de la République à Agen,* le principe très moderne de la décentralisation à outrance des tons locaux. Nous n'avons à



A MOROT



PORTRAIT DE M. G

SALON DE 1890



A NORMANN



MARINE._NORVÈGE

nous occuper ici que du *Voyage du Président de la République*, immense tableau, tout baigné d'une lumière vibrante, où M. Martin nous représente le premier magistrat de France écoutant de son landau présidentiel le compliment d'usage que lui débite, avec une assurance toute méridionale, une blonde et charmante fillette.

La physionomie souriante du principal personnage est rendue



avec beaucoup de bonheur. La foule est habilement groupée et l'attitude officielle de tous les fonctionnaires *de la suite* est exprimée avec une science d'observation très spirituelle.

Il est toutefois un reproche qu'on pourrait faire à M. Henri Martin, c'est d'avoir, en vertu du principe révolutionnaire qui a présidé à l'exécution de son œuvre (principe d'une application souvent périlleuse), laissé dévorer trop également, les personnages et le décor de la scène par l'éparpillement uniforme d'une lumière violente. Sous l'effet de cette clarté dissolvante, le malheureux Jasmin en

bronze, qui semble écouter, du haut de son piédestal, le compliment de la jeune Agenaise, ressemble à un fantôme vaporeux qui va disparaître au moindre souffle. Mais, comme l'a déjà dit un critique très judicieux, en parlant de l'œuvre de M. Henri Martin, ce qui semble pâle et vide sous la lumière crue du Palais des Champs-Élysées, dans un pêle-mêle de bariolages violents, redevient souvent coloré et plein dans le cadre blanc et calme d'une ornementation architecturale, et il est vraiment difficile, au Salon, de porter un jugement définitif sur des œuvres décoratives qui ont été faites pour un milieu déterminé.

* * *

Ce que nous venons de dire au sujet du *Voyage présidentiel* de M. Henri Martin s'applique également au plafond de M. Munkacsy, dont on ne peut guère apprécier sciemment la composition dans la lumière du salon carré où il figure verticalement exposé entre d'honnêtes portraits de famille et des petits paysages bien léchés.

L'œil le plus familiarisé avec les choses de la peinture se trouble devant ces attitudes oscillantes ou culbutées, devant ces architectures dansantes qui semblent secouées par un terrible tremblement de terre, et nous ne consentirons à porter un jugement d'ensemble sur l'importante composition de M. Munkacsy qu'après l'avoir vue, marouflée, au plafond du musée de l'Histoire de l'Art, à Vienne.

Nous devons cependant reconnaître que le pinceau de M. Munkacsy qui, depuis le jour où nous admirions, sans restriction, *Milton aveugle dictant le paradis perdu à ses filles,* s'était singulièrement alourdi en se promenant dans les ciels ténébreux du Golgotha, a retrouvé ses fraîches et délicieuses caresses d'autrefois.

L'*Allégorie de la Renaissance italienne* où le peintre hongrois nous représente tous les grands artistes de l'immortelle époque conversant de leurs sujets familiers dans de riches décors de marbre,

au milieu de somptueuses nudités, et sous un ciel d'azur glorieux où claquent les ailes de la Renommée, est d'une couleur lumineuse et brillante, et l'air qu'on y respire est frais et léger.

Vis-à-vis du plafond de M. Munkacsy, dans le grand salon carré, se développe une autre composition allégorique de moindre importance, mais qui, cependant, mérite qu'on s'y arrête un instant. Elle a pour simple légende : *La Liberté,* et est signée du nom de M. Henri Lévy. Dans cette toile, M. Lévy nous représente la Ville de Paris offrant à la Liberté triomphante le sacrifice de ses enfants tués en combattant pour elle. Ici, comme dans toutes ses compositions, M. Lévy fait preuve d'une réelle science du dessin; l'arrangement de ses groupes est d'une habileté consommée, et comme toujours ses figures de femmes ont une élégance séduisante qui fait songer à certains bas-reliefs de Jean Goujon; mais pourquoi faut-il que l'aspect décoratif de la plupart de ses œuvres soit en grande partie détruit par les violences exaspérées d'un coloris lourdement empâté. M. Henri Lévy possède un riche et puissant tempérament d'artiste, mais qu'il nous permette de penser que ses facultés natives et son indiscutable talent s'exerceraient avec plus de succès dans un autre genre que dans le genre décoratif où le jeu du pinceau doit être dirigé avec une savante modération.

La part prise par M. Jules Breton à la terrible lutte du Palais des Champs-Élysées et du Palais du Champ de Mars est des plus modestes. Fait très regrettable pour la *Société des Artistes* dont le prestige est sérieusement atteint cette année par suite de certains événements quasi-tragiques, aujourd'hui connus de tous, car les hérauts d'armes ont fait sonner très haut les trompettes du tournoi devant l'Europe anxieuse.

Nous nous dispenserons de reprendre ici l'historique de cette lutte homérique et de livrer au lecteur le secret de nos méditations sur les douloureux effets des humaines passions.

Contentons-nous de juger des coups.

Hâtons-nous toutefois d'ajouter que, par son exposition de cette

année, M. Jules Breton ne démérite en rien de l'estime de ses habituels et fervents admirateurs.

Nous retrouvons dans ses *Lavandières* et dans ses *Dernières fleurs* le même souci des formes et des couleurs, la même poésie profonde des ciels et des horizons, la douce mélancolie de la nature agreste, dont M. Breton est toujours le peintre subtil et attendri.

Mais peut-être aurait-il dû, et cela pour assurer sinon le succès, du moins la retraite de ses compagnons d'armes, et l'empêcher de ressembler à une débandade, se faire représenter au Salon, désormais fameux, de 1890, par une importante composition, par une de ces toiles pleines à la fois de qualités gracieuses et fortes, et digne de figurer à une place d'honneur, à côté de la *Procession dans les blés,* du *Rappel des glaneuses,* des *Sarcleuses,* du *Glanage,* des *Feux de la Saint-Jean.*

J'avoue que nous n'avons ni le courage ni la force de nous livrer ici à une analyse critique des deux compositions gélatineuses que M. Bouguereau expose sous ces titres : *Les Saintes Femmes au tombeau,* et *Petites mendiantes.*

Le spectacle de cette peinture affadie, déliquescente, où des personnages béatement extatiques, aux chairs molles et désossées, essayent de vivre dans un paysage en savon de Marseille, produit sur notre constitution physique un effet pénible et insurmontable.

Que le lecteur soit donc assez généreux et assez compatissant pour prendre en pitié la délicatesse de notre organisme, et pour ne pas trop nous en vouloir de passer si rapidement devant deux œuvres que les milliardaires collectionneurs du Nouveau-Monde guettent sans doute, et qui bientôt franchiront à tout jamais l'Atlantique. Ainsi soit-il.

∴

M. Deyrolle est toujours fidèle à la Bretagne, et il excelle vraiment à nous la représenter sous ses aspects les plus pittoresques.





MARCUS R[illegible]



Il est non seulement pénétré de la poésie sauvage de ses sites, dont il sait rendre avec une rare conscience les aspects si divers, mais il réussit encore à les animer d'une vie réelle et bien *locale* en y plaçant des scènes rustiques, toujours d'un très heureux arrangement. M. Deyrolle est de la joyeuse race des vieux peintres de kermesses flamandes. Qu'il me permette toutefois de lui faire le reproche d'enfermer trop souvent ses compositions anecdotiques dans des cadres dont les dimensions font songer à celles de la *Naissance de Henri IV* ou de *l'Entrée des croisés à Constantinople.* Cette année encore, sa *Noce en Bretagne* est racontée en trop grands caractères. Il est des sujets qui s'affaiblissent dans l'exagération des développements, et je sais des scènes champêtres de Téniers, d'Ostade et de Pieter van Laer, purs chefs-d'œuvre de vie et de couleur, dont on n'a jamais songé à critiquer les modestes dimensions. Il est vrai que ces vieux maîtres se souciaient fort peu des distinctions honorifiques, et M. Deyrolle, sans doute, se croit contraint, comme la plupart de ses confrères, de manifester ses ambitions en couvrant de peinture d'immenses surfaces de toile.

Cette quasi-obligation, pour les candidats aux médailles, de présenter à l'examen du jury des sujets traités dans un vaste format, afin que la constatation de leurs laborieux efforts soit plus manifeste, est un nouvel argument en faveur de la suppression définitive de toutes ces récompenses banales, qui ne peuvent être obtenues qu'au prix de douloureuses capitulations, et dont un des plus déplorables résultats est de couvrir le marché artistique de toiles impossibles à caser dans des galeries particulières, et qui trop souvent, hélas! finissent par échouer dans nos galeries nationales, grâce aux appels désespérés des glorieux lauréats.

Ceci dit, nous reconnaissons très volontiers que la toile de M. Deyrolle est pleine d'excellentes qualités. Nous ajouterons même que sa *Noce en Bretagne* est une de ses meilleures compositions. La couleur est plus gaie, plus chantante. Son dessin est plus précis.

Les groupes sont d'un très gracieux ordonnancement; chacun de ses personnages manifeste d'une façon très spirituelle sa joie de vivre, et toute la composition est très habilement baignée de la douce lumière du printemps breton.

Que dire de la *Suzanne* de M. André Brouillet? Certes le sujet est piquant, et le gros public s'attarde volontiers devant cette



J. GUELDRY. *Un jour de régates.*

« sensationnelle exhibition ». Le spectacle de cette chaste Suzanne du *Moulin-Rouge,* écoutant d'un air souriant les propos galants des deux vieux beaux qui se disputent ses faveurs vénales, affriole bon nombre de visiteurs du Salon, surtout les dimanches et jours de fête. Je ne doute pas du grand succès photographique de cette toile. Si c'est ce genre de triomphe que désirait M. André Brouillet, il doit être pleinement satisfait. Mais nous connaissons suffisamment cet artiste, nous avons assez étudié son œuvre, et nous suivons

BOUSSOD, VALADON & C^IE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, RUE CHAPTAL, 9, PARIS

## En Souscription

POUR PARAITRE EN NOVEMBRE 1890

# XAVIÈRE

ROMAN INÉDIT PAR

## FERDINAND FABRE

ILLUSTRÉ PAR

## M. BOUTET DE MONVEL

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont vingt-huit grandes compositions hors texte, quatre en-têtes et quatre culs-de-lampe.

Le tirage est limité à ONZE CENT DIX EXEMPLAIRES, savoir :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Maurice Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de 1 à 10, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 11 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches, avec la remarque du graveur tirée en camaïeu : 1° sur satin ; 2° sur papier Whatman ; sur papier du Japon et avec une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 500 francs.*

CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 100, avec deux suites supplémentaires des planches tirées avant la lettre, en camaïeu : 1° sur papier Whatman, 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 200 francs.*

DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches tirées en noir sur chine.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 100 francs.*

6° SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches en noir.
*Prix de l'Exemplaire . . . . . . 60 francs.*

# REINE DES BOIS

ROMAN INÉDIT PAR

## ANDRÉ THEURIET

ILLUSTRÉ PAR

## LAURENT-DESROUSSEAUX

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont dix-huit grandes compositions hors texte, neuf en-têtes et neuf culs-de-lampe.

*Reine des Bois* forme un magnifique volume in-4° raisin imprimé à petit nombre sur papier vélin des manufactures du Marais.

*Prix de l'Exemplaire avec les planches en noir. 60 francs.*
*Prix de l'Exemplaire avec les en-têtes et culs-de-lampe en camaïeu, les planches en noir. 100 francs.*

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . 1,200 francs.*

2° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 1 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches avec la remarque du graveur, tirées en camaïeu : 1° sur satin ; 2° sur papier Whatman ; 3° sur papier du Japon, et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . 500 francs.*

3° SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 110, avec deux suites supplémentaires des planches tirées en camaïeu, avant la lettre : 1° sur papier Whatman ; 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 200 francs.*

*XAVIÈRE* ET *REINE DES BOIS*

ne seront jamais réimprimées avec les illustrations de M. BOUTET DE MONVEL et de M. LAURENT-DESROUSSEAUX

---

Les Souscripteurs seront servis dans l'ordre de leurs commandes. Des prospectus illustrés seront envoyés sur demande affranchie

---

### ONT PARU DANS LA MÊME COLLECTION :

L'ABBÉ CONSTANTIN, par Ludovic Halévy, illustré par Madame Madeleine Lemaire . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*

PIERRE ET JEAN, par Guy de Maupassant, illustré par E. Duez et Albert Lynch. Prix suivant les états : 500, 200, 100 et 60 fr.

NOTES ET SOUVENIRS, par Ludovic Halévy, illustré par Bonnat, Degas, Detaille, Girardet, Giacomelli, etc. . . . . Prix : 150 fr.

FLIRT, par Paul Hervieu, illustré par Madame Lemaire. *Épuisé.*

LA REINE MARIE-ANTOINETTE, par Pierre de Nolhac, illustré de 37 reproductions d'originaux contemporains. . Prix : 60 fr.

---

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET C^ie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE




BOUSSOD, VALADON & Cie, ÉDITEURS

PARIS, 9, RUE CHAPTAL

depuis assez longtemps ses efforts, pour pouvoir affirmer que sa Suzanne n'est qu'une simple fantaisie d'un jour d'ennui, dans l'exécution de laquelle le talent original de l'artiste semble d'ailleurs avoir perdu toute son énergie native. Nous savons M. Brouillet assez amoureux de son art pour pouvoir affirmer qu'il n'a nullement renoncé à ses austères inspirations d'autrefois, et que son brillant pinceau retrouvera encore toute sa vigueur lumineuse, lorsqu'il nous racontera la vie robuste des rudes travailleurs des champs, bronzés par le grand air et les caresses du soleil.

La muse de M. Maurice Leloir n'est pas toujours souriante. Le sujet traité cette année par cet artiste de talent appartient encore aux époques qu'il affectionne, mais il est singulièrement sombre et tragique. M. Maurice Leloir nous fait assister à une chasse aux protestants au lendemain de la révocation de l'édit de Nantes. La toile représente une vue sauvage des Cévennes. Un groupe de fugitifs s'est caché derrière des rochers, espérant échapper aux recherches des soldats du maréchal de Villars. Mais la retraite est découverte, et les soldats s'avancent en poussant des cris de joie. Le peintre a bien exprimé, dans son groupe des fugitifs, l'héroïsme et la terreur. Sous ce ciel en deuil, au milieu de ces montagnes nues, dans ce décor à la Salvator Rosa, cet épisode de la plus hideuse de nos guerres civiles prend un caractère tragique de réelle grandeur. La toile de M. Maurice Leloir est d'une belle couleur historique.

Les peintres ordinaires des sujets militaires, MM. Grolleron, Boutigny, Marius Roy, sont représentés au Salon par de petites toiles épisodiques ou anecdotiques qui ont le don précieux d'intéresser tous les visiteurs du palais des Champs-Élysées. Celle de M. Grolleron, dont l'exécution, sans perdre de sa vigueur, s'est légèrement affinée, est particulièrement intéressante. Cette toile, qui porte pour titre : *Retour de reconnaissance,* nous montre une compagnie de ligne défilant dans une campagne monotone, sous un ciel clair et brûlant. Elle rentre au camp d'un pas lent et attristé,

car au premier rang marchent deux soldats qui portent sur une civière le cadavre de l'officier qui commandait l'expédition. Toutes les attitudes sont mornes, toutes les expressions sont soucieuses, et la présence des uhlans prisonniers ne peut distraire la pensée des soldats de la perte de leur chef. Cè petit drame militaire est conté avec une émotion communicative.

Le sujet traité par M. Marius Roy n'a rien de dramatique. Nous assistons, dans la *Journée finie,* au plaisant spectacle d'une joyeuse causerie d'artilleurs, assis en cercle au pied d'une redoute où s'allongent, pointés vers l'horizon, les cols minces et bronzés de canons, dernier modèle, sur le repos menaçant desquels veille, sabre au bras, une sentinelle d'une allure tout à fait épique. La faconde du principal orateur du groupe, contraste d'une façon très humoristique avec le silence effrayant des canons. Et cependant, bien que le conteur paraisse de fort joyeuse humeur, et que son récit soit du plus haut intérêt, la fatigue de la journée a été si grande, que deux ou trois de ses auditeurs ont seuls la force de l'écouter, bouche bée. Les autres s'endorment lourdement, et leur lassitude est si grande, que la batterie tout entière pourrait tonner sans les réveiller. Une douce lumière crépusculaire à travers laquelle brille déjà le croissant de la lune, éclaire cette jolie petite scène de la vie militaire, que le peintre a placée dans un paysage d'une belle exécution.

Les deux toiles de M. Boutigny : *Dernière faction* et *Surprise dans un village,* ne nous apprennent rien de nouveau sur le talent de cet artiste qui cherche surtout à attirer l'attention du visiteur par le choix dramatique du sujet. M. Boutigny ne possède ni l'exécution robuste de M. Grolleron, ni les qualités de coloris de M. Marius Roy, mais il excelle à exprimer la réalité des mouvements et des attitudes. Ses compositions sont toujours très vivantes.

Les toiles militaires que nous venons de signaler sont certainement les meilleures du Salon. Citons cependant encore une puissante étude exécutée dans le même ordre d'idées et signée du



MAILLARD



nom d'un jeune artiste de talent, M. Alphonse Chigot. Sous ce simple titre : *Un héros,* M. Chigot nous représente un des épisodes les plus sublimes de la guerre de 1870. C'est la mort héroïque de ce turco qui, « resté seul en arrière, sur la lisière de la forêt d'Orléans, arrête une colonne hessoise par cinq décharges successives, et tombe criblé de balles ». M. Chigot s'est senti ému au fond du cœur à la lecture de ce haut fait d'armes, presque ignoré, et il a très heureusement célébré, dans sa petite toile d'une exécution sommaire et violente, mais d'un superbe coloris, la mort sublime de l'obscur héros.



M. de Richemont est un mystique. Il emprunte de préférence ses sujets aux légendes chrétiennes et aux rêveries des poètes. Nous aimons à nous souvenir de la douce impression que nous causa la belle et poétique composition qu'il exposa au Salon de 1886, sous ce titre : *La Légende de sainte Marie de Brabant.* Il avait exprimé avec une étonnante souplesse de touche la tendre mysticité de son sujet. Je vois encore ses vierges aux formes vaporeuses tournant lentement, très lentement, autour du tombeau de la sainte, avec des attitudes gracieusement maniérées et encore imprégnées d'un

peu de coquetterie féminine, si légères, si immatérielles, qu'on s'attendait toujours à les voir s'évanouir comme un rêve.

A notre avis, l'œuvre exposée cette année par M. de Richemont est encore supérieure à celle que nous venons de mentionner. Il a exprimé avec une parfaite harmonie de couleur et de pensée une des plus délicieuses scènes du *Rêve,* d'Émile Zola, et sans doute le maître romancier a dû être très satisfait d'une aussi parfaite traduction de son génie.

Le cadre porte pour légende cette phrase empruntée au livre : « Angélique, extasiée, regardait devant elle dans la blancheur de la chambre ». J'avoue que cette œuvre, essentiellement suggestive, pleine d'évocations charmantes, est de celles qui retiennent le plus longuement mon attention au Salon, car c'est avec un art d'une infinie délicatesse et d'une habileté fort grande que M. de Richemont a donné à son sujet une forme presque palpable dans sa vaporeuse et flottante interprétation.

Le ravissement d'Angélique, qui semble s'immatérialiser dans la brûlante chaleur de son rêve d'amour, l'agenouillement extasié de Félicien devant la légère et gracieuse apparition de sa maîtresse, la blancheur des draperies, la douce clarté de la chambre où luttent timidement les premières clartés de l'aube et la mourante lueur de la lampe, tout cela est rendu avec un art subtil et une virtuosité attendrie. Que M. de Richemont nous permette de lui adresser nos plus sincères félicitations. Sa toile est des plus remarquables et lui fait le plus grand honneur.

Le catalogue nous apprend que le tableau exposé cette année par M. Jules Scolbert est destiné à décorer la mairie du Panthéon. Cette circonstance explique le choix du sujet, la *Vaccination,* et nous interdit désormais de reprocher à M. Scolbert d'avoir eu l'imprudente audace de boire à la même source d'inspiration que M. Dagnan-Bouveret qui, lui aussi, exposa, il y a quelques années, au Salon, une inoubliable scène de vaccination qui comptera toujours parmi ses œuvres les meilleures.

Dans la composition de son sujet, et même dans l'exécution de certains détails, M. Scolbert a subi l'impérieuse influence de M. Dagnan. La chose était presque fatale. Nous devons cependant reconnaître que la toile de M. Scolbert, très spirituellement conçue, est remplie de qualités personnelles. La lumière y est fort habilement distribuée, et certains de ses personnages du premier plan sont d'une facture savante.



Sous ce titre : *La Nuit de Noël,* M. Maurice Pierrey, qui est en très grands progrès, expose une composition importante d'un beau sentiment et d'une agréable couleur. Ses figures, très bien groupées, sont habilement noyées dans les ténèbres transparentes d'une nuit pleine d'étoiles. M. Pierrey a été très pénétré par son sujet, et il se dégage de sa belle toile une grande impression de calme et de recueillement. La figure de sa vierge, doucement dorée par une auréole mystique, est d'une divine beauté. Mais

pourquoi M. Pierrey a-t-il si mollement ébauché les chiens de ses bergers ? Ces malheureuses bêtes semblent désossées. Sont-ce bien les fidèles images des slouglhis musclés et nerveux qui durent servir de modèle au peintre ?

Mentionnons aussi les *Femmes arabes battant du blé,* de M. Alexandre Lunois. L'artiste qui a signé cette toile a étudié d'une façon bien pénétrante le monde arabe. Devant ses personnages aux attitudes si souples et si variées, devant ces larges et lumineux espaces où ils vivent, on a la douce illusion de la réalité. La caractéristique du talent très personnel de M. Lunois est dans la précision vigoureuse de son dessin. M. Lunois, qui est un jeune, peut être classé, croyons-nous, parmi les peintres d'avenir.

*Après le bain,* de M. Paul Peel, est à coup sûr une des plus intéressantes toiles du Salon, et c'est avec un succès complet que cet artiste de grand talent a peint les chairs fines et rosées de ces deux bébés nus, debout dans de ravissantes attitudes enfantines, devant un foyer invisible dont les flammes les habillent de reflets ambrés.

Cette toile est remplie de qualités de premier ordre et obtient un succès des plus mérités auprès des vrais amateurs d'art.

M. Kaemmerer expose deux petites toiles également intéressantes, quoique exécutées dans deux ordres d'idées bien différents. Dans l'une et dans l'autre on retrouve la fine coloration, l'exécution précieuse, et le style agréablement maniéré du peintre hollandais. Cependant nous avouons que notre surprise a été grande en apprenant que M. Kaemmerer consacrait parfois ses loisirs d'artiste à peindre des vues du Père-Lachaise, et qu'il dressait volontiers son chevalet devant le mur des Fédérés. Espérons que ce n'est là qu'une rapide incursion dans le domaine de la Mort, et que cet artiste nous ramènera bientôt au milieu des belles et charmantes merveilleuses dont il sait si bien, comme ses ancêtres Terbug et Metza, faire briller les satins et les moires. Que M. Kaemmerer n'oublie jamais que c'est au gracieux sourire des belles élégantes



VISITE A LA FIANCÉE



HUTTES DE SABOTIER



dont il se plaisait autrefois à représenter les grâces coquettes et provocantes, qu'il doit la meilleure part de sa réputation.

« A la bataille d'Austerlitz, le porte étendard venait de tomber, frappé à mort ; le chien *Moustache* saisit avec ses dents le glorieux haillon couvert de sang, l'arrache des mains d'un Autrichien qui s'en était déjà emparé, et le rapporte à sa compagnie. En récompense de cette belle action, *Moustache* fut décoré par le maréchal Lannes. »

Ainsi s'exprime le lieutenant Jupin dans son intéressant ouvrage sur les *Chiens militaires dans l'armée française*. C'est de ce récit tout à fait épique que s'est inspiré M. Alexandre Bloch, pour peindre l'intéressante composition qu'il expose cette année au Salon et qui obtient un succès très justifié. Le brave *Moustache* avait son historien. Il a trouvé son peintre et, plus que jamais, l'éternité de sa mémoire est assurée, comme celle des Muphty, des Annibal, et de cet héroïque chien du Louvre, de ce martyr ignoré dont Casimir Delavigne a chanté la vertu dans des vers célèbres. Peut-être pouvons-nous nous permettre ici, pour la récréation du lecteur sans doute un peu las de peinture, de citer la première stance de cette étourdissante et suave élégie, qui figure à titre d'exemple dans la plupart des anthologies des poètes français :

C'était le jour de la bataille,
Il s'élança sous la mitraille,
Son chien suivit.
Le plomb tous deux vint les atteindre.
Est-ce le maître qu'il faut plaindre ?
Le chien survit.
Passant, que ton front se découvre !
Etc.

* * *

Après ce repos salutaire dans la poésie, revenons à notre sujet en adressant nos éloges à M. Gueldry dont le talent s'affirme de plus en plus. La toile qu'il expose sous ce titre : *Un jour de*

*régates,* est une des meilleures œuvres du Salon. Les ciels, les eaux, les verdures y sont traités avec une très brillante franchise de pinceau, et toute la composition est baignée par une brise fraîche et enveloppante. Les groupes des canotiers et des spectateurs sont très heureusement distribués dans un savant désordre, et il s'échappe de toute cette foule en fête une belle rumeur de gaieté. Que M. Gueldry nous permette cependant de lui conseiller de se livrer à une analyse un peu plus pénétrante du visage humain. Parfois les expressions de ses personnages sont bien vaguement formulées dans un dessin trop hâtif.

M. Haquette ne retrouvera pas, cette année, le succès que lui valurent jadis certaines peintures de scènes maritimes, comme le *Coup de vent,* le *Salut au calvaire.* Son immense toile est par trop inexpressive. L'attitude de ses personnages est mélodramatique et fausse. Sous ce ciel pâteux, sur cette mer de plâtre, aucune brise ne souffle. M. Haquette a une revanche à prendre. Nous avons dans ses persistants efforts et dans son vigoureux talent, assez de confiance pour pouvoir prédire qu'il ne s'attardera pas longtemps sous le pénible effet de son insuccès momentané.

M. Vayson est bien représenté au Salon par son *Troupeau fuyant devant l'orage* et la *Fenaison.* On sent que son pinceau gras et lumineux s'est amoureusement promené dans ces deux compositions où il a réussi à exprimer, avec un sentiment très juste, la pleine nature dans son agitation et dans son repos. Il était difficile de rendre avec une poésie plus intense que dans la *Fenaison,* le charme infini qui se dégage du crépuscule d'été, cette sorte de paix profonde qui gagne la nature entière avant l'arrivée de la nuit dont les premiers voiles estompent déjà les derniers mouvements des travailleurs des champs. Tout autre est l'aspect de la seconde toile. Ici le peintre nous fait assister à un véritable drame de la nature. Sous un ciel ténébreux, où roulent de gros nuages noirs chassés par un vent d'orage, fuit un troupeau de moutons éperdus que dirige une jeune bergère, qui ne cherche

BOUSSOD, VALADON & C^IE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, RUE CHAPTAL, 9, PARIS

## En Souscription

POUR PARAITRE EN NOVEMBRE 1890

# XAVIÈRE

ROMAN INÉDIT PAR

FERDINAND FABRE

ILLUSTRÉ PAR

M. BOUTET DE MONVEL

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont vingt-huit grandes compositions hors texte, quatre en-têtes et quatre culs-de-lampe.

Le tirage est limité à ONZE CENT DIX EXEMPLAIRES, savoir :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 1 à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Maurice Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de 1 à 10, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

3° QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 11 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches, avec la remarque du graveur tirée en camaïeu : 1° sur satin; 2° sur papier Whatman; 3° sur papier du Japon et avec une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 500 francs.*

4° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 100, avec deux suites supplémentaires des planches tirées avant la lettre, en camaïeu : 1° sur papier Whatman, 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 200 francs.*

5° DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches tirées en noir sur chine.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 100 francs.*

6° SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches en noir.
*Prix de l'Exemplaire . . . . . 60 francs.*

# REINE DES BOIS

ROMAN INÉDIT PAR

ANDRE THEURIET

ILLUSTRÉ PAR

LAURENT-DESROUSSEAUX

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont dix-huit grandes compositions hors texte, neuf en-têtes et neuf culs-de-lampe.

*Reine des Bois* forme un magnifique volume in-4° raisin imprimé à petit nombre sur papier vélin des manufactures du Marais.

*Prix de l'Exemplaire avec les planches en noir. 60 francs.*
*Prix de l'Exemplaire avec les en-têtes et culs-de-lampe en camaïeu, les planches en noir. 100 francs.*

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 1 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches avec la remarque du graveur, tirées en camaïeu : 1° sur satin; 2° sur papier Whatman; 3° sur papier du Japon, et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. 500 francs*

3° SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 110, avec deux suites supplémentaires des planches tirées en camaïeu, avant la lettre : 1° sur papier Whatman; 2° sur papier du Japon.
*[illegible]*

*XAVIÈRE* ET *REINE DES BOIS*

ne seront jamais réimprimées avec les illustrations de M. BOUTET DE MONVEL et de M. LAURENT-DESROUSSEAUX

[illegible]

### ONT PARU DANS LA MÊME COLLECTION :

L'ABBÉ CONSTANTIN, par Ludovic Halévy, illustré par Madame Madeleine Lemaire . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Epuisé.*

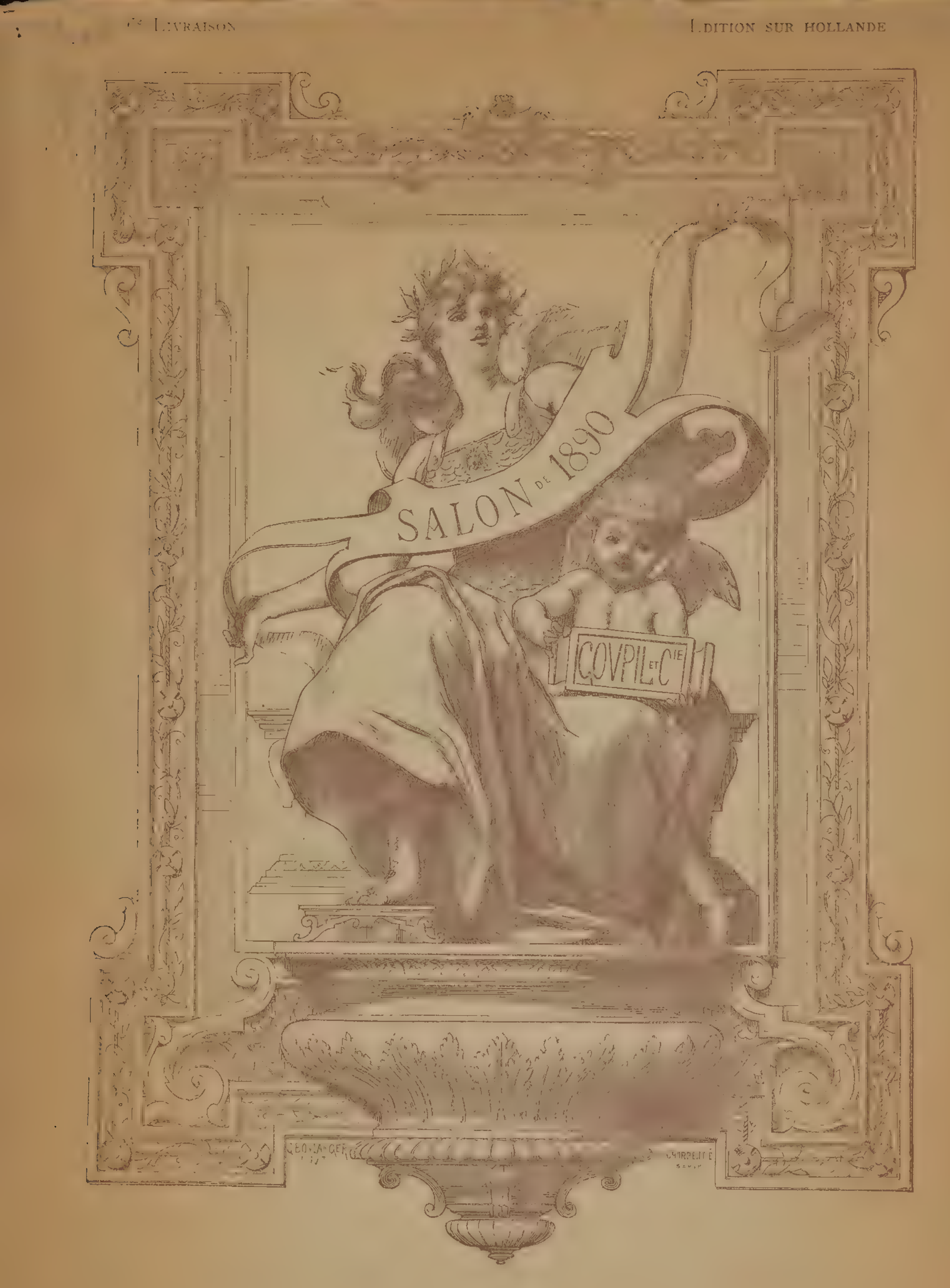
PIERRE ET JEAN, par Guy de Maupassant, illustré par E. Duez et Albert Lynch. Prix suivant les états : 500, 200, 100 et 60 fr.

NOTES ET SOUVENIRS, par Ludovic Halévy, illustré par Bonnat, Degas, Detaille, Girardet, Giacomelli, etc. . . . . Prix : 150 fr.

FLIRT, par Paul Hervieu, illustré par Madame Lemaire. . *Epuisé.*

LA REINE MARIE-ANTOINETTE, par Pierre de Nolhac, illustré de 37 reproductions d'originaux contemporains. . Prix : 60 fr.

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET C^ie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE.




BOUSSOD, VALADON & Cie, ÉDITEURS

PARIS, 9, RUE CHAPTAL

nullement à dissimuler sa terreur. Elle presse sur son cœur le Benjamin du troupeau, un frêle agneau que le souffle de la tempête emporterait comme un flocon de neige. La fuite de tous ces êtres effrayés, courant dans une clarté blafarde, est rendue avec une grande réalité, et on croit entendre le terrible mugissement de l'orage qui remplit le ciel de sa colère, éparpillant déjà dans le ciel les feuilles et les fleurs des arbres.

Ces deux toiles ne pourront que contribuer à affirmer encore davantage la réputation de peintre de talent que M. Vayson possède depuis de longues années déjà, et que ses efforts, aussi heureux que persistants, justifient sans cesse.

Madame Le Roy-d'Etiolles, dont nous ne connaissions guère jusqu'à ce jour le talent que par de gracieux portraits féminins traités sous une forme vaguement allégorique, et qui faisaient bien plus supposer qu'elle avait appris l'art de peindre dans l'atelier de Chaplin que dans celui de M. Benjamin-Constant, semble avoir dit adieu à ses élégantes fantaisies, pour regarder de plus près la nature. Nous ne saurions l'en blâmer, car sa formule trop impersonnelle s'est complètement renouvelée et s'est fortifiée d'une originalité très réelle. Sa toile, intitulée *Le dimanche,* est, dans ses modestes dimensions, une des œuvres les plus intéressantes du Salon. Elle représente deux vieillards, deux paysans, homme et femme, assis sur un banc, en plein air. Les deux personnages se détachent sur un fond de verdure. Comme on le voit, le sujet est d'une rusticité très pure et d'une simplicité parfaite. Mais il se dégage de cette toile une si saine impression de nature et un si profond sentiment de recueillement, que volontiers on s'oublie à la contempler. L'exécution des personnages, dont les attitudes doucement affaissées sont très bien rendues, et les vieilles figures ravinées admirablement analysées, est ferme et vigoureuse. Toute cette composition est baignée d'une bonne lumière, et l'air y circule librement.

Madame Le Roy-d'Étiolles expose encore un portrait de fort

jolie femme, costumée en Diane, d'un coloris délicat, d'une justesse d'exécution très habile, et qui nous fait involontairement songer aux belles dames de Natoire.

Mentionnons aussi le *Grain,* de M. Outin, spirituelle toile de genre, où l'artiste a encadré dans un sujet maritime fort bien traité, une étude de costume féminin de la fin du siècle dernier, et deux fort jolies toiles de M. Adrien Moreau, *Aux champs en automne*, et *Sur la falaise.*

M. François Flameng est représenté au Salon par deux petites toiles militaires qui obtiennent un succès très justifié et dont l'artiste a emprunté les sujets à nos guerres de la Révolution. L'une a pour titre : *La halte;* infanterie de ligne (1789); l'autre représente la *Marche de l'Armée française sur Amsterdam* (campagne de Hollande, 1796). On retrouve dans l'une et dans l'autre les habiles qualités de composition de M. Flameng, et sa savante et spirituelle facture.

Citons encore une très intéressante toile de M. Pierre Billet, intitulée l'*Hiver*. L'artiste a symbolisé la froide et triste saison par quelques figures de pauvresses qui marchent péniblement sur un sol neigeux, sous un ciel glacé, à travers un bois dépouillé, toutes courbées sous le poids de lourds fagots. Cette toile est d'une exécution nerveuse et d'une couleur bien appropriée au sujet. A mentionner aussi deux belles compositions, le *Rapt* et le *Retour de l'enfant prodigue,* de M. Luminais, sur le vigoureux talent duquel l'âge ne semble avoir aucune prise ; le *Gué* et les *Taureaux espagnols,* de Vuillefroy; la *Lutte pour la vie,* de M. Beyle; la *Veillée,* de M. Victor Marec; *Près de l'âtre,* de M. Léon Caille; la *Visite à la fiancée,* de M. Delachaux ; la *Moisson du maïs en septembre,* de M. Karl Cartier; *A la frontière,* de Cogghe; la *Fiancée du marin* et *Une fille de Cancale,* d'Eugène Feyen; *Égarés,* de William Howe ; les *Chiens,* de de Penne; une charmante composition d'Albert Lynch, *En mer;* la *Réponse au petit-fils,* de mademoiselle Gardner; un *Lion mort,* belle étude de fauve







par M. John Swan; une *Procession de pénitents en Espagne au XVII<sup>e</sup> siècle*, de Mélida.

Les beaux portraits sont rares, cette année, au palais des Champs-Élysées, et nous aurons vite fait de mentionner ceux qui méritent d'attirer l'attention du visiteur.

Citons en première ligne un portrait de jeune homme de M. Jules Lefèvre, œuvre vraiment magistrale, d'une étonnante intensité d'expression et d'un dessin vivant et nerveux; deux ravissantes figures de femme de M. Raphaël Collin. La première, intitulée *Adolescence*, représente une jeune fille des champs, dont les chairs, légèrement voilées, se détachent, dans toute leur fraîcheur virginale, sur un fond de paysage printanier. En regardant cette délicieuse jeune personne, adorablement jolie, on songe involontairement à la belle composition exposée il y a quelques années par M. Raphaël Collin, sous le titre : *Eté*, et où l'artiste nous faisait assister au bain matinal d'un blanc troupeau de jeunes femmes qui s'ébattaient gaiement en pleine campagne, n'ayant d'autres voiles que les vapeurs argentées de la rivière, et couronnées de fleurs sauvages comme les filles d'Otaïti. L'élégant pinceau de M. Raphaël Collin aime à exprimer les douces et tendres harmonies des carnations virginales. La femme demeure pour lui un être éternellement jeune et charmant, dont les traits délicats et les suaves contours doivent être rendus dans une forme longuement caressée. La jeune adolescente du Salon de 1890 est sans doute une des jeunes sœurs des baigneuses de 1884, revenue tout exprès pour charmer nos yeux par la vue de sa beauté fraîche, de son innocent sourire, et du rose éclat de ses chairs.

A côté de cette toile exquise qui comptera, nous n'en doutons pas, parmi les œuvres les plus réussies de M. Collin, figure un portrait de femme tout à fait remarquable.

Nous serions très surpris si nous apprenions que M. Raphaël Collin trouve les mêmes joies intimes dans l'exécution d'un portrait qui lui est commandé, que dans celle d'une de ces ravissantes allé-

gories féminines qui peuplent son rêve d'artiste; mais il a de son art un si profond respect, qu'il réussit toujours à donner aux sujets, auxquels s'attaque son pinceau, une forme à la fois précise et séduisante dans son élégante originalité. Son portrait de femme est digne en tous points de son beau et consciencieux talent, et c'est vraiment un régal exquis pour l'œil du vrai connaisseur que celui de cette figure fine et distinguée dont la beauté délicate ressort discrètement dans ce cadre aux accessoires japonais où se fondent si harmonieusement les tons affaiblis des gris, des roses et des verts.



Au palais des Champs-Élysées, nous retrouvons M. Fantin-Latour avec deux superbes portraits de femme, dont l'un, celui de mademoiselle S. Y... est une œuvre de premier ordre. Jamais cet artiste de talent n'avait été mieux inspiré, et ce portrait de jeune fille demeurera comme une des expressions les plus définitives de son talent si austère, si loyal et si personnel.

Une artiste étrangère, mademoiselle Juana Romani, dont les essais avaient été jusqu'à ce jour assez peu remarqués, obtient cette année un succès mérité avec deux figures de femme qu'elle intitule *Hérodiade* et *Jeunesse*.

Sans doute l'œuvre de mademoiselle Romani manque un peu d'originalité, et à la mollesse de ses contours, à ses artificiels procédés d'éclairage, à la qualité douteuse de ses chairs, on devine trop facilement qu'elle subit encore la pesante influence de ses maîtres, MM. Henner et Roybet. Mais il se dégage malgré cela, de l'aspect général de ses deux figures, une impression de vigueur individuelle qui fait espérer qu'elle saura se dégager bientôt du souvenir trop obsédant de ses professeurs. Nous avons la ferme conviction que son talent gagnera beaucoup à cette salutaire et indispensable émancipation.

M. Aimé Morot expose un gracieux portrait de jeune fille à cheval, plein de mouvement et d'une très brillante exécution, M. Bonnat un beau portrait officiel du président Carnot et un portrait de femme.

Nous avons aussi remarqué une élégante figure de femme de M. Machard, un excellent portrait de M. Lucien Paté, par mademoiselle Mégret; un portrait d'homme, par Doucet; un beau portrait de femme, par Lœwe-Marchand; le portrait de M. G. Viardot, par Marec, puis... c'est tout.

Les meilleurs paysagistes n'ont pas tous émigré au Champ de Mars, et nous avons eu le plaisir de rencontrer au palais des Champs-Élysées quelques belles toiles signées de noms d'artistes dont le talent a été consacré depuis longtemps par de brillants succès.

Citons en première ligne Français, à qui le jury a accordé cette année la médaille d'honneur. Jamais distinction ne fut plus méritée, et les applaudissements unanimes du public ont spontanément ratifié l'heureux choix fait cette année par le jury.

Les deux toiles exposées par M. Français, *Vue de la Sèvre, à Clisson,* et *Matinée brumeuse,* sont certainement remplies de qualités et si l'on n'y retrouve pas toute l'exquise légèreté d'*Orphée* et du *Bois sacré*, deux purs chefs-d'œuvre qui suffiraient à éterniser le nom du vieux maître, on y rencontre des caresses de pinceau d'une habileté consommée et où Français évoque, avec une émotion profonde, toutes les enivrantes séductions de cette nature qu'il aime tant.

Mais c'est surtout pour couronner officiellement l'œuvre entière

du vieux peintre que le jury, cette fois bien inspiré, lui a accordé cette année la suprême distinction. Et l'on s'expliquera sans peine l'accueil favorable fait par l'opinion publique à cette récompense, un peu tardive, lorsqu'on saura que Français, qui a aujourd'hui soixante-dix-sept ans, expose avec succès depuis 1840, que ses toiles figurent, en place d'honneur, dans nos premières galeries nationales et dans celles de l'étranger, que depuis près d'un demi-siècle il est de tous les jurys d'examen, et que plus tard les historiens de l'art lui assigneront une place honorable près des grands paysagistes avec lesquels il lutta victorieusement, et avec toute la sincérité de son beau talent, contre les doctrines néfastes des Wattelet, des Michallon et des Bertin.

L'œuvre du paysagiste est fatalement destinée à disparaître, si elle n'est animée par l'émotion.

Ici plus que partout ailleurs, l'artiste doit peindre avec toutes les ardeurs de son âme, car le modèle qui pose devant lui est un sphinx aux mille formes qui reste pour nous incompris, si on ne sait nous en faire connaître toutes les mystérieuses pensées.

Puisque le paysagiste s'est donné pour mission de vivre dans l'intimité de la nature, puisqu'il boit l'haleine de ses fleurs, que sa rêverie se marie au murmure de ses eaux et de ses bois, qu'il cause avec ses ruisseaux, et que sa pensée voyage avec ses nuages, il doit la connaître assez pour la peindre vivante et pour mettre sous nos yeux autre chose que son cadavre, quelque richement paré qu'il soit. Et qu'il ne se contente pas de peindre seulement l'animation de toutes ces choses. Il faut qu'il sache y mêler aussi, d'une façon personnelle, les émotions qu'il a ressenties au milieu d'elles. Un paysage ne sera un chef-d'œuvre, que lorsqu'on sentira l'âme de l'artiste palpiter jusque dans son plus petit brin d'herbe. Voilà pourquoi Ruysdaël, Constable, Rousseau, Millet, Corot sont immortels.

Ces pensées me sont suggérées par la vue des toiles exposées cette année par MM. Harpignies et Pelouse, qui sont certes les meilleurs parmi les meilleurs des paysagistes contemporains.

La manière sèche du premier paraît encore s'accentuer davantage.





G HAQUETTE

BENEDICTION DE LA MER

Ses arbres, découpés à l'emporte-pièce, se détachent avec violence sur des fonds éclairés par un soleil sans chaleur. Pas une brise ne circule dans ses paysages.

Quelques nuages aux lourdeurs de pierre, plaqués dans l'azur glacé du ciel, font tache sur la monotonie du sol, sans apporter pour cela aucun mouvement à cette nature mortellement triste dans sa lumineuse impassibilité. On dirait que la vie s'est subitement figée dans ces mornes paysages, et que les eaux sans murmures, les arbres sans frissons, les nuages sans mobilité, attendent avec angoisse l'arrivée du souffle divin qui doit les animer.

Jamais peut-être un paysagiste ne poussa plus loin la virtuosité du pinceau que M. Pelouse dans les deux toiles qu'il expose cette année sous ces titres : *Bords de la Seine; — l'île de Tribouillard, au Val-Pitant (Eure)*, et *La Seine, à Poses; — vue du barrage*. Il peint avec une prestigieuse habileté et il possède, comme pas un, le secret de reproduire fidèlement les objets qui se sont reflétés dans son œil, comme dans un miroir. Il se dégage de ces deux toiles savamment exécutées un accent de sincérité profonde, et elles méritent toutes deux les compliments des juges les plus sévères, à condition, toutefois, qu'ils ne cherchent pas dans ces œuvres autre chose que des copies fidèles de la nature. J'ai grand peur que M. Pelouse ignore que c'est en conciliant le respect de la réalité, comme point de départ, avec la libre interprétation, que le paysage peut retrouver sa grandeur perdue. Quand les paysagistes du jour finiront-ils par comprendre que l'œuvre qui ne se recommande que par le mérite d'une exécution irréprochable est une œuvre essentiellement transitoire, et que l'oubli n'épargne que le travail de ceux dont l'âme communique avec la vie mystérieuse de la nature, et sait en traduire les accents?

Le paysage exposé par M. E. Grandsire, *Le Bognérot à Bains (Vosges)*, est de toute petite dimension, et semble bien plutôt destiné à la décoration d'un salon que d'un musée; ce qui ne nous empêche pas de nous accouder longuement sur la cimaise pour regarder avec le plus vif plaisir cette toile dont l'exécution est d'une

savante habileté, et où l'on sent que l'artiste a voulu traduire ses impressions personnelles et intimes. C'est une des œuvres les plus sincères du Salon.



M. Edmond Yon se complaît dans la peinture des herbes grasses et des eaux dormantes. Nul ne sait mieux que lui exprimer l'humidité des berges herbeuses sous les ciels bas et pluvieux. Parfois ses plantureux paysages sont animés par la présence d'animaux d'une exécution solide et très vivante.

BOUSSOD, VALADON & C^IE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, RUE CHAPTAL, 9, PARIS

## En Souscription

POUR PARAITRE EN NOVEMBRE 1890

# XAVIÈRE

ROMAN INÉDIT PAR

FERDINAND FABRE

ILLUSTRÉ PAR

## M. BOUTET DE MONVEL

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont vingt-huit grandes compositions hors texte, quatre en-têtes et quatre culs-de-lampe.

Le tirage est limité à ONZE CENT DIX EXEMPLAIRES, savoir :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Maurice Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de 1 à 10, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

3° QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 11 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches, avec la remarque du graveur tirée en camaïeu : 1° sur satin; 2° sur papier Whatman; 3° sur papier du Japon et avec une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 500 francs.*

4° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 100, avec deux suites supplémentaires des planches tirées avant la lettre, en camaïeu : 1° sur papier Whatman, 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 200 francs.*

5° DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches tirées en noir sur chine.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 100 francs.*

6° SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches en noir.
*Prix de l'Exemplaire . . . . . . 60 francs.*

# REINE DES BOIS

ROMAN INÉDIT PAR

ANDRÉ THEURIET

ILLUSTRÉ PAR

## LAURENT-DESROUSSEAUX

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont dix-huit grandes compositions hors texte, neuf en-têtes et neuf culs-de-lampe.

*Reine des Bois* forme un magnifique volume in-4° raisin imprimé à petit nombre sur papier vélin des manufactures du Marais.

*Prix de l'Exemplaire avec les planches en noir. 60 francs.*
*Prix de l'Exemplaire avec les en-têtes et culs-de-lampe en camaïeu, les planches en noir. 100 francs.*

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 1 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches avec la remarque du graveur, tirées en camaïeu : 1° sur satin; 2° sur papier Whatman; 3° sur papier du Japon, et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 500 francs.*

3° SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 110, avec deux suites supplémentaires des planches tirées en camaïeu, avant la lettre : 1° sur papier Whatman; 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 200 francs*

*XAVIÈRE ET REINE DES BOIS*

ne seront jamais réimprimées avec les illustrations de M. BOUTET DE MONVEL et de M. LAURENT-DESROUSSEAUX

---

Les souscripteurs seront servis dans l'ordre de leurs commandes. Des prospectus [illegible] seront envoyés sur demande affranchie

---

### ONT PARU DANS LA MÊME COLLECTION :

L'ABBÉ CONSTANTIN, par Ludovic Halévy, illustré par Madame Madeleine Lemaire . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*

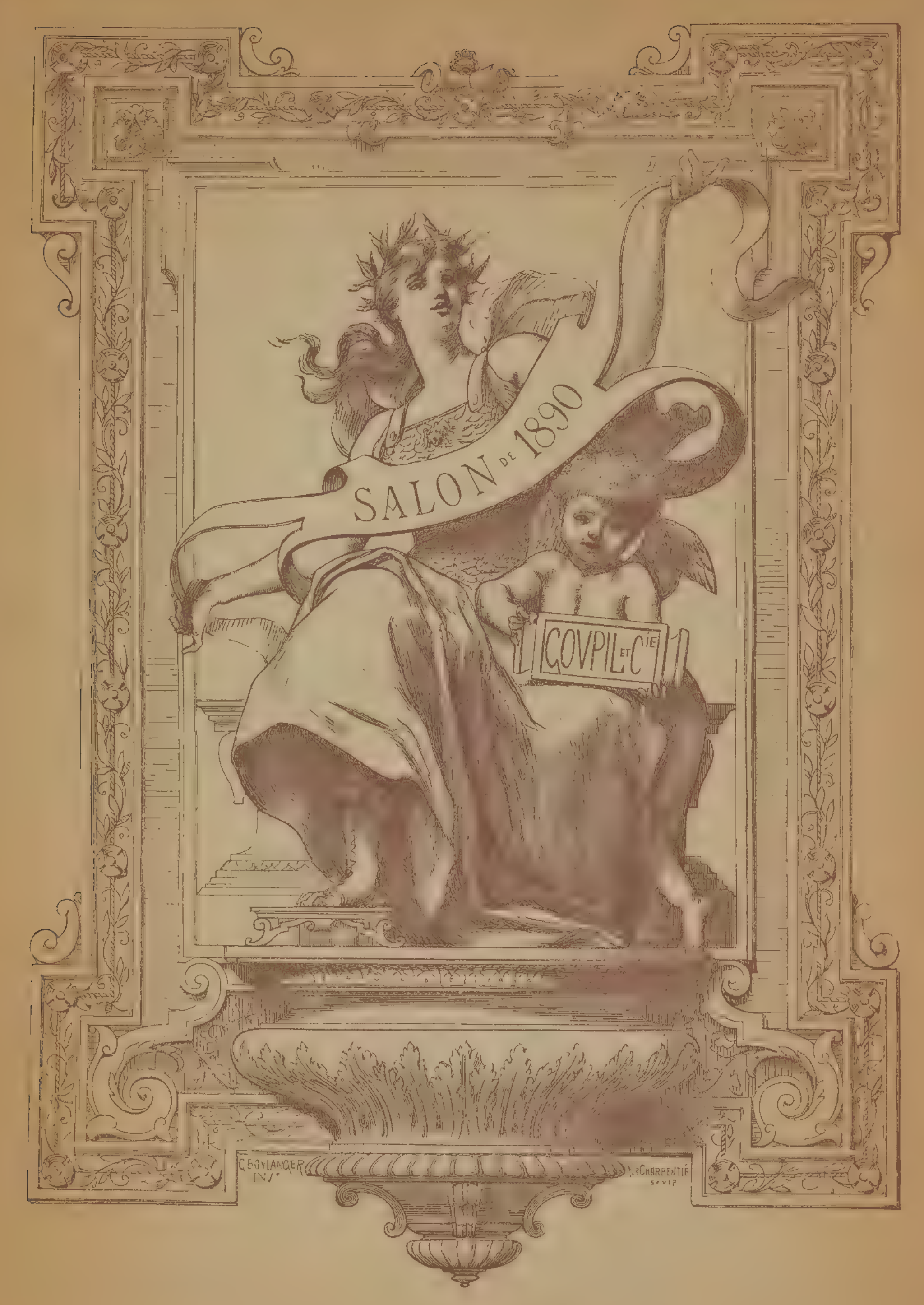
PIERRE ET JEAN, par Guy de Maupassant, illustré par E. Duez et Albert Lynch. Prix suivant les états : 500, 200, 100 et 60 fr.

NOTES ET SOUVENIRS, par Ludovic Halévy; illustré par Bonnat, Degas, Detaille, Girardet, Giacomelli, etc. . . . . Prix : 150 fr.

FLIRT, par Paul Hervieu, illustré par Madame Lemaire. . *Épuisé.*

LA REINE MARIE-ANTOINETTE, par Pierre de Nolhac, illustré de 37 reproductions d'originaux contemporains. . Prix : 60 fr.

ASNIÈRES. IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET C^IE, 2, AVENUE DE COURBEVOIE.




BOUSSOD, VALADON & Cie, EDITEURS

PARIS, 9, RUE CHAPTAL

M. Petitjean, dont les progrès s'accusent chaque année d'une façon très sensible, est représenté au Salon des Champs-Élysées par deux toiles d'une facture puissante : *Joinville (Haute-Marne)*, et *Temps gris, en Lorraine*, qui obtiennent un succès légitime. M. Petitjean a désormais pris une place très personnelle au premier rang des paysagistes du jour.

Lansyer expose *La Loire à Saumur* et une vue du *Château de Loches ; — aile de Charles VII et la cour d'Agnès Sorel.*

On a souvent reproché à Lansyer de s'être trop souvenu des leçons de Viollet-Leduc en présence de la nature, et de l'avoir contemplée bien plus à travers la pensée de l'architecte amoureux de la précision du dessin et de la parfaite harmonie des plans, qu'à travers le rêve du poète soucieux d'éveiller l'âme assoupie des choses. Ce reproche tombe devant cette dernière toile, dans l'étude de laquelle nous goûtons de bien douces émotions. Elle ne charme pas seulement nos yeux par la claire élégance de son exécution, mais aussi notre âme par tous les lointains et poétiques souvenirs que sa vue fait revivre en nous.

Mentionnons aussi les noms des Tragardh et des Schultzberg, deux jeunes peintres scandinaves du plus brillant avenir ; des Baillet, des Joubert, des Zuber, des Vernier, des Nozal, des Monchablon, un descendant en ligne directe de Chintreuil ; des Bouchor, des Jourdeuil, des Tanzi, des Le Lièpvre, dont la belle toile, fièrement intitulée *La Loire*, mérite une mention spéciale.

Si le livret du Salon n'indiquait pas que M. Le Lièpvre est élève d'Harpignies, la vue seule de sa toile suffirait à nous le faire savoir.

Il a appris de son maître à peindre la nature dans un style sculptural, empreint d'une grande noblesse. Comme lui, il sait donner à ses compositions un bel aspect décoratif à l'aide d'un dessin d'une précision quelquefois un peu dure, un peu anguleuse.

Mais le reproche qu'on a souvent fait à M. Harpignies de ne pas savoir assez reculer ses horizons et faire circuler l'air librement autour de ses rochers et de ses arbres ne peut être adressé à M. Le

Lièpvre, qui a le bon esprit de ne s'approprier que les qualités de son maître, tout en conservant une exécution d'un talent très individuel. Sa belle toile est baignée d'air et de lumière. On y respire largement la fraîcheur des eaux et des bois, et le regard se perd dans la profondeur des lointains ensoleillés et très réussis.

M. Pointelin, pour le talent duquel nous avons une réelle sympathie, s'obstine à ne nous faire voir que des études. Nous l'avons déjà dit et nous le répétons encore, la facture de ses toiles est d'une réduction vraiment exagérée, et nous ne saurions nous contenter de ses savantes ébauches.

Il nous est impossible de regarder les deux toiles qu'il expose cette année, *Le Val-Moussu* et les *Chênes des Brutes-Cornes,* sans être convaincu qu'avant de signer son travail il n'avait pas épuisé toutes les ressources de son pinceau. Que M. Pointelin n'hésite pas à anatomiser un peu plus sa nature, sans rien changer à la simplicité de son exécution. L'expression de son rêve n'en sera que plus puissante. Les poètes immortels sont ceux qui ont su condenser, dans une formule simple et précise, la grandeur de leur pensée.

« Il faut, mon ami, que je vous communique une idée qui me vient et qui, peut-être, ne me reviendra pas dans un autre moment, c'est que cette peinture, qu'on appelle peinture de *nature morte,* devrait être celle des vieillards ou de ceux qui sont nés vieux. Elle ne demande que de l'étude et de la patience. Nulle verve, peu de génie, guère de poésie, beaucoup de technique et de vérité, et puis c'est tout. »

M. Bail est tout jeune, et la vivacité de sa touche, qui ne rappelle que très vaguement celle de M. Blaise Desgoffe, indique qu'il n'est pas né vieux. Et c'est pour cela que nous avons reproduit cette piquante réflexion de Diderot à son ami Grimm, dans l'espoir que M. Joseph Bail, qui est un peintre d'un vigoureux tempérament, saurait la méditer et en tirer profit.

Certes, *Brochet et Cuivre,* de M. Bail, sont peints de mains de maître, mais il nous est de toute impossibilité de nous extasier







…CENE OF CHA… [illegible]

devant ces compositions banales, sortes de transpositions matérielles qui ne s'adressent qu'aux yeux. Nous préférons à cette toile, dont l'exécution est, nous le répétons, des plus remarquables, *Corvée des cuivres,* où M. Bail a donné une petite place à l'activité humaine, dans un cadre très brillant de casseroles fort bien étamées.



L. CALLE /

Le maître moderne de la nature morte, l'artiste dont le nom figurera plus tard, dans l'histoire de l'art, à côté de ceux des Snyders, des Chardin, des Cuyp, des Roland de la Porte, Antoine Vollon, expose cette année un *Coin de cuisine* où luit, comme un soleil, au milieu d'ustensiles de toutes sortes, un potiron glorieux. J'imagine, est-ce une illusion, que Vollon doit être un des artistes les plus malheureux de son époque. J'ai peur que, pour s'être illustré dans l'exécution de la nature morte, il se trouve en quelque sorte condamné à ne livrer aux nombreux admirateurs de son talent que des toiles inspirées par des choses inanimées, alors cependant que son pinceau si riche et si fécond sait exprimer avec tant de séduction des sujets empruntés à la réalité vivante.

Mais la Providence, qui fait quelquefois bien les choses, a chargé son fils, M. Alexis Vollon, dont le talent s'accuse chaque année d'une façon très sensible, de compléter l'œuvre de son père en pei-

gnant la vie sous toutes ses formes. Et il s'acquitte de sa tâche avec autant d'esprit que de talent, comme le prouve le *Don Quichotte* qu'il expose cette année au Salon et qui obtient un succès très justifié. M. Alexis Vollon a donné pour légende à sa composition les lignes suivantes de Cervantès, et sa peinture en est la fidèle et très humoristique interprétation : « Enfin, notre hidalgo s'acharna tellement à sa lecture que ses nuits se passaient en lisant du soir au matin, et ses jours du matin au soir... Si bien qu'à force de dormir peu et de lire beaucoup, il se dessécha le cerveau, de manière qu'il vint à perdre l'esprit. »

Nous trouvons encore aux Champs-Élysées deux natures mortes de M. Fouace : *Dessert* et « *Ma pêche* », d'une exécution grasse et brillante bien qu'un peu lourde.

M. Blaise Desgoffe expose deux toiles : l'une représente un *Casque circassien et une poire à poudre orientale*, le tout emprunté au Musée d'artillerie; l'autre nous représente des *Agates et Cristaux* provenant du Musée du Louvre. M. M. Du Camp a jadis porté sur M. Desgoffe un jugement que nous nous permettons de reproduire ici, car il nous paraît définitif et il s'applique aussi bien aux travaux actuels de cet artiste, qu'à ceux qu'il exécutait autrefois et sans doute on pourra juger de même ses œuvres futures : « Jamais, peut-être, la science du trompe-l'œil n'a été plus loin, et ce serait admirable, s'il n'était puéril de dépenser de tels et de si consciencieux efforts pour arriver à un résultat presque négatif, c'est-à-dire uniquement obtenu pour le plaisir des yeux et ne s'adressant à aucune des facultés de l'esprit. »

---

# LA SCULPTURE



BARRIAS — *Jeune fille de Bou-Saada*

Un des plus beaux titres de gloire de M. Falguière, c'est d'avoir été un des premiers à réagir, et avec une puissance incontestée, contre cette école de sculpture esclave de la tradition, qui semblait fatalement condamnée à résumer la vie, dans une formule inexpressive.

Nous ne connaissons guère d'œuvre plus vibrante que celle de M. Falguière, et, parmi les nombreux statuaires qui font si grand honneur à l'art français, nous n'en trouvons pas de plus habile à faire passer dans le marbre le fiévreux frisson de la vie moderne. Aussi persistons-nous à regretter que cet éminent artiste s'obstine à demander depuis quelques années la plupart de ses motifs d'inspiration à la Genèse ou la Mythologie.

Mais puisque M. Falguière croit devoir continuer à glorifier, dans ses traductions en marbre, l'immortelle beauté des divinités

olympiennes, et cela sans doute dans l'espoir de glorifier davantage encore son académique immortalité, nous nous permettrons de critiquer en passant le côté intellectuel de son œuvre.

Sa Junon du Salon de 1890, qu'il intitule timidement *Femme au paon*, appartient aussi peu aux traditions mythologiques, que la Diane du Salon de 1882, qui figura sous la rubrique de *Nymphe chasseresse*. Il est des types immortels que le lointain du souvenir et la chanson du poète ont tellement idéalisés en les immobilisant, pour ainsi dire, dans une forme, que c'est détruire leur physionomie tout entière que de les reproduire sans tenir fidèlement compte de la légende merveilleuse qui a été comme le cadre de leur existence fictive.

En regardant il y a quelques années la Diane de Falguière dont les traits, les mouvements et les formes ont été si popularisés par des reproductions sans nombre, je songeais involontairement à la page où Winckelmann esquisse le type de la *Diana Venatrix*, « ... qui, plus que toutes les autres grandes déesses, a l'air d'une vierge ». Il eût été fort curieux de comparer ce portrait à la statue exposée par M. Falguière, et dans la puissante exécution de laquelle le sculpteur semble s'être attaché à anéantir toute la divine distinction de la brillante sœur d'Apollon, de la svelte et belle Artémis, de la *Vierge éternelle*.

Et, aujourd'hui encore, nous ne pouvons contempler la Junon de M. Falguière, si rayonnante de jeunesse dans l'élégance nerveuse et gracile de ses formes virginales, sans être légèrement troublé en pensant que nous avons devant nous la fille de Saturne, puissante reine des dieux, déesse des mariages, — si féconde qu'elle n'avait qu'à respirer l'odeur d'une certaine plante pour concevoir, qui porta Hercule dans ses larges flancs, et qui, d'un seul jet de son lait inonda l'immense azur du ciel.

Malgré son grand air de fierté arrogante, la figure de M. Falguière, qui dans l'avenir sera toujours cataloguée sous le titre de *Junon*, grâce à la présence de l'oiseau symbolique, nous rappelle

LOBRICHON



VOISINS

COGGHE

A LA FRONTIERE


Chaplin

aussi vaguement la fille de Saturne et la mère de Mars que les Junons de Natoire, d'Angelica Kauffmann ou de Coypel, — mais tout motif de critique disparaît si nous nous bornons à étudier l'exécution matérielle de cette figure pleine de vie, et dont les chairs, d'un modelé impeccable, sont superbes dans leur souplesse et leur fermeté virginales. Il ne serait guère possible de rêver une Diane plus accomplie, si le sculpteur supprimait le paon d'un coup de marteau et ornait le front de sa figure du croissant d'argent de Délos.

Les historiens d'art les plus sévères et les plus érudits pourraient, croyons-nous, feuilleter longuement l'œuvre si complète et si considérable de M. Gérome, sans y rencontrer l'ombre d'un anachronisme.

Avec un art pénétrant, mélange d'émotion profonde, d'habileté consommée, de vraie science, M. Gérome sait faire passer, devant nos regards surpris, la vision sincère des choses disparues ; et cette puissance d'évocation se dégage aussi bien des traductions en marbre de ses savantes méditations que des toiles où il a si définitivement fixé de son pinceau les figures et les mœurs d'autrefois.

En regardant sa figure de *Tanagra* on se croit tout à coup transporté sous les voûtes sacrées du Pœcile. Cette statue aux teintes d'aurore est, dans son impassibilité divine, comme une suave apparition de la beauté grecque soudainement réveillée de son sommeil séculaire dans tout l'éclat de sa jeunesse, par le génie bienfaisant d'un grand artiste désireux de distraire un moment le regard de ses contemporains de la vulgaire copie, trop souvent répétée, des laideurs humaines.

L'exécution de cette statue, d'une conception si poétique et si originale, est à la hauteur de la pensée de l'artiste. *Tanagra* est véritablement une œuvre magistrale, et je ne crois pas que le ciseau du sculpteur puisse rendre avec plus de délicatesse la souplesse des chairs, la mollesse des contours féminins et la vie frissonnante de l'épiderme.

J'ai le ferme espoir que l'État se rendra acquéreur de cette œuvre remarquable et qu'il nous sera bientôt permis de la contempler tout à notre aise au Musée du Luxembourg.

Le comité élu par les nombreux amis et admirateurs de Guillaumet, pour confier à un sculpteur de talent l'exécution du monument funéraire du grand peintre, ne pouvait faire un meilleur choix que celui de M. Barrias qui exprima déjà, d'une façon si magistrale, dans ses *Premières funérailles,* la douloureuse poésie de la mort.

Sa *Jeune fille de Bou-Saada* est un pur chef-d'œuvre de grâce mélancolique. Assise, dans cette pose si chère aux femmes des douars, dont Guillaumet a peint avec tant d'amour les existences claustrales et monotones, elle effeuille avec un mouvement d'un charme infini, des roses sur la tombe de l'artiste tant regretté. — L'arrangement des draperies est d'une remarquable habileté.

La figure de M. Barrias, dont le modèle est en cire, sera bientôt coulée en bronze, et cette œuvre, dont nous verrons, je l'espère, une reproduction au Musée du Luxembourg, à côté de la *Tanagra* de Gérome, suffirait à éterniser le souvenir du sculpteur qui l'a exécutée et du peintre qui l'inspira.

M. Charpentier, devant qui les portes de l'avenir s'ouvrent si larges, cherche surtout à glorifier, dans la blancheur du marbre, la beauté de la forme humaine, sans trop se soucier de l'expression morale. Son œuvre manque un peu de suggestivité, et peut-être s'attarde-t-il dans une contemplation trop prolongée des marbres grecs. Mais nous devons toutefois reconnaître que M. Charpentier, qui est encore fort jeune, possède une habileté d'exécution très grande, puisée dans les meilleures leçons des maîtres. Il excelle déjà à dresser ses figures, très savamment modelées, dans des poses d'une belle plastique décorative et avant peu sans doute il nous procurera le doux plaisir de faire l'éloge d'une œuvre nouvelle, conçue cette fois en dehors de toute préoccupation de la statuaire antique et exécutée avec autant d'originalité que de science.

BOUSSOD, VALADON & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, RUE CHAPTAL, 9, PARIS

# En Souscription

POUR PARAITRE EN NOVEMBRE 1890

## XAVIÈRE

ROMAN INÉDIT PAR

FERDINAND FABRE

ILLUSTRÉ PAR

### M. BOUTET DE MONVEL

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont vingt-huit grandes compositions hors texte, quatre en-têtes et quatre culs-de-lampe.

Le tirage est limité à ONZE CENT DIX EXEMPLAIRES, savoir :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Maurice Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de 1 à 10, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

3° QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 11 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches, avec la remarque du graveur tirée en camaïeu : 1° sur satin ; 2° sur papier Whatman ; 3° sur papier du Japon et avec une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 500 francs.*

4° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 100, avec deux suites supplémentaires des planches tirées avant la lettre, en camaïeu : 1° sur papier Whatman, 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 200 francs.*

5° DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches tirées en noir sur chine.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 100 francs.*

6° SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches en noir.
*Prix de l'Exemplaire . . . . . . 60 francs.*

## REINE DES BOIS

ROMAN INÉDIT PAR

ANDRÉ THEURIET

ILLUSTRÉ PAR

### LAURENT-DESROUSSEAUX

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont dix-huit grandes compositions hors texte, neuf en-têtes et neuf culs-de-lampe.

*Reine des Bois* forme un magnifique volume in-4° raisin imprimé à petit nombre sur papier vélin des manufactures du Marais.

*Prix de l'Exemplaire avec les planches en noir. 6[illegible]ncs.*
*Prix de l'Exemplaire avec les en-têtes et culs-de-lampe en camaïeu, les planches en noir. 100 francs.*

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 1 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches avec la remarque du graveur, tirées en camaïeu : 1° sur satin ; 2° sur papier Whatman ; 3° sur papier du Japon, et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 500 francs.*

3° SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 110, avec deux suites supplémentaires des planches tirées en camaïeu, avant la lettre : 1° sur papier Whatman ; 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 200 francs.*

*XAVIÈRE et REINE DES BOIS*

ne seront jamais réimprimées avec les illustrations de M. BOUTET DE MONVEL et de M. LAURENT-DESROUSSEAUX

Les Souscripteurs seront servis dans l'ordre de leurs commandes. Des prospectus illustrés seront envoyés sur demande affranchie.

### ONT PARU DANS LA MÊME COLLECTION :

L'ABBÉ CONSTANTIN, par Ludovic Halévy, illustré par Madame Madeleine Lemaire . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Epuisé.*

PIERRE ET JEAN, par Guy de Maupassant, illustré par E. Duez et Albert Lynch. Prix suivant les états : 500, 200, 100 et 60 fr.

NOTES ET SOUVENIRS, par Ludovic Halévy, illustré par Bonnat, Degas, Detaille, Girardet, Giacomelli, etc. . . . . Prix : 150 fr.

FLIRT, par Paul Hervieu, illustré par Madame Lemaire. *Epuisé.*

LA REINE MARIE-ANTOINETTE, par Pierre de Nolhac, illustré de 37 reproductions d'originaux contemporains. . Prix : 60 fr.

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET Cie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE.




BOUSSOD, VALADON & Cie, ÉDITEURS

PARIS, 9, RUE CHAPTAL

Nous ne reprocherons jamais à M. Dampt de ne pas chercher à « faire penser le marbre ». Il se dégage de chacune des œuvres qu'il expose une pénétrante impression d'art produite à la fois par l'effet d'une conception très méditée, et toujours interprétée dans une forme d'une séduisante originalité et d'une habileté bien grande.



CHAPL

La figure qu'il expose cette année sous ce titre : *La fin du rêve*, est une paraphrase mélancolique d'un motif qui a déjà tenté bien des artistes avant lui, et même avant Greuze, qui donna à son interprétation un tour plus familier que M. Dampt. Ce dernier offre à nos regards le spectacle d'une jeune fille assise dans une pose attristée. Son front est soucieux, l'expression navrée de ses traits traduit une profonde angoisse, et on s'attend à voir jaillir des larmes de ses yeux troublés par la douleur. Évidemment bien des rêves viennent de s'écrouler dans le cœur naïf de cette charmante jeune personne et volontiers on lui répéterait ce que disait jadis Diderot à une autre jeunesse qui, comme elle, eut la confiance malheureuse : « Mais, petite, votre douleur est bien profonde, bien réfléchie ! Que signifie cet air rêveur et mélancolique ? Quoi ! Pour un oiseau !... » Pendant que l'inconsolable enfant s'abîme dans ses tristes pensées, une chimère fuyante ouvre derrière elle ses ailes d'or et prend son vol radieux vers le ciel.

Cette œuvre, d'un symbolisme très ému et d'une exécution pleine d'un charme original, a longuement retenu notre attention.

M. Labatut expose un Caton d'Utique en plâtre, d'une belle

tenue classique. Le jeune artiste a bien exprimé le calme de l'homme qui veut mourir libre sans subir l'humiliation d'un pardon. L'expression stoïque des traits rend bien, dans sa farouche énergie, la secrète pensée du héros et on croit l'entendre répéter, en regardant dédaigneusement la mort : « Je suis maintenant mon maître ». La statue de M. Labatut nous promet un beau marbre pour l'année prochaine.

« Jeune voyageur, viens admirer la douce harmonie de nos chants. Tu continueras ensuite ta route après avoir eu ce plaisir et après avoir appris de nous une infinité de choses. » C'est sans doute par ces séduisantes promesses, faites jadis dans les mêmes termes, paraît-il, aux insensibles Argonautes, que la sirène de M. Puech, Agloophone, Lysie, ou Pisinoé, a réussi à entraîner dans les profondeurs bleues l'imprudent jeune qui s'accroche tremblant à la croupe fraîche et luisante du monstre. L'artiste, dans cette étrange composition d'une exécution difficile, a rendu avec bonheur le sourire traîtreusement ensorceleur de la sirène et l'effarement de l'infortunée victime. Le modelé des formes est soigneusement étudié et toute la composition, qui s'agite au milieu des flots, s'arrange très harmonieusement dans un beau mouvement de fuite rapide. Une seule chose me trouble dans le groupe de M. Puech, ce sont les ailes énormes de la sirène. Horace m'avait conté jadis que la sirène était un monstre « moitié femme, moitié poisson ». M. Puech complète mon instruction en m'apprenant que ce monstre est aussi emplumé que squameux. Sans doute M. Puech doit avoir de bonnes raisons pour orner son personnage de deux ailes énormes, mais j'imagine que ces appendices, si utiles à la chimère de M. Dampt, doivent être pour la sirène d'une médiocre utilité dans ses pérégrinations sous-marines.

Nous déclarons avoir un faible pour le talent si distingué de M. Van der Straeten, et nous applaudirions des deux mains si l'administration des Beaux-Arts voulait s'approprier quelques-unes de ses délicieuses figurines pour les soumettre à la blanche traduction









FEMME AU PAON

SALON DE 1890



du biscuit de Sèvres. Il y a, dans ces élégantes figures de M. Van der Straeten, où toutes les séductions de la parisienne du XVIII$^{e}$ et du XIX$^{e}$ siècle semblent se confondre, un charme délicieux exempt de toute mièvrerie, et c'est toujours avec un nouveau plaisir que nous venons, au sortir des graves méditations où nous plonge la contemplation des marbres académiques, nous asseoir tout près de la ravissante composition que M. Van der Straeten intitule *Le Printemps*, et qui est une petite merveille de grâce spirituelle dans son exécution fine et distinguée.

M. Van der Straeten expose aussi un buste de femme (marbre) d'une grande élégance et d'une facture très originale.

M. Marqueste, invinciblement attiré par ses persistantes sympathies artistiques pour la Renaissance florentine, nous fait assister cette année à une nouvelle exécution de la Gorgone. Ce genre de spectacle est déjà bien connu, mais M. Marqueste a réussi à le rajeunir à l'aide de mouvements nouveaux et par une exécution très personnelle.

Mentionnons aussi un groupe d'une belle allure : *Bacchante et Satyre*, de M. Henri Gauquié. Ce qui caractérise la composition de M. Gauquié et qui en fait une œuvre originale, c'est la puissance de vie qui s'en dégage. L'exécution du détail est parfois un peu lâchée, et certains modelés sont d'une mollesse trop visible. Cela est fort regrettable, car cette œuvre est vraiment pleine de qualités. Mais il ne s'agit encore fort heureusement que du modèle en plâtre, et nous avons tout lieu de croire que M. Gauquié, qui est un de nos jeunes sculpteurs les plus consciencieux, a déjà découvert les quelques faiblesses de son œuvre et qu'il s'empressera de les faire disparaître lorsqu'il travaillera à son exécution définitive en marbre.

Lors de ma première promenade au rez-de-chaussée du palais des Champs-Élysées, je ne fus pas médiocrement surpris de me trouver tout à coup au pied d'une statue équestre monumentale qui, dans ma pensée, représentait un des traditionnels *alguazils* des *Corridas de Toros*, traversant la piste au pas de son adalou, pour aller



demander au président des jeux la clef du *torril*. Certes, ces beaux cavaliers vêtus de velours, richement empanachés, comme le duc d'Olivarès, toujours fièrement campés sur leurs superbes montures, ont très grand air, et je ne m'étonne pas que leur costume et leur attitude aient maintes fois tenté l'inspiration de bien des artistes. Néanmoins ma surprise a été grande lorsque j'ai vu la figure d'un de ces modestes fonctionnaires tauromachiques interprétée avec un si considérable développement par un de nos plus éminents statuaires. Et je demeurais tout rêveur devant ce colossal monument qui semble attendre une traduction définitive en bronze ou en marbre, pour être dressée sur une place publique, lorsqu'une inscription, trop peu visible, du piédestal, m'apprit que j'avais devant les yeux l'image de Velazquez. Ainsi donc, ce brillant cavalier que dans ma naïveté un peu grossière je prenais pour un vulgaire ordonnateur de fêtes tauromachiques, n'est autre que le grand Diego-Rodriguez de Sylva y Velazquez.

Que M. Fremiet nous permette de lui demander à quel sentiment il a obéi en nous donnant une représentation si équestre du grand peintre. Nous nous imaginons très facilement que Velazquez, qui fut un homme de cour à ses moments, possédait de précieuses notions d'équitation, et nous serions fort étonné si on nous apprenait que le compagnon de chasse de Philippe IV, que son *aposentador mayor,* ne savait pas se tenir noblement à cheval sur le plus fougueux des andalous.

Mais cela ne peut suffire à nous faire accepter l'étrange conception de M. Fremiet voulant faire voir aux générations futures l'immortel auteur des *Fileuses* et de la *Reddition de Bréda,* sous les traits un peu trop connus d'un des cavaliers servants des taureaux de la rue Pergolèse.

Nous faisons ici le procès de l'œuvre envisagée à un point de vue purement intellectuel, et nous admirons sans réserve l'exécution matérielle dans laquelle nous trouvons toute la maîtrise du talent si vigoureux, si nerveux et si personnel de M. Fremiet.

Son cheval andalou, avec sa tête busquée, son col en gorge de pigeon, ses jambes sèches et fines, ses formes ramassées et élégantes à la fois, est un de ses meilleurs morceaux.

Mais, je me le demande encore, pourquoi a-t-il donné le nom de Velazquez au cavalier monté sur cette superbe bête, et dans la main duquel il a placé un bâton de commandement. Pourquoi pas une clef enrubannée?

Il y a là, sans doute, une faute d'impression.

Signalons aussi la *Caresse,* un groupe en marbre par M. Ludovic Durand, et *Soldat mourant,* une figure en plâtre d'un beau sentiment. Cette figure est destinée au monument patriotique des Bretons, à Saint-Brieuc.

M. Gustave Michel expose une statue en pierre, *La Paix,* d'un bel aspect décoratif; M. Alfred Boucher : *A la Terre,* figure en plâtre, presque monumentale, représentant un travailleur des champs: M. Renaudot, une *Diane* (marbre); M. Roulleau, une *Léda* (marbre);

M. Hector Lemaire, une *Vénus* (plâtre), un *Duguesclin* (bronze); M. Stanislas Lami, *Le Rêve,* un masque (plâtre) d'un sentiment exquis et d'une exécution très savante; M. Levasseur, un beau groupe en marbre intitulé *Après le combat;* M. Carlier, le marbre, très étudié, de son *Gilliatt;* M. Jules Coutan, une statue funéraire (marbre) pour le tombeau de madame Louis Herbette; M. Mercié, une gracieuse figure allégorique représentant la *Peinture;* M. Chapu, le marbre de sa *Danseuse;* M. Gardet, *Le Tireur d'arc* (marbre); Van-Beurden, *A la Fontaine,* jolie figure en bronze..... Citons encore, avant de terminer cette trop rapide nomenclature, des remarquables bustes signés des noms de Guillaume, de Mercié, de Paul Dubois, d'Injalbert, de Carlès, de Tony-Noël, d'Iselin, de Loiseau, de Guilbert, de Blanchard, de Boisseau, de Bernstamm, d'Aubé..... et quelques cadres très intéressants, renfermant des médailles de MM. Alphée Dubois, Daniel-Dupuis, Louis Bottée, Marioton.




1890



L FRANÇAIS



BOUSSOD, VALADON & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, RUE CHAPTAL, 9, PARIS

## En Souscription

POUR PARAITRE EN NOVEMBRE 1890

# XAVIÈRE

ROMAN INÉDIT PAR

FERDINAND FABRE

ILLUSTRÉ PAR

## M. BOUTET DE MONVEL

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont vingt-huit grandes compositions hors texte, quatre en-têtes et quatre culs-de-lampe.

Le tirage est limité à ONZE CENT DIX EXEMPLAIRES, savoir :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Maurice Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de 1 à 10, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

3° QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 11 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches, avec la remarque du graveur tirée en camaïeu : 1° sur satin; 2° sur papier Whatman: 3° sur papier du Japon et avec une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 500 francs.*

4° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 100, avec deux suites supplémentaires des planches tirées avant la lettre, en camaïeu : 1° sur papier Whatman, 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 200 francs.*

5° DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches tirées en noir sur chine.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 100 francs.*

6° SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches en noir.
*Prix de l'Exemplaire . . . . . . 60 francs.*

# REINE DES BOIS

ROMAN INÉDIT PAR

ANDRÉ THEURIET

ILLUSTRÉ PAR

## LAURENT-DESROUSSEAUX

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont dix-huit grandes compositions hors texte, neuf en-têtes et neuf culs-de-lampe.

*Reine des Bois* forme un magnifique volume in-4° raisin imprimé à petit nombre sur papier vélin des manufactures du Marais.

*Prix de l'Exemplaire avec les planches en noir. 60 francs.*
*Prix de l'Exemplaire avec les en-têtes et culs-de-lampe en camaïeu, les planches en noir. 100 francs.*

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 1 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches avec la remarque du graveur, tirées en camaïeu : 1° sur satin; 2° sur papier Whatman; 3° sur papier du Japon, et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 500 francs.*

3° SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 110, avec deux suites supplémentaires des planches tirées en camaïeu, avant la lettre : 1° sur papier Whatman; 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 200 francs.*

*XAVIÈRE* ET *REINE DES BOIS*

ne seront jamais réimprimées avec les illustrations de M. BOUTET DE MONVEL et de M. LAURENT-DESROUSSEAUX

---

Les Souscripteurs seront servis dans l'ordre de leurs commandes. Des prospectus illustrés seront envoyés sur demande affranchie

---

### ONT PARU DANS LA MÊME COLLECTION :

L'ABBÉ CONSTANTIN, par Ludovic Halévy, illustré par Madame Madeleine Lemaire . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*

PIERRE ET JEAN, par Guy de Maupassant, illustré par E. Duez et Albert Lynch. Prix suivant les états : 500, 200, 100 et 60 fr.

NOTES ET SOUVENIRS, par Ludovic Halévy, illustré par Bonnat, Degas, Detaille, Girardet, Giacomelli, etc. . . . . Prix : 150 fr.

FLIRT, par Paul Hervieu, illustré par Madame Lemaire. . *Épuisé.*

LA REINE MARIE-ANTOINETTE, par Pierre de Nolhac, illustré de 37 reproductions d'originaux contemporains. . Prix : 60 fr.

---

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET Cie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE.




BOUSSOD, VALADON & Cie. ÉDITEURS

PARIS. 9. RUE CHAPTAL

# SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX ARTS

La mission que nous nous sommes imposée, au début de ce livre, de nous borner à faire part au lecteur des impressions d'art par nous recueillies pendant nos promenades à travers les expositions des Champs-Élysées et du Champ de Mars, nous interdit, à notre grand regret, toute incursion dans le domaine des causes si légitimes qui ont motivé la création du nouveau Salon, très improprement qualifié d'*Académie* dans une récente réunion du conseil supérieur des Beaux-Arts. Aussi bien le cadre de notre étude ne nous permet guère de varier le sujet de notre critique, car il nous reste désormais bien peu de place pour parler d'une des expositions d'art les plus riches, les plus vivantes et les plus originales qu'il nous ait été donné de voir jusqu'à ce jour.

Qu'il nous soit cependant permis de constater que, dans le tournoi mémorable engagé entre les deux groupes qui ont organisé les Salons de 1890, la victoire est demeurée aux dissidents. Le fait est incontestable, et il y aurait mauvais vouloir à le nier. Il se dégage du Salon des Champs-Élysées comme une impression d'efforts perdus, de forces impersonnelles inutilement dépensées dans des poursuites essoufflées après un idéal vieilli, et aussi de monotonie attristante. La physionomie de l'exposition du Champ de Mars est, au contraire, fraîche, vivante, originale. On y sent frissonner toute l'ardeur de jeunes ivresses artistiques, indépendantes, quelquefois trop audacieuses dans leurs efforts, mais presque toujours d'une louable sincérité dans leurs intéressantes recherches.

Nous ne pouvons échapper à la douce obligation de placer en tête de notre étude sur l'exposition du Champ de Mars le nom de M. Meissonier, car, après avoir été par l'autorité de sa volonté le véritable organisateur de la victoire dont nous venons de parler, l'illustre artiste a encore voulu consacrer d'une façon plus triomphante et plus définitive le succès du Salon du Champ de Mars, en prenant place lui-même parmi les exposants. Et la place qu'il occupe est vraiment des plus glorieuses, car son *Octobre 1806* est tout à fait digne de figurer dans une salle d'honneur du Louvre, entre le *1814* et le *1807*. L'œuvre si considérable de Meissonier ne serait-elle composée que de ces trois toiles, sorte de triptyque historique où se trouve enfermée toute l'épopée napoléonienne, avec ses triomphes, ses luttes géantes et ses désastres, que l'immortalité de l'artiste serait assurée, car jamais peintre ne sut exprimer à la fois, dans une forme plus synthétique et avec plus de science et d'émotion, la grandeur d'un sujet.

Dans la composition qui nous occupe, M. Meissonier nous fait assister à la bataille d'Iéna. Le drame se déroule sous un ciel d'automne chargé de nuages pluvieux.

La lutte touche à sa fin. Les régiments de Hohenlohe, décimés par l'artillerie de Soult, descendent en désordre les pentes du Land-



BERAUD





grafenberg, poursuivis par la grosse cavalerie française qui, comme une vague énorme, remplit la vallée de l'Ilm, broyant tout sur son passage. Du haut d'une colline, Napoléon, entouré d'un brillant état-major, assiste à la terrible charge des cuirassiers de Murat, qui ne laisseront derrière eux que des ruisseaux de sang, des cadavres broyés, des monceaux d'armes, des canons abandonnés, des moissons de drapeaux.

La victoire n'est pas douteuse. L'armée prussienne cède de toutes parts. Et cependant le visage de l'Empereur n'exprime pas l'ivresse complète du triomphe. Un léger nuage enveloppe encore son masque pensif, car une autre grande bataille est engagée à quelques kilomètres, près du village d'Auerstædt, et Napoléon n'ignore pas que Davoust et Bernadotte ont devant eux les meilleures troupes de la royauté prussienne, sous les ordres du vieux duc de Brunswich. De là, sans doute, cette expression de joie, encore un peu soucieuse, qui règne sur ce visage impérial que Meissonier a si profondément décrit, dans ses expressions les plus *historiques,* avec un art toujours génial.

Bien plus que les peintres officiels du César français, l'auteur de *1806,* de *1807* et de *1814,* est l'historien éternel des traits napoléoniens, car, au lieu d'interpréter décorativement, dans une pose hiératique, l'image presque divinisée de l'Empereur, il a su, de son impeccable pinceau, fixer magistralement et d'une façon définitive, la vivante expression de la figure de son impérial modèle, éclairée ou assombrie tour à tour par les glorieux ou tragiques événements de sa carrière épique et sanglante.

L'exécution de *1806* est à la hauteur de la conception. Jamais Meissonier ne fut plus maître de son talent, jamais sa touche ne fut plus hardie et plus vigoureuse, son dessin plus nerveux, sa couleur plus brillante, et jamais il ne jeta avec plus d'art, les foules et les groupes, dans aucune de ses compositions.

Nous confessons, en toute sincérité, que, lorsque tout dernièrement encore, nous avions le rare bonheur d'assister, dans l'atelier



même du maître, à l'exécution de quelques-uns des détails de la *Bataille d'Iéna,* une sorte d'admiration religieuse s'est emparée de nous. Car c'était vraiment un noble spectacle que celui de ce vieillard qui, presqu'à sa quatre-vingtième année, consacre avec une étonnante ardeur les derniers moments d'une vie chargée de gloire et d'honneurs à doter encore sa patrie d'immortels chefs-d'œuvre.

M. Carolus-Duran est représenté au Salon par six portraits et une étude de femme nue. On peut affirmer que les envois de l'éminent artiste ont contribué, pour une large part, au succès si considérable de la belle manifestation artistique du Champ de Mars.

J'avoue que mon embarras serait grand si je me trouvais dans l'obligation de faire connaître ma préférence pour l'une ou l'autre de ces superbes toiles qui rayonnent avec tant de chaleur dans la grande galerie du nouveau Salon. Sans doute le portrait de madame *** (nº 183) est d'une allure triomphante, et jamais l'artiste ne trouva de matière plus vivante, plus nacrée, plus savoureuse, pour rendre la splendeur de la chair féminine. Jamais ce magicien de la couleur ne maria plus harmonieusement les rouges et ne promena plus prestigieusement son pinceau aux savantes caresses, dans l'ombre douce des velours et des fourrures.

Mais ce merveilleux panneau est formé d'unités artistiques d'une valeur si grande dans leurs tonalités différentes, que l'éloge que nous venons de décerner en passant à la femme en rouge, si superbe dans tout l'éclat de sa beauté savoureuse ne peut s'amoindrir en s'adressant à la femme en gris (nº 179), au royal portrait de la

princesse de *** (n° 177), à la figure si magistralement étudiée de madame *** (n° 180), à l'image étonnamment gracieuse et si distinguée de madame *** (n° 178), au buste plein de vie du jeune André *** (n° 181), et à l'inoubliable portrait du peintre norwégien Fritz Thaulow, dont le peintre a su exprimer, avec une extraordinaire intensité, la puissance physique et la bonhomie souriante.

Cette dernière œuvre, où éclatent toutes les étincelantes et originales qualités de l'artiste, peut être mise sur la même ligne que le célèbre portrait du paysagiste Français. On sent que Carolus-Duran, dont le talent sain et vigoureux reste éternellement rebelle aux chlorotiques séductions des décadences modernistes, se complaît dans l'interprétation des plus vivants motifs, et j'imagine que son pinceau a dû caresser bien amoureusement la toile où il fixait, à tout jamais, les opulentes carnations de ses deux puissants modèles.

Je ne puis que plaindre l'infortuné Sténio de Georges Sand, si le cœur toujours glacé de son insensible maîtresse était enfermé dans un corps aussi divinement beau et de formes aussi élégantes que celui de la *Lélia* de Carolus-Duran.

Qu'on nous permette ici d'extraire les quelques lignes suivantes d'une opinion que nous formulions, il y a quelques années, au sujet d'une des plus importantes compositions de Puvis de Chavannes, et qui peut, croyons-nous, s'appliquer à l'ensemble de son œuvre : « Toujours grec dans l'exécution de ses conceptions, Puvis de Chavannes recherche la sublimité de la beauté, aussi bien de l'homme que de la nature, dans le calme éternel. Jamais le vent n'a courbé ses arbres, déchiré ses nuages, troublé ses eaux. Jamais le chagrin n'a plissé le front pur de ses vierges, jamais les douleurs n'ont agité les figures de ses héros, alors même qu'il choisissait pour sujet de peinture le plus grand désespoir et les plus grandes tristesses, comme dans son *Enfant prodigue* et son *Pauvre pêcheur*. Il s'est refusé à exprimer les souffrances par des contractions physiques qui pourraient briser l'harmonie des lignes ; avec

avec M. Spuller, pendant que M. Waldeck-Rousseau rêve en fumant une cigarette, et que M. Jules Roche, adossé à la cheminée, se prépare, dans une attitude très énergique, et pleine de dignité, à endosser le fardeau du pouvoir. Ces portraits sont très vivants, très habilement groupés et d'une ressemblance parfaite. Toute la



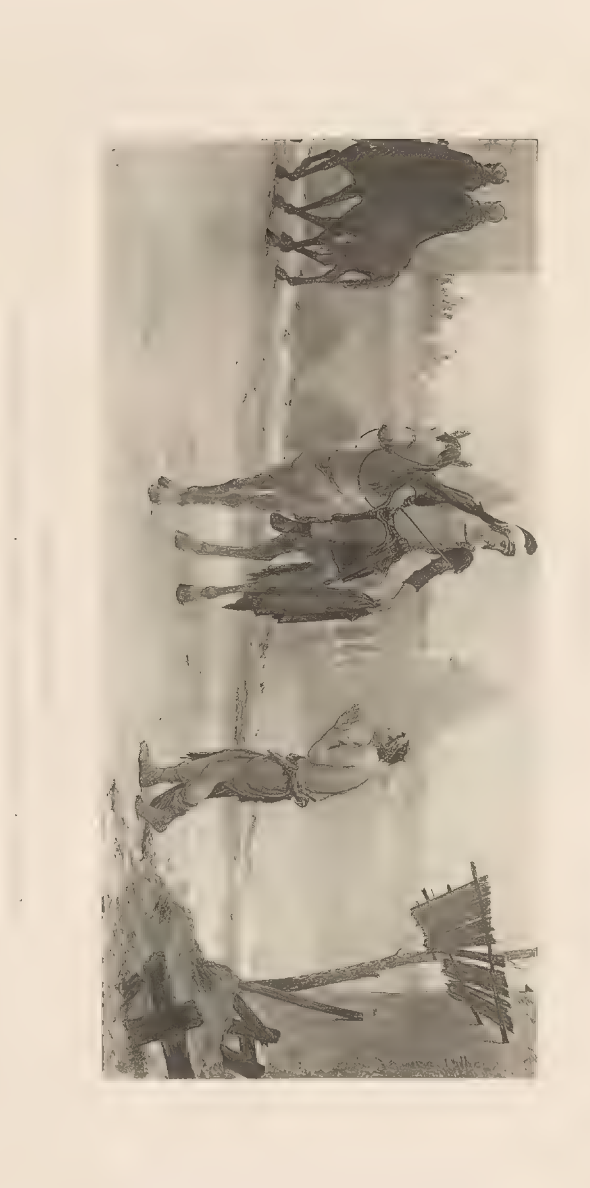
HITCHCOCK _ *Une Pastorale*

composition est baignée d'une jolie lumière argentée. Cette toile fait le plus grand honneur à M. Gervex.

Nous nous sommes aussi très longuement arrêté devant le portrait du père de l'artiste (n° 403). Cette œuvre, de très modestes dimensions, est pleine de qualités de premier ordre, et on devine facilement que le peintre a épuisé toutes les ressources de son beau talent pour fixer définitivement des traits qui lui sont chers.



LA DECORATION DE LA SALLE DES COMMISSIONS DE LA FACULTÉ DES SCIENCES







H LEPOLLE





avec M. Spuller, pendant que M. Waldeck-Rousseau rêve en fumant une cigarette, et que M. Jules Roche, adossé à la cheminée, se prépare, dans une attitude très énergique, et pleine de dignité, à endosser le fardeau du pouvoir. Ces portraits sont très vivants, très habilement groupés et d'une ressemblance parfaite. Toute la



HITCHCOCK *Une*

composition est baignée d'une jolie lumière argentée. Cette toile fait le plus grand honneur à M. Gervex.

Nous nous sommes aussi très longuement arrêté devant le portrait du père de l'artiste (n° 403). Cette œuvre, de très modestes dimensions, est pleine de qualités de premier ordre, et on devine facilement que le peintre a épuisé toutes les ressources de son beau talent pour fixer définitivement des traits qui lui sont chers.

princesse de *** (nº 177), à la figure si magistralement étudiée de madame *** (nº 180), à l'image étonnamment gracieuse et si distinguée de madame *** (nº 178), au buste plein de vie du jeune André *** (nº 181), et à l'inoubliable portrait du peintre norwégien Fritz Thaulow, dont le peintre a su exprimer, avec une extraordinaire intensité, la puissance physique et la bonhomie souriante.

Cette dernière œuvre, où éclatent toutes les étincelantes et originales qualités de l'artiste, peut être mise sur la même ligne que le célèbre portrait du paysagiste Français. On sent que Carolus-Duran, dont le talent sain et vigoureux reste éternellement rebelle aux chlorotiques séductions des décadences modernistes, se complaît dans l'interprétation des plus vivants motifs, et j'imagine que son pinceau a dû caresser bien amoureusement la toile où il fixait, à tout jamais, les opulentes carnations de ses deux puissants modèles.

Je ne puis que plaindre l'infortuné Sténio de Georges Sand, si le cœur toujours glacé de son insensible maîtresse était enfermé dans un corps aussi divinement beau et de formes aussi élégantes que celui de la *Lélia* de Carolus-Duran.

Qu'on nous permette ici d'extraire les quelques lignes suivantes d'une opinion que nous formulions, il y a quelques années, au sujet d'une des plus importantes compositions de Puvis de Chavannes, et qui peut, croyons-nous, s'appliquer à l'ensemble de son œuvre : « Toujours grec dans l'exécution de ses conceptions, Puvis de Chavannes recherche la sublimité de la beauté, aussi bien de l'homme que de la nature, dans le calme éternel. Jamais le vent n'a courbé ses arbres, déchiré ses nuages, troublé ses eaux. Jamais le chagrin n'a plissé le front pur de ses vierges, jamais les douleurs n'ont agité les figures de ses héros, alors même qu'il choisissait pour sujet de peinture le plus grand désespoir et les plus grandes tristesses, comme dans son *Enfant prodigue* et son *Pauvre pêcheur*. Il s'est refusé à exprimer les souffrances par des contractions physiques qui pourraient briser l'harmonie des lignes : avec

BOUSSOD, VALADON & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, RUE CHAPTAL, 9, PARIS

## En Souscription

POUR PARAITRE EN NOVEMBRE 1890

# XAVIÈRE

ROMAN INÉDIT PAR

FERDINAND FABRE

ILLUSTRÉ PAR

## M. BOUTET DE MONVEL

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont vingt-huit grandes compositions hors texte, quatre en-têtes et quatre culs-de-lampe.

Le tirage est limité à ONZE CENT DIX EXEMPLAIRES, savoir :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Maurice Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de 1 à 10, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

3° QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 11 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches, avec la remarque du graveur tirée en camaïeu : 1° sur satin; 2° sur papier Whatman; 3° sur papier du Japon et avec une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 500 francs.*

4° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 100, avec deux suites supplémentaires des planches tirées avant la lettre, en camaïeu : 1° sur papier Whatman, 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 200 francs.*

5° DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches tirées en noir sur chine.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 100 francs.*

6° SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches en noir.
*Prix de l'Exemplaire . . . . . 60 francs.*

# REINE DES BOIS

ROMAN INÉDIT PAR

ANDRÉ THEURIET

ILLUSTRÉ PAR

## LAURENT-DESROUSSEAUX

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont dix-huit grandes compositions hors texte, neuf en-têtes et neuf culs-de-lampe.

*Reine des Bois* forme un magnifique volume in-4° raisin imprimé à petit nombre sur papier vélin des manufactures du Marais.

*Prix de l'Exemplaire avec les planches en noir. 60 francs.*
*Prix de l'Exemplaire avec les en-têtes et culs-de-lampe en camaïeu, les planches en noir. 100 francs.*

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 1 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches avec la remarque du graveur, tirées en camaïeu : 1° sur satin; 2° sur papier Whatman; 3° sur papier du Japon, et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 500 francs.*

3° SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 110, avec deux suites supplémentaires des planches tirées en camaïeu, avant la lettre : 1° sur papier Whatman; 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 200 francs.*

*XAVIÈRE ET REINE DES BOIS*

ne seront jamais réimprimées avec les illustrations de M. BOUTET DE MONVEL et de M. LAURENT-DESROUSSEAUX

Les Souscripteurs seront servis dans l'ordre de leurs commandes. Des prospectus illustrés seront envoyés sur demande affranchie

## ONT PARU DANS LA MÊME COLLECTION :

L'ABBÉ CONSTANTIN, par Ludovic Halévy, illustré par Madame Madeleine Lemaire . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*

PIERRE ET JEAN, par Guy de Maupassant, illustré par E. Duez et Albert Lynch. Prix suivant les états : 500, 200, 100 et 60 fr.

NOTES ET SOUVENIRS, par Ludovic Halévy, illustré par Bonnat, Degas, Detaille, Girardet, Giacomelli, etc. . . . . Prix : 150 fr.

FLIRT, par Paul Hervieu, illustré par Madame Lemaire. *Épuisé.*

LA REINE MARIE-ANTOINETTE, par Pierre de Nolhac, illustré de 37 reproductions d'originaux contemporains. . Prix : 60 fr.

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET Cie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE.




BOUSSOD, VALADON & Cie, ÉDITEURS

PARIS, 9, RUE CHAPTAL

le cadre lumineux qui leur convient. Nous en avons la preuve dans les deux toiles qu'il expose cette année au Champ de Mars, sous ces ces titres : *Aux beaux jours* et *Sur le pont,* et qui obtiennent un succès si mérité.

La première représente une réunion de famille en plein air, autour d'une table, sous un ciel léger où errent paresseusement quelques blancs nuages. Il y a entre l'harmonieuse lumière de ce beau jour d'été et la joie de tous ces braves gens réunis dans une commune affection, un mariage intime qui fait qu'on ne peut regarder cette jolie toile tout ensoleillée de bonheur, sans se sentir envahi soi-même par un doux sentiment de quiétude d'âme. L'analyse des physionomies est spirituelle et savante, et M. Muenier a groupé fort habilement ses personnages dans des attitudes pleines de naturel. Cette toile est certainement une des meilleures et des plus attachantes du Salon du Champ de Mars.

*Sur le pont* est une œuvre de moindre importance. Le sujet qui s'y trouve représenté n'a rien d'épique. Une jeune fille des champs, assise sur le parapet d'un pont sous lequel coule une claire rivière, regarde un pêcheur qui, à moitié perdu dans les saules, se dispose à lancer son filet de la rive. Mais la pose de la femme subitement arrêtée dans sa promenade par la présence du pêcheur, est d'une si amoureuse éloquence, qu'on s'intéresse malgré soi à cette petite scène champêtre que l'artiste a exprimée avec une étonnante sincérité. Ici, comme dans la toile précédente, le cadre de nature est rendu avec un réalisme sobre, délicat et savant, dans une couleur distinguée.

M. Muenier, qui est décidément un des triomphateurs du Salon du Champ de Mars, expose encore trois autres petites toiles : *Matinée de septembre, A la nuit tombante, Roses trémières,* où se révèlent, comme dans *Aux beaux jours* et *Sur le pont,* ses qualités de dessinateur pénétrant et de fin coloriste.

Comme M. Muenier, M. Girardot est un jeune. Comme lui il obtint, il y a quelques années, une bourse de voyage, et il nous a



été permis de constater qu'il a su, lui aussi, tirer de précieux avantages de l'encouragement officiel. Mais à l'encontre de M. Muenier, qui ne vit l'Orient que pour en fixer en passant les magiques splendeurs dans quelques superbes études, M. Girardot semble vouloir consacrer la plus grande partie de sa brillante carrière artistique à nous peindre la majesté des Arabes, le mystère du voile oriental, les immensités blanches et bleues de l'Afrique : le sable et le ciel.

Les *Nomades au Maroc,* ses différentes vues de Tanger, ses études de moresques, sont autant d'images réelles de la vie et de la nature africaines, rendues avec une rare intensité de vision et dans une couleur chaude et vibrante.

Sous ces divers titres : *Au bois, Premiers pas, Les Joujoux,* madame Delance-Feurgard expose des scènes de la vie enfantine, toutes empreintes d'une belle couleur artistique, mais d'une exécution cependant un peu trop lâchée. Nous voudrions plus de précision dans les contours, et de fermeté dans le modelé.

M. Paul Delance, qui est en très grands progrès, expose un beau panneau décoratif : *Les hauteurs de Montmartre.*


E. Friant 89

A PERRET



M. Émile Friant est un flamand du XIXe siècle. Comme les maîtres hollandais, il sait donner à une toile l'aspect général d'une œuvre largement traitée, malgré l'analyse subtile des détails.

M. Friant n'expose pas moins de neuf toiles. La plus importante a pour titre : *La Lutte,* et représente deux jeunes gens en caleçons de bain, mesurant leurs forces sur l'herbe, au bord d'une rivière, en présence de quelques amis vêtus, comme eux, d'une façon très sommaire. C'était là pour M. Friant un prétexte à peindre des carnations en plein air, et il l'a su faire avec beaucoup de talent. Il était difficile de mieux exprimer les fines colorations de l'épiderme humaine, toute rose de la fraîcheur du bain et des caresses de la brise.

Les autres œuvres de M. Friant, qui généralement se soucie fort peu des cadres démesurés, sont de dimensions très modestes; mais chacune d'entre elles se recommande par des qualités d'exécution de premier ordre, fortes et précieuses à la fois. la *Discussion politique* est un petit chef-d'œuvre. Jamais l'analyse de la figure humaine ne fut poussée plus loin que dans ce tableautin, auquel, si je ne me trompe, sont réservées de brillantes destinées.

Voici M. Allan Osterlind, l'artiste suédois bien connu, avec trois œuvres importantes : *Ombres chinoises, Tuerie de moutons, Orphelines.* Toutes ces toiles, inspirées par un amour sincère et profond de la réalité, sont largement traitées par un artiste de talent dédaigneux des subtiles analyses des détails et désireux surtout d'exprimer, par la puissance de la couleur, la physionomie générale des choses. M. Osterlind, dont l'exposition est des plus intéressantes et d'une incontestable originalité, est un coloriste dans toute l'acception du mot.

M. Lhermitte expose quatre compositions : *Sainte-Claire Deville, Repos des moissonneurs, La soif, Les foins.* Ces trois dernières toiles appartiennent au genre champêtre que M. Lhermitte affectionne par-dessus tout, et il a apporté dans leur exécution, qui est d'une grande habileté, toute l'émotion qu'il sait répandre dans ses compositions agrestes.

La toile représentant *Sainte-Claire Deville* est destinée à la décoration de la salle des commissions de la Faculté des sciences. L'artiste nous fait voir le célèbre professeur debout, entouré de ses collaborateurs et de ses élèves, et procédant à une expérience dans un des amphithéâtres de la Sorbonne. On trouve dans cette belle toile les mêmes qualités que dans le *Claude Bernard* exposé au Salon de 1889, et destiné également à la décoration de la salle des commissions de la Faculté des sciences : étude consciencieuse des têtes, habile ordonnancement des groupes, réalité vivante des attitudes, et un respect absolu pour la vérité particulière. On a dit avec raison que la direction des Beaux-Arts avait été bien avisée, lorsque, sans enlever M. Lhermitte aux moissonneurs et aux faneurs qu'il peint si bien, elle l'avait associé à la décoration des salles de la Sorbonne.

Une mention, en passant, à M. Tournès, pour ses trois toiles : *Une femme qui se déshabille, Au lever,* et le *Déjeuner* qui, dans leur tonalité grise et légèrement embrumée, sont pleines d'un charme caressant.

M. Montenard ne peut se décider à faire une infidélité à son ciel de Provence. Il y est plus que jamais attaché, et telle est cette année l'intensité lumineuse des toiles qu'il expose, presque toutes inspirées par des vues des environs de Toulon, qu'on éprouve comme une sensation de chaleur en les contemplant. Elles rayonnent au Champ de Mars de tout l'éclat du soleil du Midi, dont M. Montenard est décidément le peintre officiel en même temps que le poétique interprète. Toutes ses œuvres, qui sont au nombre de six, sont des plus intéressantes, mais les *Vendanges en Provence* méritent une mention spéciale, car jamais M. Montenard n'avait exprimé avec plus d'intensité que dans cette toile, l'ardeur dévorante de son soleil d'été provençal, dont les brûlants rayons incendient la campagne toute baignée de vibrations lumineuses. Dieu ! que les vendangeurs de M. Montenard sont à plaindre...

Les deux panneaux commandés à M. Lerolle pour l'église Saint-

Martin, et représentant les épisodes les plus mémorables du bienheureux patron de cette église, sont d'une agréable couleur et d'un bel aspect décoratif. Nous leur préférons toutefois le *Soir*, du même artiste, œuvre très personnelle où nous retrouvons tout entier le talent de M. Lerolle. Cette composition, d'une conception symbolique, représente deux jeunes gens se promenant côte à côte, avec une allure



R. JOURDAIN. — *La Mer*

amoureusement lente, au milieu d'un merveilleux paysage crépusculaire emprunté à la nature même, et dans les douces limpidités duquel le regard et la rêverie se perdent. Les personnages de M. Lerolle ont la même parure que les premiers habitants du paradis terrestre, et la grâce de leur attitude est si chaste, l'élégance de leurs formes si souveraine, qu'il ne peut venir à l'esprit du plus pudique des visiteurs de leur faire un reproche de se produire ainsi

en public avec les premiers voiles très transparents de la nuit pour seuls vêtements. Cette toile est une œuvre de haut goût, qui fait le plus grand honneur à l'éminent artiste qui l'a signée.

L'exposition de M. Jacques Blanche est des plus importantes. Ce jeune artiste a envoyé neuf portraits au Champ de Mars. Chacune de ces œuvres est remplie de réelles qualités, et nous constatons avec plaisir que M. Blanche se dégage peu à peu des terribles influences artistiques qui pesèrent d'un poids si lourd sur les premières manifestations de son talent. Aujourd'hui la facture de ce peintre est d'une incontestable originalité, et on rechercherait vainement, croyons-nous, à rattacher à une tradition quelconque le *Portrait du docteur Blanche,* d'une exécution si vivante, d'un coloris si distingué. Ce portrait est, à notre avis, un des meilleurs du Salon du Champ de Mars.

Signalons aussi à l'attention du public les sept envois de M. Gustave Courtois. Le plus important et le plus remarquable est, sans contredit, la *Lisette de Regnard,* dont la gracieuse et souriante image ornera, d'ici à quelques semaines, le foyer de l'Odéon, qui tend de plus en plus à devenir un véritable musée de peinture.

*Un futur Loup de mer,* de M. Hagborg, obtient un beau succès, et c'est justice, car l'œuvre est d'une belle allure et d'une rare puissance. Le futur loup de mer de M. Hagborg est, la chose se devine, un apprenti marin. Le peintre nous le représente à la barre d'un bateau de pêche que la vague secoue. Près de lui est assis un matelot aux larges épaules, un vrai loup de mer, celui-là, qui, la pipe à la bouche, se laisse ballotter dans la frêle embarcation, avec une expression indifférente et fière. Et cette attitude pleine de confiance du marin donne au mouvement et à la physionomie du jeune timonier un vrai caractère de grandeur, fait de la conscience de sa responsabilité, et aussi de l'orgueil de ses importantes fonctions. Ce petit bonhomme est d'une crânerie étourdissante, et M. Hagborg ne s'est nullement trompé en voyant en lui un futur loup de mer.




LA
IQUE FRANCAISE



Le sujet de M. Hagborg est très clairement expliqué dans un style plein d'énergie et de force.

Cet artiste expose encore quatre autres toiles, mais ce ne sont, à proprement parler, que de très vivantes études rapidement enlevées.

Le tableau de M. Rixens, *Un jour de vernissage au palais des Champs-Élysées,* attire vivement l'attention du public. Et il ne pouvait guère en être autrement, car l'artiste s'est très habilement servi de son sujet pour nous présenter, tous réunis dans le savant désordre d'une promenade au Salon de sculpture, au milieu des fleurs et des marbres, les types les plus connus du *Tout-Paris* littéraire et artistique. L'élément féminin tient une bonne place au milieu de ces célébrités du jour dont M. Rixens a su fixer, avec un rare talent d'observation, les traits, les attitudes et les gestes. M. Rixens expose encore d'intéressants portraits et une jolie étude de nu intitulée : *La toilette,* d'une exécution savoureuse et d'un coloris charmant.

C'est à l'interprétation de ce thème : *La femme moderne,* thème inépuisable dans ses nuances, que le maître belge, Alfred Stevens, a consacré la plus grande partie de sa laborieuse et brillante carrière artistique.

Il est represénté au Champ de Mars par une douzaine de toiles parmi lesquelles des marines délicatement nacrées, des paysages aux fines colorations, des figures shakspeariennes; mais il n'a su trouver ni dans l'un ni dans l'autre de ces sujets la triomphante inspiration qui lui fit jadis fixer définitivement, de son brillant pinceau, les traits charmants de ces *Contemporaines* dont les inoubliables images sont cataloguées sous les titres : *La jeune Veuve* (n° 839), *Une Musicienne* (n° 842), *La Lettre* (n° 849) et *Les Iris* (n° 843), étude intéressante du pur chef-d'œuvre qui figure au Musée de Bruxelles, sous ce titre : *La Bête à bon Dieu.*

Bien qu'italien, M. Boldini refuse absolument de perpétuer dans son œuvre le souvenir, d'ailleurs assez solidement établi, des Titien, des Véronèse et des Giorgione. On chercherait vainement dans ses

toiles, empreintes d'une si élégante modernité, un chaud reflet de *l'Assomption,* des *Noces de Cana* ou du *Concert champêtre.* M. Boldini, qui comme le poète, veut boire dans son propre verre, dédaigne les leçons de ses illustres compatriotes et préfère, aux somptueuses rutilances vénitiennes, la modestie des blancs neigeux et des gris perle, de l'harmonieuse et discrète union desquels il tire ses plus séduisants effets. Le succès considérable qu'obtint M. Boldini à l'Exposition de 1889, avec ses portraits de femmes, d'une élégance si raffinée, vient d'avoir une nouvelle édition au Champ de Mars, et la toile qui représente le portrait du peintre M. John-Lewis Brown et de sa famille est, à coup sûr, une des œuvres les plus intéressantes et les plus remarquées du Salon.

Sans aboutir pour cela à la charge de son personnage, et sans tomber dans le procédé caricatural, M. Boldini s'applique à développer dans une juste mesure le trait, l'expression, l'attitude, le mouvement le plus caractéristique de son sujet, et il arrive, à l'aide de ce procédé systématique, à exprimer avec une étonnante intensité de vie et dans toute sa réalité, la physionomie de son modèle.

Il a appliqué ses doctrines d'une façon tout à fait victorieuse dans le portrait de M. John-Lewis Brown, entraînant sa famille, avec un large éclat de rire, dans une course follement rapide et qui doit fatalement se terminer par une joyeuse fête. Cette allure de noce est singulièrement comique.

La tenue des cinq autres portraits de femmes exposés par M. Boldini est moins orageuse. J'allais dire plus officielle, si ce qualificatif pouvait jamais s'appliquer à une des figures de Boldini où la fantaisie trouve toujours un petit coin pour sourire. Ici, comme dans le portrait de M. John-Lewis Brown, c'est la même intensité d'expression rendue dans une exécution très méditée, à l'aide d'un pinceau parfois pénétrant comme un scalpel.

Le tableautin qu'il expose sous ce simple titre *Étude,* et qui représente un cocher endormi dans son fiacre au repos, est un petit chef-d'œuvre de facture et de bonne humeur. Le maigre cheval,

BOUSSOD, VALADON & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, RUE CHAPTAL, 9, PARIS

## En Souscription

POUR PARAITRE EN NOVEMBRE 1890

# XAVIÈRE

ROMAN INÉDIT PAR

FERDINAND FABRE

ILLUSTRÉ PAR

M. BOUTET DE MONVEL

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont vingt-huit grandes compositions hors texte, quatre en-têtes et quatre culs-de-lampe.

Le tirage est limité à ONZE CENT DIX EXEMPLAIRES, savoir :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Maurice Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de 1 à 10, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

3° QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 11 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches, avec la remarque du graveur tirée en camaïeu : 1° sur satin; 2° sur papier Whatman; 3° sur papier du Japon et avec une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 500 francs.*

4° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 100, avec deux suites supplémentaires des planches tirées avant la lettre, en camaïeu : 1° sur papier Whatman, 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 200 francs.*

5° DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches tirées en noir sur chine.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 100 francs.*

6° SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches en noir.
*Prix de l'Exemplaire . . . . . 60 francs.*

# REINE DES BOIS

ROMAN INÉDIT PAR

ANDRÉ THEURIET

ILLUSTRÉ PAR

LAURENT-DESROUSSEAUX

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont dix-huit grandes compositions hors texte, neuf en-têtes et neuf culs-de-lampe.

*Reine des Bois* forme un magnifique volume in-4° raisin imprimé à petit nombre sur papier vélin des manufactures du Marais.

*Prix de l'Exemplaire avec les planches en noir. 60 francs.*
*Prix de l'Exemplaire avec les en-têtes et culs-de-lampe en camaïeu, les planches en noir. 100 francs.*

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 1 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches avec la remarque du graveur, tirées en camaïeu : 1° sur satin; 2° sur papier Whatman; 3° sur papier du Japon, et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 500 francs.*

3° SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 110, avec deux suites supplémentaires des planches tirées en camaïeu, avant la lettre : 1° sur papier Whatman; 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 200 francs.*

*XAVIÈRE ET REINE DES BOIS*
ne seront jamais réimprimées avec les illustrations de M. BOUTET DE MONVEL et de M. LAURENT-DESROUSSEAUX

Les Souscripteurs seront servis dans l'ordre de leurs commandes. Des prospectus illustrés seront envoyés sur demande affranchie

## ONT PARU DANS LA MÊME COLLECTION :

L'ABBÉ CONSTANTIN, par Ludovic Halévy, illustré par Madame Madeleine Lemaire . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*

PIERRE ET JEAN, par Guy de Maupassant, illustré par E. Duez et Albert Lynch. Prix suivant les états : 500, 200, 100 et 60 fr.

NOTES ET SOUVENIRS, par Ludovic Halévy, illustré par Bonnat, Degas, Detaille, Girardet, Giacomelli, etc. . . . Prix : 150 fr.

FLIRT, par Paul Hervieu, illustré par Madame Lemaire. *Épuisé.*

LA REINE MARIE-ANTOINETTE, par Pierre de Nolhac, illustré de 37 reproductions d'originaux contemporains. . Prix : 60 fr.

ASNIÈRES. — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET Cie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE.




BOUSSOD, VALADON & Cie, EDITEURS

PARIS. 9, RUE CHAPTAL

sorte de rossinante efflanquée, dont l'impatience se trahit par des attitudes déviées d'un naturel indiscutable, est anatomisé avec une impeccable précision de dessin.

M. Rosset-Granger, dont la manière semble s'être sensiblement modifiée, et qui paraît vouloir introduire plus de plein air et de vérité dans son idéal, est très honorablement représenté au Salon par une série de vues de Provence.

M. Guillaume Dubufe, qui a trouvé pour l'expression de son mystique idéal une exécution d'une légèreté presque immatérielle, expose une grande toile, la *Maison de la Vierge,* et deux panneaux décoratifs, *Marguerite au rouet* et « *Ave Maria* », qui se recommandent par une couleur distinguée. Ces trois compositions sont encadrées dans une série de vues charmantes prises dans l'île de Capri, brillantes études vivement enlevées et où l'artiste trouvera de précieux motifs de décors pour ses compositions futures.

Voici un des artistes les plus originaux, les plus charmeurs, les plus troublants, de la jeune génération. Je veux parler de M. Eugène Carrière, dont le talent si personnel a fini par s'imposer au public, qui longtemps passa indifférent devant ses suaves monochromies, ignorant encore que l'art de la peinture, aussi bien que tout autre art, ne doit avoir de formule spéciale et que le grand peintre est celui qui sait, quels que soient les moyens qu'il emploie, donner à sa vision une forme assez suggestive pour que nous ne puissions la voir passer devant nos yeux sans ressentir l'émotion d'art qu'il éprouva lui-même.

Que m'importe que M. Carrière ne promène son pinceau que dans les gammes des gris, si la précieuse matière dont il sait toujours enrichir sa palette lui suffit pour exprimer son rêve et pour nous le faire aimer! Que j'en connais, de peintres fameux aujourd'hui qui, comme certains orateurs bavards dont la renommée n'est que le résultat trompeur d'une fausse éloquence faite du choc bruyant de vaines paroles, se contentent d'un semblant de gloire éphémère due à l'espèce d'ahurissement produit sur un public

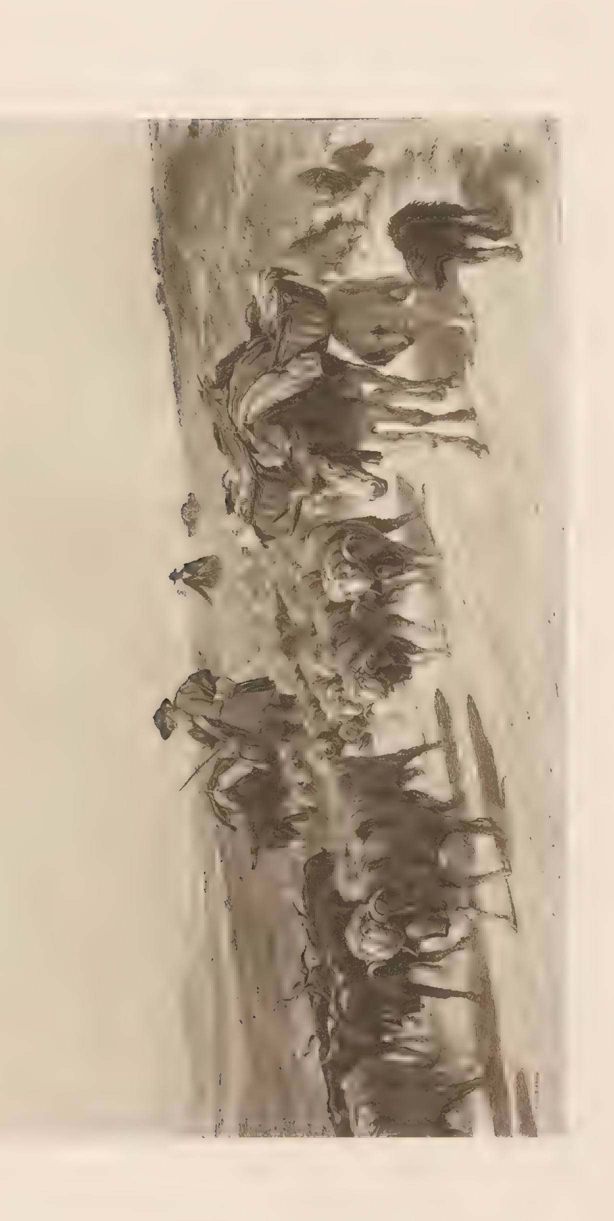
gobeur par l'exhibition tapageuse de toiles rutilantes et creuses. Puisse M. Carrière continuer à poursuivre, dans le pieux recueillement qui convient à son noble talent, la douce et pénétrante expression de son idéal si simplement humain, mais qu'il sait toujours envelopper d'une atmosphère de poésie intime et attendrie! Son œuvre est une de celles que nous recherchons le plus, et nous nous plaisons à oublier dans sa contemplation la froide brutalité des conceptions réalistes et l'habileté impersonnelle de la plupart des formules modernes.

Notre embarras serait, croyons-nous, assez grand, si nous étions mis en demeure d'indiquer l'œuvre que nous préférons parmi celles que M. Carrière expose cette année sous ces titres divers : *Sommeil*, *Tendresse*, *La Coupe*, *Jeune fille à sa coiffure*, *Le Cahier*, *Le Déjeuner*. De chacune se dégage un charme inexprimable et une seule d'entre elles le *Cahier*, par exemple, suffirait à rendre populaire le nom du peintre qui l'a signée, chez ceux pour lesquels l'expression savante, émue et originale d'une pensée librement formulée est la véritable œuvre d'art.

Les envois de M. Jeanniot sont nombreux, mais un seul a une réelle importance. C'est celui qui est catalogué sous le n° 501, et qui porte pour titre : *Vieux Ménage*. Les autres ne sont que de charmantes études exécutées avec un profond sentiment de la nature, tantôt en présence de la nuit tombante, des flots agités de la mer, ou du plein soleil sur les champs. Mais le *Vieux Ménage* est une œuvre maîtresse devant laquelle nous devons nous arrêter un moment.

Le vieux ménage de M. Jeanniot se compose, la chose est par trop évidente, de deux vieillards, mais de deux vieillards de fort grand âge, dont le peintre, qui a un œil d'une extraordinaire pénétration, a analysé tous les traits ridés, et rendu, avec une émotion communicative, les attitudes cassées et croulantes. Ces deux pauvres vieux, deux paysans, dont les durs travaux des champs et les vents âpres des matins glacés ont déformé les mains et racorni la peau,





A MUENIER



sont silencieusement assis près de l'âtre. Le peintre a fort bien rendu la morne rêverie du vieux ménage solitaire, et avec beaucoup d'art il a su mélancoliser encore davantage son sujet en l'enveloppant tout entier d'une douce lumière crépusculaire, d'une lumière presque tombale, aux bleuâtres transparences, à travers lesquelles les angles des personnages et des choses s'atténuent pour ne laisser voir que des formes vagues légèrement estompées par la brune, et comme enveloppées d'un voile de tristesse.

C'est là une toile d'une importance capitale, et je ne sais si je



PUVIS DE CHAVANNES

ne la préfère encore aux *Deux Pays,* cette délicieuse idylle militaire que je regretterai toujours de ne pas voir en bonne place au Musée du Luxembourg.

Nous nous attendions à trouver au Champ de Mars une exposition plus complète des œuvres de M. Dinet. Étant donné que le règlement de la Société nationale des artistes français autorise chacun de ses exposants à être représenté au Salon par un maximum de dix toiles, M. Dinet pouvait, et cela sans nuire à sa réputation déjà si solidement établie, encadrer les trois belles compositions qu'il nous montre cette année, dans quelques-unes de ces brillantes études d'Orient, où il a mis tant de soleil, de chaleur et de vérité. Ceci dit, nous reconnaissons très volontiers qu'avec son *Charmeur de vipères,*

son *Combat autour d'un sou* et sa toile intitulée : *Daphnis et Chloé,* M. Dinet figure d'une façon très honorable au Champ de Mars.

C'est bien au delà des hauts plateaux algériens, presque à la limite du domaine sablonneux et inhospitalier des Touaregs, dans l'ardente clarté du désert, que M. Dinet va chercher ses sujets inspirateurs. Et il rapporte de ses lointaines pérégrinations des compositions d'un aspect très particulier où vivent, dans une lumière aux éblouissantes vibrations, des types d'une beauté sauvage inconnue dans la région du Tell.

Le *Charmeur de vipères* et le *Combat autour d'un sou* sont pleines de très originales qualités de composition. Le dessin en est vif et serré, et la physionomie de chaque personnage est profondément étudiée.

Dans la toile qu'il appelle *Daphnis et Chloé*, M. Dinet, auquel la contemplation du désert laisse, paraît-il, quelques loisirs pour lire les caressants récits du problématique Longus, nous fait assister au bain des deux jeunes amants, et cette peinture, d'où se dégage une sensation de fraîcheur exquise, nous prouve que le pinceau de M. Dinet sait exprimer aussi habilement les rondeurs des chairs virginales et l'ambiance occidentale, que les peaux tannées des Arabes, les plis majestueux de leur bournous et le souffle de feu du sirocco.

M. Dagnan-Bouveret, dont le talent sincère et puissant ne se prête guère à l'improvisation, n'a pas eu, sans doute, le temps de parfaire définitivement une œuvre d'une importance capitale, depuis le jour où il exposa, avec un succès si retentissant, ses *Bretonnes au pardon* et sa *Vierge*, douce dans sa lumière blonde comme une apparition au clair de lune, ou comme l'image un peu effacée d'une sainte de vieux vitrail caressé par le soleil mourant. Mais il a voulu néanmoins figurer au Champ de Mars, et il y est représenté par trois petits tableaux : un *Bord de rivière,* un *portrait d'homme,* et le *Cimetière de Sidi-Kébir* (à Blidah, Algérie), où l'on retrouve toutes les qualités de couleur et de dessin du jeune maître.

Nul artiste n'aura été plus discuté, plus loué, plus conspué et plus applaudi que Besnard. Et la chose est facile à comprendre, car jamais peintre ne batailla plus audacieusement contre les vieilles doctrines et ne produisit d'œuvres plus propres à séduire à la fois les délicats par le charme suggestif de leurs colorations frissonnantes, et à horripiler par la savante fantaisie, parfois outrée, de leur exécution, les respectueux admirateurs des formules de convention.

Les toiles exposées cette année par cet artiste ne contribueront guère, si j'ajoute foi aux propos que j'ai recueillis parmi la foule qui les contemplait, à calmer l'irritation des graves partisans des théories de l'école, théories dont l'ancien prix de Rome, Albert Besnard, a fait depuis longtemps litière.

J'ai assisté, devant cette étrange *Vision de femme,* d'un dessin si élégant et dont les chairs satinées, au modelé si ferme, sont comme habillées par les reflets changeants produits du jeu des lumières à travers les fleurs et les feuillages, à des dialogues pleins de clameurs d'orage, et que Besnard n'aurait pu entendre sans tomber foudroyé. Les mêmes éreintements, toujours formulés par des personnages très apophthegmatiques, se poursuivaient devant ces deux merveilles : le *Sommeil* et l'*Insomnie,* d'un art si raffiné et d'une si grande séduction. C'est à peine si la critique de ces farouches démolisseurs s'atténuait légèrement devant la toile intitulée : *Une famille,* et où Besnard, laissant cependant de côté toute audacieuse recherche d'effets nouveaux, fait passer devant nos yeux le radieux spectacle d'une superbe réunion d'enfants, qui semblent fleurir sous le regard attendri de leur mère.

Cette scène est vivement éclairée par une porte ouverte sur un paysage lacustre et montagneux. Près de cette porte, dans l'ombre, se tient le père, un homme de haute stature, qui ressemble considérablement à Besnard et qui paraît considérer avec un orgueil très légitime le groupe charmant formé par la mère et les enfants.

M. Duez n'a pas cru devoir livrer cette année aux regards des visiteurs du Salon du Champ de Mars les plus heureuses manifesta-

tions de son beau talent, et nous n'hésitons pas à l'en blâmer, car la fête était assez solennelle pour qu'il cherchât à s'y faire représenter d'une façon brillante. Noblesse oblige.

Le portrait de Georges Hugo nous plaît médiocrement. C'est une œuvre sans accent et sans force. Je reconnais que la couleur en est distinguée, mais la valeur d'une toile ne dépend pas toujours uniquement de la qualité de la matière, quoi qu'en disent quelques factureurs farouches pour qui tout idéal artistique se résume dans un étincelant coup de brosse. Ah! que nous voilà loin des portraits de marins que M. Duez nous faisait voir, il y a quelques mois, à l'exposition des pastellistes, et dont nous retrouvons encore, dans notre souvenir, les vivantes expressions formulées dans un dessin si original et si puissant.

M. Duez expose, à côté du portrait de Georges Hugo, trois autres toiles de moindre importance : *Le café sur la terrasse,* une *Marine,* et le *Pré en fleurs* (Villerville), où l'on retrouve l'habile interprète des jardins fleuris, des rivages herbeux, des mers glauques et calmes de la Normandie, avec tous les jeux habiles de son pinceau tour à tour délicat et puissant.

M. Roll expose cinq portraits et trois paysages. Chacune de ces toiles est une très vivante expression du talent sain et solide de l'artiste. Mais, à notre avis, celles où les qualités originales de M. Roll se manifestent de la façon la plus complète, sont : le *Portrait de M. Yves Guyot,* ministre des travaux publics, et l'*Enfant avec sa bonne* (n° 768). Ce sont là deux morceaux de haute maîtrise, auxquels on peut joindre le remarquable portrait de M. Antonin Proust, que Roll expose à la section des pastels.

Sous ce titre : *Mer funèbre,* M. Roll qui est, quand il le veut, un très habile mariniste, expose un effet de brouillard d'une terrifiante majesté. Je ne puis voir cette toile pleine de funèbres évocations, sans songer à ces dernières lignes de *Pêcheurs d'Islande,* ce chef-d'œuvre de Pierre Loti : « Tout le temps, des voiles obscurs s'étaient agités au-dessus des rideaux mouvants et tourmentés, tendus pour

RIXENS









cacher la fête; et la fiancée donnait de la voix, faisait toujours son plus grand bruit horrible pour étouffer les cris. »

M. Edelfelt, dont le talent si franchement original paraissait avoir subi depuis quelques années de fâcheuses influences, nous revient de la Finlande, son pays natal, où il a retrouvé son accent si particulier, avec six toiles (portraits et paysages) qui obtiennent, et c'est justice, un très brillant succès. Son *Portrait d'enfant* est un petit chef-d'œuvre dans sa spirituelle exécution et dans sa couleur vibrante et argentée, et son *Coucher de soleil* (Finlande), qui a été, on le devine sans peine, inspiré par un vif amour du sol natal, est d'une grande majesté et d'une profonde poésie.

M. Louis Picard est avant tout un portraitiste. Sans doute son talent à la fois si sincère et si primesautier trouve aussi parfois l'occasion de se manifester avec bonheur dans des sujets de genre, comme l'*Intérieur de brasserie* et l'*Arrivée de la grande échelle de secours*, mais c'est surtout dans l'analyse de la figure humaine que son pinceau pénétrant se promène avec le plus de puissance et de sûreté. Ses portraits de madame C. M... et de M. E. Hoschedé sont deux œuvres de premier ordre. Nous sommes sans inquiétude sur l'avenir de M. Louis Picard, et nous nous trompons fort si avant peu ce jeune artiste ne se crée pas une situation prépondérante parmi les peintres contemporains.

Ce qui caractérise l'importante exposition de M. Gustave Colin, qui est représenté au Salon du Champ de Mars par onze toiles, c'est la brillante intensité du coloris. L'art de M. Colin parle haut et clair. Sa facture large et fouettée est saine et puissante, et il sait fort bien le secret d'opérer des mariages heureux entre les plus audacieuses couleurs. Chacune de ses toiles est comme un harmonieux concert fait de voix très puissantes.

M. Colin est un artiste essentiellement original; sans doute son respect pour Géricault et Delacroix doit être fort grand, mais, à notre avis, la critique est injuste lorsqu'elle lui reproche de trop s'inspirer de leur manière, lorsqu'il n'existe entre lui et ces maîtres

que des affinités artistiques très normales. J'imagine qu'un jour on rendra pleinement justice à l'œuvre de M. Gustave Colin, qui n'est pas assez appréciée aujourd'hui.

M. Jean Béraud est toujours le spirituel peintre anecdotique des scènes de mœurs de la vie contemporaine. Son *Monte-Carlo* est une étude curieuse des différents types de joueurs, et il a fort bien rendu



MONTENARD _ *Les Vendanges en Provence*

les multiples expressions d'anxiété provoquées par le sacramentel : « Rien ne va plus ! » du croupier. Le pinceau de M. Béraud n'a ni la chaleur de celui de Gustave Colin, ni la souplesse de celui de Carrière, mais, malgré cela, il arrive à des effets d'art d'un grand intérêt, par la précision de son mouvement.

Les trois peintres allemands Kuehl, Uhde et Liebermann, qui sont des habitués fidèles de nos expositions parisiennes où ils ont gagné les plus brillants de leurs galons, sont représentés au

BOUSSOD, VALADON & C^IE, LIBRAIRES-ÉDITEURS
9, RUE CHAPTAL, 9, PARIS

# En Souscription

## POUR PARAITRE EN NOVEMBRE 1890

# XAVIÈRE

ROMAN INÉDIT PAR

FERDINAND FABRE

ILLUSTRÉ PAR

## M. BOUTET DE MONVEL

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont vingt-huit grandes compositions hors texte, quatre en-têtes et quatre culs-de-lampe.

Le tirage est limité à ONZE CENT DIX EXEMPLAIRES, savoir :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Maurice Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 1,200 francs.*

2° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de 1 à 10, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 1,200 francs.*

3° QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 11 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches, avec la remarque du graveur tirée en camaïeu : 1° sur satin; 2° sur papier Whatman; 3° sur papier du Japon et avec une aquarelle originale et inédite de M. Boutet de Monvel sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 500 francs.*

4° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 100, avec deux suites supplémentaires des planches tirées avant la lettre, en camaïeu : 1° sur papier Whatman, 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 200 francs.*

5° DEUX CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches tirées en noir sur chine.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 100 francs.*

6° SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN des manufactures du Marais, avec les planches en noir.
*Prix de l'Exemplaire . . . . . . 60 francs.*

# REINE DES BOIS

ROMAN INÉDIT PAR

ANDRÉ THEURIET

ILLUSTRÉ PAR

## LAURENT-DESROUSSEAUX

L'illustration comprend trente-six planches en taille-douce, dont dix-huit grandes compositions hors texte, neuf en-têtes et neuf culs-de-lampe.

*Reine des Bois* forme un magnifique volume in-4° raisin imprimé à petit nombre sur papier vélin des manufactures du Marais.

*Prix de l'Exemplaire avec les planches en noir. 60 francs.*
*Prix de l'Exemplaire avec les en-têtes et culs-de-lampe en camaïeu, les planches en noir. 100 francs.*

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE :

1° DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN, numérotés de I à X, avec toutes les planches en couleur et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . 1,200 francs.*

2° CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 1 à 50, avec trois suites supplémentaires des planches avec la remarque du graveur, tirées en camaïeu : 1° sur satin; 2° sur papier Whatman; 3° sur papier du Japon, et une aquarelle originale et inédite de M. Laurent-Desrousseaux, sur le faux-titre.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 500 francs.*

3° SOIXANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER DU JAPON, numérotés de 51 à 110, avec deux suites supplémentaires des planches tirées en camaïeu, avant la lettre : 1° sur papier Whatman; 2° sur papier du Japon.
*Prix de l'Exemplaire. . . . . . 200 francs.*

*XAVIÈRE ET REINE DES BOIS*

ne seront jamais réimprimées avec les illustrations de M. BOUTET DE MONVEL et de M. LAURENT DESROUSSEAUX.

Les Souscripteurs seront servis dans l'ordre de leurs commandes. Des prospectus illustrés seront envoyés sur demande affranchie.

### ONT PARU DANS LA MÊME COLLECTION :

L'ABBÉ CONSTANTIN, par Ludovic Halévy, illustré par Madame Madeleine Lemaire . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . *Épuisé.*

PIERRE ET JEAN, par Guy de Maupassant, illustré par E. Duez et Albert Lynch. Prix suivant les états : 500, 200, 100 et 60 fr.

NOTES ET SOUVENIRS, par Ludovic Halévy, illustré par Bonnat, Degas, Detaille, Girardet, Giacomelli, etc. . . . . . Prix : 150 fr.

FLIRT, par Paul Hervieu, illustré par Madame Lemaire. . *Épuisé.*

LA REINE MARIE-ANTOINETTE, par Pierre de Nolhac, illustré de 37 reproductions d'originaux contemporains. . Prix : 60 fr.

ASNIÈRES — IMPRIMERIE BOUSSOD, VALADON ET C^ie, 2, AVENUE DE COURBEVOIE.




BOUSSOD, VALADON & Cie, EDITEURS
PARIS, 9, RUE CHAPTAL

Salon du Champ de Mars par des œuvres tout à fait remarquables.

Sous ce titre : *Ave Maria,* le premier de ces artistes nous montre une jeune fille voilée de blanc, s'accompagnant à l'orgue, dans une église tout inondée d'une blanche lumière, d'une sorte de clarté mystique qui donne à la jeune et blanche musicienne l'aspect d'une apparition céleste.

Cette toile charmante est d'une exquise délicatesse de touche et d'un coloris frais et léger.

Nous aimons moins, ou pour nous exprimer plus franchement, nous n'aimons pas du tout l'autre toile du même artiste : *Intérieur de l'église Saint-Jean à Munich.* Ici se trouve formulé, avec une terrifiante exagération, le système d'empâtement à outrance, qui tend depuis quelques années à se généraliser dans quelques écoles du Nord, et contre l'inutilité et la grossièreté duquel nous nous élèverons toujours. Ce n'est plus de la peinture, ce n'est plus de l'art, c'est de la vulgaire maçonnerie.

M. Kuehl, dont le talent naturel est si souple, si léger et si fort à la fois, est sans excuses pour son *Intérieur de l'église Saint-Jean à Munich.* C'est une faute grave que son *Ave Maria* ne suffit pas à racheter.

M. Frédéric Uhde n'expose cette année qu'une seule toile ayant pour titre : *Là-bas est l'auberge!* Mais cette toile est, à notre avis, une des meilleures du Salon. Le sujet est emprunté à la vie des misérables, et il est exprimé avec une émotion communicative. Deux pauvres gens, l'homme et la femme, accablés sous le poids de leurs instruments de travail, se dirigent, appuyés l'un à l'autre, à travers une campagne triste et monotone, au milieu des brouillards du soir. Une pluie fine comme de la cendre tombe du ciel bas et lourd, et enténèbre encore ce paysage en deuil, si bien fait pour encadrer la misère de ces infortunés, dont la lassitude fait peine à voir. Au loin, dans la brume, se détache, lourdement estompée, la silhouette d'une auberge. Il était impossible de mieux exprimer la démarche traînante et accablée de l'homme brisé par le travail, et aussi la tristesse du ciel et de la terre.

Cette toile, d'où se dégage une si poignante impression de mélancolie, est une œuvre forte qui restera.

*Dans les dunes,* de M. Liebermann, est aussi un sujet navrant, emprunté au même ordre de sentiments que celui de M. Uhde. C'est encore une peinture très âpre et très éloquente de la misère humaine, et l'on est pris de pitié pour cette vieille en haillons, si osseuse et si maigre, traînant violemment, dans un mouvement de colère farouche, sa chèvre décharnée (toute sa fortune), à travers la dune inféconde et sous un ciel de plomb, lourd comme le couvercle d'une tombe.

Il semble que le souffle ardent de socialisme qui passe en ce moment sur la vieille Allemagne, a aussi réchauffé en passant le cœur de ses artistes, et fait naître chez eux une grande pitié pour les pauvres gens dont nul discours et nul écrit ne peut exprimer plus éloquemment la misère que les deux remarquables toiles dont nous venons de parler.

Nous voici à la fin de notre travail, et il nous resterait bien des sujets à traiter, bien des œuvres intéressantes à analyser. Mais notre cadre d'étude est définitivement tracé. Il ne nous est pas permis d'y toucher. Contentons-nous de mentionner ici les noms des artistes dont les toiles ont le plus attiré notre attention, en regrettant de ne pouvoir en dire davantage : Gaston Latouche, dont les quatre toiles : les *Pivoines,* les *Phlox*, *Un jour de fête* et le *Portrait de sa mère,* obtiennent un succès de très bon aloi. M. Latouche est un coloriste distingué et original. Qu'il médite seulement un peu plus sa composition. Delort, qui est toujours le peintre habile et spirituel des mondanités rétrospectives; Salzedo, qui expose une bonne toile, très finement observée : *Procès en cour d'appel;* Hugo Salmson, dont la composition enfantine, intitulée *Bataille,* est fort remarquée; Carl Von Stetten, qui est très en progrès avec la *Sœur aînée* et les *Pêchers en fleurs;* Anders Zorn, dont l'exposition très appréciée comprend une jolie toile de genre, d'un coloris charmant, intitulée *Été* (Suède), une petite toile, trop modestement appelée *Étude d'éclairage,* et qui est un vrai régal pour l'œil du connaisseur, plus

DELORT





BRUNET





NUIT D'OCTOBRE (EN SAVOIE)

SALON DE 1890

trois remarquables portraits, dont l'un, celui du docteur Antell, obtient un grand succès; citons encore une *Pastorale* d'Hitchcock; *Dans le jardin* et la *Gardeuse de dindons,* de Durst; les *Jeunes Bretonnes cousant* et le *Soir,* de mademoiselle Hitz; le *Froid octobre,* la *Mi-Carême* et le *Portrait de mademoiselle P...,* de Goeneutte; les *Jeunes filles de Zandwoort allant à la criée,* de Josef Israëls; les *Derniers rayons en Suède,* de Carl Larsson; les *Marines* de Mesdag; les jolies toiles sportiques et militaires de M. John-Lewis Brown; la *Leçon de danse,* de M. Prinet, un jeune peintre du plus brillant avenir; les types et les vues d'Orient de M. Georges Bretegnier; la belle composition symbolique : *Vanité,* de M. Agache; les deux toiles d'une exécution si sincère, de M. Artz : la *Petite ménagère,* l'*Attente;* les paysages japonais de M. Louis Dumoulin; les portraits élégants de M. Frappa; les *Enfants,* la *Seine après le coucher du soleil,* de Roger Jourdain; les natures mortes de M. Zakarian et de madame Annie Ayrton; les belles études d'animaux de M. Eugène Burnand; *Une bonne histoire,* de M. du Puigaudeau; les portraits de mademoiselle Louise Breslau; les *Poissons,* de M. Dulac...



Le paysage est aussi fort bien représenté au Salon du Champ

de Mars, car bon nombre d'excellentes toiles sont signées des noms de MM. Cazin, Thaulow, Billotte, Boudin, Binet, Cabrit, Damoye, Guignard, Iwil, Baron, Émile Bastien-Lepage, Ekstrom, Jettel, Lebourg, Sisley, Le Camus...

Nous relevons enfin, dans la section des dessins, des aquarelles, des pastels et de la gravure, les noms des Madeleine Lemaire, des Gaston Latouche, des Jeanne Leroux, des Carl Larsson dont le pastel intitulé *Dans la verdure* est une œuvre absolument exquise, des Béthune, des Lhermitte, des Willy-Martins, des Prinet, des Jeanne Bosc, des Lewis Brown, des Breslau, des Binet, des Zorn, des Bracquemond, des Waltner, des Kœpping, des Le Rat, des Desmoulin, des Desboutin, des Boilvin, des Forain, des Paul Renouard.

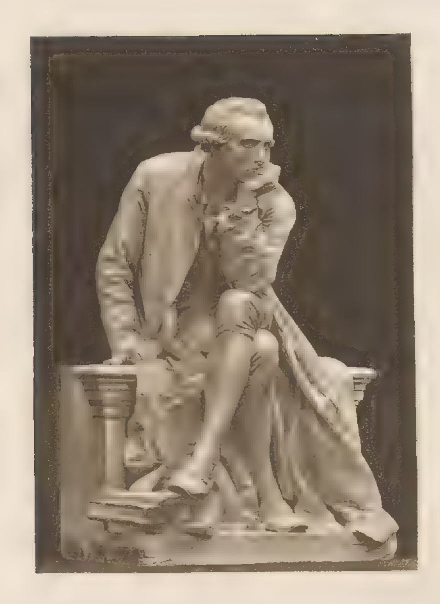
Arrêtons-nous un moment à ces deux noms, car ils sont portés par deux artistes d'un talent bien prime-sautier et bien personnel.

M. Jean-Louis Forain expose vingt-trois dessins originaux ayant été reproduits dans le *Courrier français*. Ce sont pour la plupart des compositions à la plume que l'artiste a relevées de quelques légères teintes d'aquarelle.

Tous les sujets de Forain, empruntés à la vie réelle, sont interprétés avec une mordante ironie qui, parfois, va jusqu'à la cruauté. La formule de l'artiste, rapide, aiguë et pénétrante, est toujours en parfaite concordance avec la légende. Les banquiers ventrus de Forain et ses ineffables mères de danseuses prendront sous peu une place glorieuse dans l'immortelle phalange des bourgeois de Monnier, des Robert Macaire de Daumier et des Vireloque de Gavarni.

Je n'ai pas de conseils à donner à Forain, mais j'estime qu'avec sa verve étincelante, son esprit d'observation et d'analyse et sa facture rapide, il deviendrait bien vite aussi populaire que les trois grands artistes dont je viens de citer les noms, s'il étendait davantage son champ d'études et s'il cessait de se cantonner un peu trop exclusivement dans un monde d'idées accessible seulement à la minorité.

Jamais la satire n'aura plus de sujets inspirateurs qu'à la fin de ce siècle où le cabotinage triomphe partout, étalant impunément, au



milieu de l'écœurement général, son impudente médiocrité. Allons, Forain, abandonnez un moment vos petites danseuses et leurs vénérables mères. Vous avez mieux à faire que de nous peindre éternellement les mystères de leur existence, et vous êtes aujourd'hui assez fort et assez puissamment armé pour qu'on puisse être en droit de vous considérer comme « le satirique vengeur depuis longtemps attendu ».

Au moment où nous écrivons ces lignes, M. Paul Renouard organise, dans les galeries du Théâtre d'Application, une exposition importante de ses dessins, de ses aquarelles, de ses pastels et de ses gravures à l'eau-forte. C'est donc là que nous conseillerons de préférence à l'amateur de se rendre pour avoir une idée juste du talent si original et si vivant de cet intéressant artiste.

Ajoutons cependant que M. Renouard, considéré simplement en tant que dessinateur, est très suffisamment représenté au Salon du Champ de Mars par les huit compositions à la mine de plomb qu'il y expose et qui obtiennent un succès des plus mérités.

Tous ces superbes dessins, pour la plupart empruntés à la vie londonienne, et que M. Paul Renouard qualifie trop modestement de *croquis* dans le catalogue, sont d'une exécution puissante et spirituelle, et retiennent longuement l'attention du visiteur.

Mentionnons aussi les charmantes compositions enfantines de Serret, dont quelques-unes, avec leur léger frottis de pastel, rappellent

l'exécution de certains crayons de Millet, et les admirables pastels du peintre norwégien Fritz Thaulow, où, avec une délicatesse de touche exquise, un art consommé et une facture des plus originales, l'habile artiste a si réellement exprimé la blancheur froide de la neige et la fraîcheur murmurante des gaves.

Le rez-de-chaussée du palais de l'Industrie est, il faut le reconnaître, un merveilleux emplacement pour une exposition de sculpture. La blancheur des marbres y resplendit de tout son éclat, dans une lumière douce et enveloppante, sous la caresse de laquelle les détails les plus délicats des modelés apparaissent dans toute leur valeur. C'est pour cela sans doute que parmi les dissidents les sculpteurs sont encore peu nombreux, et les hésitations, d'ailleurs assez légitimes de ceux qui persistent à exposer au palais des Champs-Élysées, persisteront, croyons-nous, tant que les organisateurs de l'exposition du Champ de Mars ne trouveront pas, pour leur exposition de sculpture, une place moins défavorable que la galerie circulaire du dôme du palais des Beaux-Arts.

Reconnaissons toutefois que si la plupart de nos statuaires sont demeurés fidèles à la Société des artistes français, il en est de fort remarquables qui font partie du groupe, ou pour mieux dire de l'armée des dissidents.

Citons en première ligne deux maîtres : Auguste Rodin et Dalou qui, parmi un certain nombre de projets où se trouvent en germe des œuvres de premier ordre, exposent deux marbres superbes : l'un une Danaé d'un mouvement inoubliable, l'autre un buste de M. Floquet, plein de vie et d'une exécution irréprochable. Rodin expose, en outre, un superbe buste de femme (argent), un torse en bronze un peu trop renouvelé de l'antique, une vieille en bronze affreusement attristante dans sa nudité macabre, et des esquisses empruntées sans doute à la foule dolente de sa « Porte de l'Enfer ».

Citons aussi MM. Baffier et le sculpteur belge Constantin Meunier, qui exposent une série de bronzes du plus grand caractère ; Desbois, dont le groupe (plâtre) la *Mort,* d'un réalisme si effrayant et d'une



P SALZEDO



E SA.N





si puissante exécution, fait passer un frisson chez le spectateur; Alfred Lenoir, qui a fixé dans le marbre, avec un rare talent, les traits d'Honoré Daumier et d'Edmond de Goncourt ; ce buste de Daumier qui est d'une parfaite ressemblance figurera bientôt au musée de Versailles à côté de celui de Gavarni qui vient d'être exécuté par le sculpteur Injalbert.

L'administration des Beaux-Arts s'est honorée en commandant à deux statuaires de valeur les portraits de ces deux grands artistes, et en décidant qu'ils seraient placés dans la glorieuse phalange des bustes du musée de Versailles. Mais la consécration officielle du talent si français de nos deux plus illustres peintres satiriques ne sera complète que lorsqu'une place d'honneur sera faite, au musée du Louvre, à quelques-uns de leurs meilleurs crayons et à quelques-unes de leurs plus brillantes aquarelles.

Cordonnier, dont les bustes de femmes sont si pleins de grâce dans leur exécution distinguée; Le Duc, qui s'affirme comme un de nos premiers sculpteurs animaliers; Ringel d'Illzach qui, à l'exemple de David d'Angers, a entrepris de perpétuer la mémoire de ses contemporains dans des médaillons de bronze, et il s'acquitte de sa tâche avec un rare talent; Michel-Malherbe, un tout jeune, qui est en voie de prendre place parmi les premiers, et dont la *Dernière nymphe* obtient un très honorable succès ; Charpentier (Alexandre), dont le bas-relief en marbre : *Jeune mère allaitant son enfant,* est d'une expression si vivante dans l'habile légèreté de son exécution.

Mentionnons aussi *Mère et enfant* (buste plâtre), une exquise *Statue d'une fillette* (faïence), de madame Charlotte Besnard, et la *Femme de marin,* masque bronze d'un très beau caractère, de M. Jean Cazin...

Et maintenant disons avec notre cher maître et ami Paul Mantz, qui nous pardonnera, sans doute, de lui avoir emprunté cet épilogue où se trouve si bien résumée notre pensée : « La Société nationale des Beaux-Arts vivra. Son premier succès démontre qu'elle a de sûrs éléments de recettes, et elle est d'ailleurs menée par de bons esprits,

qui n'ont pas besoin de nos conseils. Pour bien faire, il lui suffit de rester fidèle à son principe. Si elle ne doit pas être une association trop sévèrement fermée, elle ne saurait non plus s'ouvrir au premier venu. Le libéralisme ne doit pas dégénérer en camaraderie aveugle et à l'excès complaisante. Pas de faiblesse, si l'on veut éviter l'encombrement.

« Quelque chose nous manquait : des expositions restreintes, choisies et bien aménagées. La Société nationale peut nous les donner. Au lendemain du succès qu'elle vient d'obtenir, bien des candidats vont assiéger son seuil. Si elle veut se maintenir dans la bonne voie et continuer à constituer une élite, la Société devra se montrer sévère et presque féroce contre les médiocrités envahissantes. »

ARMAND DAYOT.



# LISTE DES RÉCOMPENSES

## SECTION DE PEINTURE

**Médaille d'Honneur.**

M. F.-Louis Français.

**Première Médaille.**

M. A. de Richemont.

**Deuxièmes Médailles.**

MM. M. Le Liepvre, H. Rachou, H. Fournier, E. Carpentier, M. Bompard, F. Gueldry, P. Franc-Lamy, A.-C. Mengin, E. Yarz, E. Chigot, A. Beauvais, A. Pezant, A.-A. Lambert, P. Bertrand.

**Troisièmes Médailles.**

MM. E. Clary, É. Michel-Lançon, P. Peel, Mme H. Le Roy-d'Étiolles, C. Rojas, L.-C. Massaux, F. Nardi, J. Van Beers, J. Rouffet, C. Quinton, C. Bourgonnier, E.-W. Grier, W.-H.-Y. Titcombe, S. Bosch-Reitz, L. Simon, J.-L. Stewart, F. Du Mond, F. Humbert, A. Lynch, J. Boquet, P.-H. Flandrin, L.-P. Sergent, U. Chéca, H.-J.-J. Richir, A. Grison, P. Buffet.

**Mentions honorables.**

MM. A de Kossak, H. Pinta, L. Wolles, A. Collin, L. Corinth, E.-É. Leménorel, J. Paterson, G.-L. Dennery, J. Van Biesbroeck, C.-H. Franzini d'Issoncourt, E.-M.-J. Lomond, Mlle M. Carpentier, C. Bitte, J. Veber, A.-C.-L. Lavalley, É.-P. Merite, T. Bastet, C.-C. Curran, E. Girardin, E. Van Hove, F.-P. Vinton, L.-M. Pierrey, Mlle J. Berthauld, J.-P. Héron, W. Lee, L. Gagneau, E. Azambre, G. Belleroche, L.-F. Kowalsky, R. Hall, A. Herter, P. Bellet, Didier-Pouget, J. Ricci, P. Gomez, E. Trigoulet, M. Perret, G.-O. Desvallières, F. Berne-Bellecour, C. Fouqueray, T. Doat, O. Guillonet, Mme J. Choppard-Mazeau, G. Charpentier, L.-A. Tourny, A. Delaistre, A. Le Mayeur, G. Maréchal, G. Neymark, H. Royer, Mlle B. Pallick, F. Maglin, J.-W. Cunningham, C. Gosselin, J. Enders, J.-G. Bondoux, A. Gros, R.-C.-W. Bunny, A. Piot.

## SECTION DE SCULPTURE

**Premières Médailles.**

MM. F.-M. Charpentier, D. Puech.

**Deuxièmes Médailles.**

MM. H.-D. Gauquié, G.-E.-B. Pech, E. Dolivet, L.-D. Mathet, P. Rambaud, H. Icard, G. Tonnellier, A. Borrel.

**Troisièmes Médailles.**

MM. J. Renaudot, H. Vidal, A. Teixeira-Lopes, A. Larroux, R. Larche, G. Recipon, D. Fosse, A.-C. Forestier, B. Caniez, E. Dagonet, C.-P. Lancelot.

**Mentions honorables.**

MM. E.-A. Stewardson, É.-M. Bergès, T.-F.-d'Araujo Costa, P. Devaux, C. Masson, J. Masson, T.-L.-C. Tholenaar, T.-H. Bouillon, D. Tilden, D. Campagne, J. Lenormand, J. Belin, G.-R. Fouace, F. Gilbault, C.-H. Theunissen, G. Van der Straeten, Mlle T.-A. Ruggles, H. de Moncourt, C.-E. Dallin, G. Mitchell, L. Tharel, Mme N. Coutant, E. de Laheudrie, Mme P. Maillot, A. Van Beurden, Mlle N. Petersen, F. Richard, J.-P. Brateau, S.-I. Kulle, E.-T. Jamain, E. Dropsy.

## SECTION D'ARCHITECTURE

**Médaille d'Honneur.**

M. G.-F. Redon.

**Premières Médailles.**

MM. L. Fournereau, A.-A.-L. Marcel.

**Deuxièmes Médailles.**

MM. L.-J. Ridel, H.-J.-B. D'Espouy, H.-L. Laffillée.

**Troisièmes Médailles.**

MM. A. Conin, L.-M. Cordonnier, H. Toussaint, J. Laborey, R. Moreau, H. Schmit, E.-R. Le Ray.

**Mentions honorables.**

MM. L. Benouville, C. Breffendille, G. Cousin, G. Demay, M.-L. Destors, F.-A.-A. Dupuis, E.-A. Forget, E. Garnier, T. Lambert, C. Lichtenfelder, G.-E. Malgras, A.-P.-V. Tellier, L. Viraut.

## SECTION DE GRAVURE ET LITHOGRAPHIE

**Médaille d'Honneur.**

M. A.-F. Laguillermie.

**Première Médaille.**

M. G. Lévy (*burin*).

**Deuxième Médaille.**

M. A.-F. Milius (*eau-forte*).

**Troisièmes Médailles.**

MM. M.-H.-F. Rapine (*burin*) ; C. Giroux, C.-B. de Billy, L.-V. Ruet (*eau-forte*) ; J. Tinayre, G. Baudouin, M[lle] M.-J. Jacob, E.-L. Derbier (*bois*) ; L.-J. Fuchs, A.-L. Hermant, H.-N. Dugourd (*lithographie*).

**Mentions honorables.**

MM. E.-J. Sulpis, W. Barbotin, A. Nargeot, E.-M.-L. Chiquet (*burin*) ; C.-A. Coppier, H.-L. Martin, L. Lambert, E.-A. Rudaux, A. Coret, R.-A. Brisse (*eau-forte*) ; Perrichon fils, E. Anne, M[lle] J. Leluc, H. Joffroy, C. Romagnol, E. Florian (*bois*) ; A. Bernast, L.-L. Voisin, H.-P. Dillon, J.-G. Dubois-Menant, A.-C. Benard (*lithographie*).

**Prix Marie Bashkirtseff.**

M. P. Bertrand.

**Prix de Raigecourt-Goyon.**

M. A. Guery.

# ACQUISITIONS DE L'ÉTAT

## PEINTURE

MM. Beauverie . . . . . . . . . *Pêche de l'Étang du Palais, près Fleurs.*
Bertrand (P.) . . . . . . . *Le Pradon ; environs d'Hyères.*
Billotte (R.). . . . . . . . *La Neige, à la porte d'Asnières.*
Binet . . . . . . . . . . . *Le Soir.*
Blayn (F.) . . . . . . . . . *Repas du soir ; Villerville.*
Bompard (M.). . . . . . . . *Les Bouchers de Chelma.*
Boudot. . . . . . . . . . . *Vergers à Hyèvre ; fin d'octobre.*
Bourgogne . . . . . . . . . *Fleurs, Fruits d'automne.*
Bourgonnier . . . . . . . . *Les Ciseleurs.*
Brown (J.-L.). . . . . . . . *Before the start.*
Busson . . . . . . . . . . . *Les Abois.*
Caille (L.) . . . . . . . . . *Près de l'Atre.*
Casile . . . . . . . . . . . *Entrée des nouveaux ports, à Marseille.*
Cesbron . . . . . . . . . . *L'Art domine tout.*
Chigot . . . . . . . . . . . *La Prière du soir.*
Dameron . . . . . . . . . . *La Seine, au Petit-Andelys.*
Dantan . . . . . . . . . . *Une Serre en construction.*
Darien . . . . . . . . . . . *Le Quai du Louvre, à Paris.*
Dauphin . . . . . . . . . . *Un coin du vieux Toulon.*
Desliens (Mlle) . . . . . . . *Au Printemps.*
Desgoffe. . . . . . . . . . . *Casque circassien.*
Didier-Pouget . . . . . . . *Les ajoncs.*
Diranian . . . . . . . . . . *L'Appel ; au bord du Lot.*
Dupré (J.) . . . . . . . . . *La Vache blanche.*
Fouace . . . . . . . . . . *Ma pêche.*
Girardot. . . . . . . . . . . *Terrasses à Alger.*
Gosselin . . . . . . . . . . *Lisière de la forêt d'Arques.*
Hall (R.). . . . . . . . . . . *La classe manuelle.*
Hareux . . . . . . . . . . *La Rentrée à l'étable ; effet de nuit.*
Harrison. . . . . . . . . . . *Paysage ; rivière.*
Jacquin . . . . . . . . . . *Automne.*
Jeanniot . . . . . . . . . . *Vieux ménage.*
Jolyet . . . . . . . . . . . *Avant le diner.*
Joubert . . . . . . . . . . *La Seine, à Pont-de-l'Arche.*
Jourdeuil . . . . . . . . . *Derniers rayons de soleil.*
Laissement. . . . . . . . . *Le père Charles.*
La Touche. . . . . . . . . *Les Phlox.*
Lecomte (P.) . . . . . . . . *Un coin de Saint-Servan.*
Lefebvre (C.). . . . . . . . *Autour d'une Mare.*
Leliepvre . . . . . . . . . *La Loire.*
Lepère. . . . . . . . . . . . *Après l'orage ; le Vieux bachot.*
Le Poittevin. . . . . . . . *Les Toiles d'araignée.*
Lequesne . . . . . . . . . *La Légende de Kerdeck.*
Leyendecker. . . . . . . . *Étude.*
Marec . . . . . . . . . . . *La veillée.*
Martin (E.) . . . . . . . . . *Le relai, en Provence.*
Martin (H.) . . . . . . . . . *M. le Président de la République à Agen.*
Masure . . . . . . . . . . *Soir d'été, à Wimereux.*

MM. Mengin . . . . . . . . . . . *Méditation.*
Mesdag . . . . . . . . . . *Avant l'orage.*
Moisson . . . . . . . . . . *Lever de lune.*
Nardi . . . . . . . . . . . *La rade de Toulon ; mistral.*
Nozal . . . . . . . . . . . *Matin d'automne.*
Olive . . . . . . . . . . . *Martigues ; côté de l'étang de Berre.*
Parrot-Lecomte . . . . . . *Un coin de l'Atelier de Ch. Meissonier fils.*
Peraire (P.) . . . . . . . . *Le Marais ; environs de Corbeil.*
Pille . . . . . . . . . . . . *La Messe, à Pavant (Aisne)*
Poilleux-Saint-Ange . . . . *Une prise de voile.*
Point (A.) . . . . . . . . . *Joie des choses.*
Quignon . . . . . . . . . . *La Moisson.*
Quost . . . . . . . . . . . *Fleurs de Pâques.*
Réalier-Dumas . . . . . . . *Enfants dans un tableau.*
Richemont (de) . . . . . . . *Le Rêve.*
Rosset-Granger . . . . . . *Cache-cache.*
Rouby . . . . . . . . . . . *Fleurs.*
Saint-Germier . . . . . . . *Une Porte de Saint-Marc, à Venise.*
Saintin (H.) . . . . . . . . *Soir d'hiver.*
Sauzay . . . . . . . . . . . *Les lavoirs bleus, à Villeneuve-la-Garenne.*
Schuller . . . . . . . . . . *Soleils ; fin d'été.*
Skredsvig . . . . . . . . . *Villa Baciouchi, près Ajaccio.*
Tauzin . . . . . . . . . . . *Paris en 1889, vu de la terrasse de Meudon.*
Thiollet . . . . . . . . . . *La Récolte des moules.*
Toudouze . . . . . . . . . *Fleurs d'automne.*
Vauthier . . . . . . . . . . *Saint-Denis ; la Fosse aux Anglais.*
Zakarian . . . . . . . . . . *Prunes et Verre de vin.*

## DESSINS, CARTONS, ETC.

MM. Prinet . . . . . . . . . . . *Le Petit quadrille,* pastel.
Simon (Mlle) . . . . . . . . . *Attribut de musique,* aquarelle.
Tourny . . . . . . . . . . . *Ecole de tapisserie, aux Gobelins,* pastel.

## SCULPTURE

MM. Aizelin . . . . . . . . . . . *Judith,* statue bronze.
Astanières (d') . . . . . . . *Exoriane,* statue plâtre.
Barthélemy . . . . . . . . *Pastourelle du faune,* statue marbre.
Basly (de) . . . . . . . . . *Dalayrac,* buste marbre.
Bastet . . . . . . . . . . . *Parrocel,* buste marbre.
Bayard de la Vingtrie . . . *M. de Sacy,* buste marbre.
Boisseau . . . . . . . . . . *Labiche,* buste marbre.
Boucher . . . . . . . . . . *A la Terre,* statue plâtre.
Capellaro . . . . . . . . . *Destouches,* buste marbre.
Carlier . . . . . . . . . . *Gilliatt et la pieuvre,* groupe marbre.
Charpentier . . . . . . . . *La Chanson,* statue marbre.
Dagonet . . . . . . . . . . *La Nuit,* statue plâtre.
Dampt . . . . . . . . . . . *La fin d'un Rêve,* statue marbre.
David (A.) . . . . . . . . . *La Chèvre Amalthée,* camée.
Demaille . . . . . . . . . . *Jeune Fille tressant une couronne,* statue marbre.
Dumilatré . . . . . . . . . *Monument de Crocé-Spinelli et Sivel,* groupe plâtre.
Fossé . . . . . . . . . . . *Alizard,* buste marbre.
Gardet . . . . . . . . . . *Tireur d'arc,* statue marbre.

MM. Gaulard . . . . . . . . . . *Gallia,* statuette topaze.
Gauquié . . . . . . . . . . *Satyre et Bacchante,* groupe plâtre.
Geoffroy . . . . . . . . . *Lion et Lionne.*
Gérome . . . . . . . . . . *Tanagra,* statue marbre.
Houssay (F.) . . . . . . . . *Flûteuse,* bas-relief cire.
Icard . . . . . . . . . . . *L'Araignée,* statue marbre.
Injalbert . . . . . . . . . *Gavarni,* buste marbre.
Larche . . . . . . . . . . *Thomas Corneille,* buste marbre.
— . . . . . . . . . . . *Jésus enfant,* statue plâtre.
Lefeuvre (A.) . . . . . . . *Pour la Patrie,* groupe marbre.
Lefèvre (C.) . . . . . . . . *Dans la rue,* groupe plâtre.
Lefèvre-Deslonghamps . . . *Muse éplorée,* statue plâtre.
Lemaire . . . . . . . . . . *Vénus,* statue plâtre.
— . . . . . . . . . . . *Duguesclin,* statue bronze.
Levasseur . . . . . . . . . *Après le combat,* groupe marbre.
Loiseau . . . . . . . . . . *Beaumarchais,* buste marbre.
— . . . . . . . . . . . *Adieu !* groupe plâtre.
Marqueste . . . . . . . . . *Persée,* groupe marbre.
Mathet . . . . . . . . . . *Oréade,* statue plâtre.
Mathieu-Meusnier . . . . . *Jacques Despars,* buste marbre.
Mayer (N.). . . . . . . . . *Réveil,* statue plâtre.
Meunier . . . . . . . . . . *Marteleurs,* figurine bronze.
— . . . . . . . . . . . *Débardeurs,* figurine bronze.
Michel (G.) . . . . . . . . *La Paix,* statue pierre.
Michel-Malherbe . . . . . *La dernière Nymphe,* statue plâtre.
Peene . . . . . . . . . . . *Kreutzer,* buste marbre.
Plé . . . . . . . . . . . . *Strasbourg,* buste plâtre.
Puech . . . . . . . . . . . *La Sirène,* groupe marbre.
Renaudot . . . . . . . . . *Diane,* statue marbre.
Richer (P.). . . . . . . . *Le premier Artiste,* statue plâtre.
Roulleau . . . . . . . . . *Léda,* groupe marbre.
Schroeder . . . . . . . . . *Science et Mystère,* statue marbre.
Tournois. . . . . . . . . . *Michel Auguier,* statuette plâtre.
Vernier . . . . . . . . . . *La Conférence ouvrière de Berlin,* plaquette bronze.

## ARCHITECTURE

Fournereau . . . . . . . . *Ruines Kmers,* 7 châssis.

# TABLE DES MATIÈRES



# TABLE DES GRAVURES

## PEINTURE

SCULPTURE